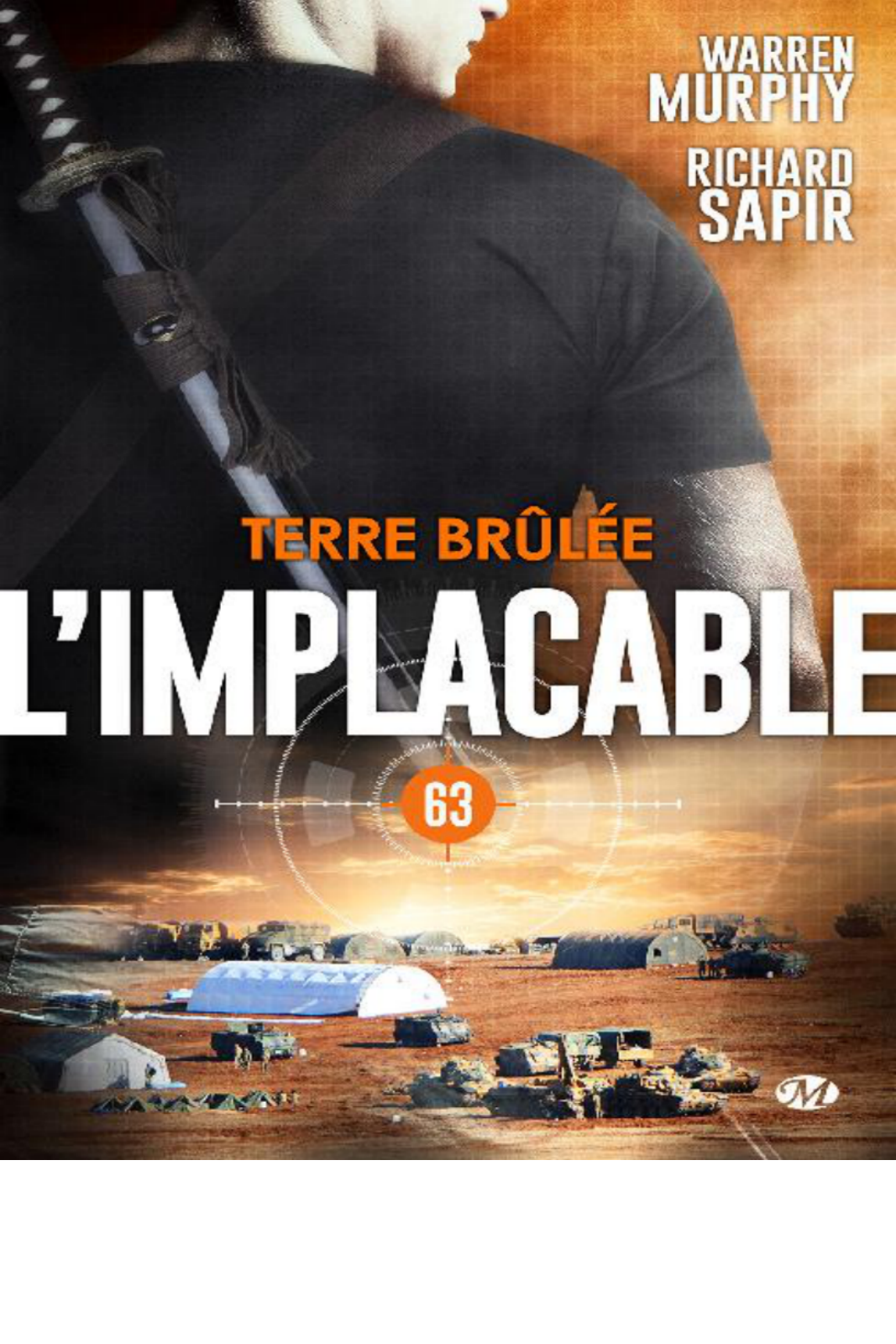


Terre brûlée

Richard Sapir
Warren Murphy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



WARREN
MURPHY

RICHARD
SAPIR

TERRE BRÛLÉE

L'IMPLACABLE

63

M

Richard Sapir et Warren Murphy

Terre brûlée

L'Implacable – 63

Traduit de l'anglais (États-Unis) par France-Marie Watkins

Milady

Chapitre premier

C'était une invention diabolique, capable de libérer des énergies mortelles, de provoquer des cancers de la peau particulièrement virulents, de détruire des récoltes, d'inonder les plus grandes villes du monde et de transformer la planète en une espèce de caillou stérile pendant quelques poignées de millénaires.

Tout ça, bien sûr, c'était le côté négatif de la chose.

— Il doit bien y avoir un moyen de tirer trois dollars six cents de ce truc-là, déclara Reemer Bolt, directeur du marketing de Chemical Concepts du Massachusetts qui ne voyait pas pourquoi on hésitait à faire passer le truc par le département du développement. Une fois qu'on aurait réglé quelques détails, bien sûr.

— Il me semble que la destruction de toute vie sur la planète est un détail assez important, répliqua le professeur Kathleen O'Donnell, chef du département de Recherche et Développement.

— Exact. Une priorité majeure. Je ne veux pas détruire toute vie. Je suis la vie. Nous sommes tous la vie. Pas vrai ?

Il y eut des hochements de têtes tout autour de la table, dans la grande salle de conférence du siège des Chemical Concepts situé au nord de Boston, sur la Route 128.

— Nous ne sommes pas ici pour détruire la vie, enchaîna Bolt, mais pour la protéger. Pour l'exalter. Pour faire de Chemical Concepts du Massachusetts une partie croissante viable de cette vie.

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Kathleen O'Donnell.

Elle avait vingt-huit ans, un corps pulpeux mais élancé, des yeux comme des saphirs étoiles et une peau comme du marbre de Carrare, blanche et nacrée. Ses cheveux, dégageant son grand front intelligent, étaient d'un or cuivré délicat. Si elle n'avait pas été tout le temps en train de lui jeter des bâtons dans les roues, Reemer Bolt, trente-huit ans, serait tombé amoureux d'elle. Il avait d'ailleurs essayé, plusieurs fois. Malheureusement, il y avait un petit problème avec le professeur K. O'Donnell diplômée du MIT. Elle le comprenait.

— Je parle, répondit-il d'une voix vibrante de douloureuse indignation, des priorités fondamentales inaliénables. La vie, la vie vivante, est importante pour moi.

Mais Kathleen O'Donnell resta ferme sur sa position.

— Messieurs, dit-elle d'une voix posée, permettez-moi de vous expliquer à quoi nous avons affaire.

Elle prit le paquet de cigarettes du directeur assis à côté d'elle et le leva, en le tenant horizontalement de manière à montrer l'épaisseur.

— Autour de la terre il y a une couche d'ozone, pas plus épaisse que ça. Elle nous protège des rayons du soleil, les ultraviolets intenses, les rayons X et les rayons cosmiques. Ce sont ces rayons qui, s'ils n'étaient pas filtrés, élimineraient toute vie sur la planète.

— Et qui nous donnent de beaux bronzages, un climat agréable et cette chère chlorophylle entre autres bonnes choses, plaisanta Bolt.

— Pas si simple ! Le monde entier a tellement peur de ce qui pourrait arriver à cette couche d'ozone que la seule loi internationale qui ait jamais été respectée a été l'interdiction du fluorocarbone dans les bombes aérosols.

Bolt y avait pensé. Il allait interrompre, avec une note qu'il avait reçue du département juridique, mais Kathy parlait toujours :

— Comme vous le savez, le fluorocarbone est incolore, inodore et inerte. C'est l'agent propulseur idéal pour les laques à cheveux et autres produits. Une industrie géante. La substance écologique la plus sûre puisqu'elle ne se combinait avec rien. Et voilà où était le problème. Parce que ce que nous avons ici sur terre et ce qu'il y a dans la stratosphère sont deux choses différentes. Dans la stratosphère, ce fluorocarbone inoffensif, invisible, se combine avec le soleil dur, non filtré, qui se trouve au-delà de l'ozone.

Reemer Bolt écoutait en pianotant impatiemment sur la table ; il savait tout ça, les techniciens qui venaient constamment l'embêter le lui avaient dit.

— Il se produit alors un chlorure atomique qui ronge le bouclier d'ozone qui filtre les rayons nocifs du soleil. En un mot, M. Bolt propose que nous fabriquions quelque chose qui, sur une grande échelle, risque fort bien de détruire toute vie sur la terre.

Bolt était un homme déterminé. Ses cheveux étaient coupés résolument courts parce qu'il avait lu quelque part que les cheveux trop longs offensaient certaines personnes. Il avait des yeux noirs et des lèvres minces. Il comprenait très bien ce qui se passait : O'Donnell ne voulait pas que les capitaux de Chemical Concepts aillent se gaspiller ailleurs que dans son département de la Recherche et du Développement.

— J'ai reconnu que nous avons quelques petits problèmes, admit-il. Tous les projets ont un problème. L'ampoule électrique en a eu plus qu'une souris ne fait de petits. Combien d'entre vous aimerait toucher un pourcentage sur chaque ampoule électrique du monde ?

Kathleen O'Donnell tenait toujours le paquet de cigarettes à l'horizontale.

— Cela, c'était la largeur de la couche d'ozone avant les laques capillaires, déclara-t-elle, et elle prit une seule cigarette avant de

laisser tomber le paquet. La NASA a procédé à des expériences dans le cosmos, sur les rayons non filtrés du soleil. Leur intensité est terrifiante. Mais elle sera encore pire s'ils pénètrent dans notre atmosphère avec son humidité, ses cellules fragiles, son oxygène, la richesse de molécules qui rend la vie possible.

— C'est pour quoi faire, la cigarette ? demanda un cadre.

— Cela représente la largeur de la couche en certains endroits, à l'heure actuelle, répliqua Kathy, et elle la jeta sur la table avec mépris. À cinquante kilomètres d'altitude nous avons, et j'espère que nous continuerons d'avoir, un bouclier d'ozone, d'une minceur désespérante, entre toutes les choses vivantes et ce qui risque de les détruire. Il ne grandit pas. Il peut se refaire naturellement si nous ne le détruisons pas. Je ne vous propose pas un choix entre la vie et la mort. Je me demande simplement comment vous pouvez envisager le suicide du monde.

— Chaque progrès a été accueilli par de sombres avertissements ! rétorqua Bolt. Il y a eu un moment où on a affirmé très sérieusement que l'homme exploserait si jamais il se déplaçait à cent à l'heure. Et les gens le croyaient ! Je vous propose, moi, d'oser faire un pas dans l'avenir !

— En bombardant le bouclier d'ozone avec un flot concentré de fluorocarbone ! Voilà la proposition de M. Bolt !

— Parfaitement. En pratiquant des trous. Une fenêtre dans le ciel pour nous donner un plein usage contrôlé de l'énergie solaire. Plus forte que l'énergie atomique !

— Et infiniment plus dangereuse ! Parce que nous ne savons pas ce que fera une fenêtre ouverte aux rayons du soleil. Des expériences spatiales, au-delà du bouclier d'ozone, indiquent que nous avons peut-être affaire à quelque chose d'encore plus dangereux que nous le pensions. Mais ce qui m'inquiète le plus, ce qui me terrifie, c'est qu'on a calculé qu'une seule molécule de fluorocarbone déclenche une réaction en chaîne qui détruirait finalement cent mille molécules d'ozone. Qu'est-ce qui nous dit qu'au lieu d'une fenêtre, nous n'allons pas ouvrir une porte gigantesque ? Provoquer une déchirure continue de la couche d'ozone ? Et à ce moment-là, toute vie, messieurs, disparaîtrait, y compris celle de tous ceux qui voudraient acheter des actions de Chemical Concepts !

Un petit rire nerveux courut autour de la table. Reemer Bolt sourit, en homme qui comprend la plaisanterie. Reemer savait comment prendre les plaisanteries même à ses dépens. On souriait avec tout le monde et puis une semaine, un mois, un an plus tard, on s'arrangeait pour faire virer l'auteur de ladite bonne blague.

— Alors, dit-il à la belle O'Donnell, d'après vous, nous devons dire adieu à deux millions et demi de dollars en frais de développement,

simplement parce que nous avons peur de provoquer un bronzage universel ?

— Pas du tout, répliqua-t-elle. Ce que je dis, c'est qu'avant de percer ce trou dans la couche d'ozone, nous nous assurons que ce ne sera qu'un trou. Je parle de l'utilisation inoffensive du soleil !

Le débat fit rage dans la grande salle de conférence, pendant plus de quatre heures, mais les jeux étaient faits. Kathleen O'Donnell, chef du département de Recherche et Développement, avait gagné. La première priorité du projet Fluoradiation Dirigée serait la sauvegarde de la vie sur la terre. Elle gagna par une forte majorité, cinq à deux. Reemer n'eut finalement que la comptabilité de son côté et Kathy O'Donnell sortit de la salle avec un budget de recherche augmenté de sept millions de dollars.

Six mois et dix-sept millions de dollars plus tard, le professeur K. O'Donnell considéra une pile de transistors, d'éléments d'ordinateur, de réservoirs pressurisés et une boîte noire trois fois grande comme un homme et aussi peu maniable qu'une salle d'opération. La première priorité restait à l'état de vœu pieux. Personne ne pouvait dire quelle serait la grandeur du trou pratiqué et c'était pourtant une des clauses du budget de la recherche. Arborant son plus charmant sourire de petite fille timide et répandant les effluves de son parfum le plus féminin, elle alla trouver Bolt dans son bureau en annonçant qu'elle venait discuter du projet... en tête à tête.

— Nous pouvons percer le trou et je crois que ce ne serait qu'un petit trou. Mais nous ne pouvons en être absolument sûrs, Reemer, roucoula-t-elle.

Cette fois, son argument portait. Elle le présentait de la meilleure façon possible, assise sur les genoux de Bolt, en lui déboutonnant distraitemment la chemise, en lui chuchotant des petits trucs à l'oreille pour provoquer d'électrisantes sensations. Il remarqua tout à coup que la lumière était tamisée, qu'il était très tard, qu'il n'y avait plus personne dans le long bâtiment en bordure de la Route 128.

— Vous croyez que je vais compromettre ma situation à Chemical Concepts pour une vulgaire partie de jambes en l'air, Kathy ? dit-il.

— Mmm-mmmm, fit-elle.

— Pas vulgaire, murmura Bolt.

— Très vulgaire, promit Kathy.

Et ce fut ainsi que, sur la moquette du marketing, Reemer Bolt attribua de son propre chef dix-sept nouveaux millions de crédits de développement.

Mais, ce jour-là, la très intelligente Kathleen O'Donnell sous-estima l'entregent de Reemer Bolt, génie du marketing de l'industrie high-tech.

Il fit charger l'énorme appareil sur un camion à plate-forme et le transporta dans un champ, juste de l'autre côté de la frontière de l'État, près de Salem dans le New Hampshire. Il le braqua vers le ciel et déclara :

— Si je ne réussis pas dans ce monde, personne ne réussira !

O'Donnell apprit l'expérience une heure après le départ pour Salem de Bolt et de son équipe de techniciens. Elle sauta dans sa voiture, fonça hors du parking à plus de cent à l'heure et accéléra sur la Route 93-Nord jusqu'à près de deux cent soixante-cinq kilomètres-heure. Pas un motard de la police routière n'allait rattraper sa Porsche 928S. Et si jamais il y en avait un, la contravention n'aurait aucune importance. Plus personne ne serait là pour la faire payer.

Elle savait où Bolt était allé, à Salem. La société y possédait un terrain, réservé aux pique-niques et aux programmes d'investissement immobilier. Quand elle fit irruption dans le champ, ses pneus soulevant des mottes de terre, Bolt regardait tristement ses pieds, de l'air d'un homme qui sait que tout est fini. La veste de son costume rayé généralement immaculée était par terre. Il la repoussait distraitement du bout des pieds.

Quand il vit Kathy sauter de sa Porsche, il marmonna :

— Je suis désolé, Kath. Sincèrement désolé. Mais je n'avais pas le choix. Vous m'avez collé sur le dos une perte de dix-sept millions de dollars. Il fallait que je tente le coup.

— Espèce d'imbécile ! Nous sommes tous fichus, maintenant !

— Pas vous, pas tant que ça. C'est moi qui ai fait ça.

— Écoutez, Reemer, vous avez quelques vices dans votre logiciel mental, mais la stupidité pure n'en fait pas partie. Si toute vie s'en va à l'égout, qu'est-ce que ça peut faire que ce soit vous ou moi qui tirions la chasse d'eau ?

— Dix-sept millions de dollars à l'égout, grommela Bolt en montrant l'appareil métallique noirci au milieu du champ. Rien ne marche sur ce truc-là. Regardez !

Il appuya sur quelques boutons, sur le tableau de contrôle. Rien ne s'alluma, pas même le voyant de mise en marche. Dix-sept millions de dollars et ça ne marchait pas ! Il donna un coup de pied dans la télécommande. Il l'aurait piétinée si elle n'avait déjà été complètement hors d'usage.

Kathy O'Donnell ne dit rien. Il se passait quelque chose dans le ciel. Sur le fond de nuages, il y avait un ravissant disque de brume bleue, comme un saphir lumineux. Elle observa le cercle. Un des techniciens avait une paire de jumelles au cou et elle les lui arracha. Désespérément, elle les braqua sur les nuages, sur l'anneau bleu évanescent.

— Est-ce que ça grandit ou ça rapetisse ? demanda-t-elle.

— Je crois que ça rapetisse, répondit un des autres techniciens en blouse blanche.

Kathy examina le sol. Autour de la génératrice de fluorocarbone, l'herbe était d'un vert plus clair. À une distance d'une trentaine de mètres, elle était vert foncé. Et puis à partir de là, comme si on avait vaporisé un décolorant, elle devenait de plus en plus pâle et blanchissait encore. Donc, l'appareil avait marché. À la perfection.

— Nous avons réussi ! annonça Kathy.

— Quoi ? Ce truc ne marche pas ! protesta Bolt.

— Plus maintenant, peut-être, mais il a marché. Et on dirait que notre première fenêtre ouverte sur le soleil a produit quelques effets annexes intéressants.

Car non seulement les rayons solaires non filtrés avaient brûlé la terre, mais ils avaient aussi rendu tous les circuits électroniques inopérants. La génératrice de fluorocarbone elle-même en était la preuve. Elle avait été frappée et mise hors d'usage par ces mêmes rayons.

Les savants découvrirent encore d'autres effets. Les rayons carbonisaient la vie végétale, haussaient légèrement la température et brûlaient la peau de toute créature vivante de la manière la plus horrible et la plus imprévue. Des cloques apparaissaient, noircissaient et pelaient. Ils le remarquèrent en voyant les petites pattes velues d'un écureuil qui tentait de courir hors de ce qui restait de sa peau.

Quelques techniciens détournèrent les yeux. En voyant une pauvre petite créature souffrir comme ça, Reemer Bolt fut plongé dans des réflexions.

Si nous arrivons à rendre cet appareil mobile, pensait-il, et si nous le dirigeons mieux, nous pourrions avoir une arme à vendre. Ou mettre sur le marché un écran protégeant contre les rayons. Peut-être les deux. L'avenir était illimité. Aussi brillant que le soleil.

Le budget fut triplé et, en un mois, ils eurent fabriqué un mécanisme de pointage. Il n'y avait qu'un petit problème. Le flot de fluorocarbone pouvait être contrôlé pour n'ouvrir qu'une petite brèche dans le bouclier d'ozone mais il n'était pas possible de viser avec précision. On arrivait à diriger le flot ailleurs qu'à la verticale mais on ne savait pas très bien où tomberaient les rayons. Ce qui signifiait que Chemical Concepts serait capable de contrôler cette fantastique nouvelle source d'énergie de manière à ce que la vie sur terre ne soit pas menacée mais ne pouvait pas la diriger. Ce qui coupait l'herbe sous les pieds du Marketing. C'était comme si on avait une voiture sans volant ; et évidemment, sans système de direction, pas moyen de la vendre.

— À quelle distance, cette fois ? demanda Kathy.

Elle avait encore une fois surpris Bolt en train d'utiliser le canon à fluorocarbène, comme ils l'appelaient maintenant, sans sa permission.

— Quatre ou cinq mille kilomètres, répondit-il. Je crois qu'il vous faudrait réviser votre ordinateur de pointage. Je vous aiderai à obtenir des crédits supplémentaires.

— Au-dessus de quoi avons-nous ouvert un trou dans l'ozone ?

— Sais pas trop. La Chine ou la Russie, peut-être. Peut-être ni l'une ni l'autre. Nous le saurons quand tous les systèmes électroniques du coin tomberont en panne ou quand on signalera une épidémie de maladies de la peau quelque part. Je crois que nous n'avons pas à nous inquiéter. Ils ne vont pas nous intenter de procès en dommages-intérêts.

À sa manière quelque peu rusée, Reemer Bolt avait raison. La Russie ne ferait pas de procès. Elle préparait la Troisième Guerre mondiale.

Il était vieux. Même pour un général russe. Il avait connu et enterré Staline. Il avait connu et enterré Lénine. Il les avait tous enterrés. Tous autant qu'ils étaient, d'une manière ou d'une autre, à un moment ou un autre, lui avaient dit :

— Alexei, que ferions-nous sans vous ?

Et Alexei Zemyatine répondait :

— Vous réfléchiriez. Il faut espérer que vous réfléchiriez.

Même durant les temps les plus durs, le maréchal Alexei Zemyatine disait franchement sa façon de penser à tous les dirigeants soviétiques. En un mot, il les traitait d'imbéciles. Et ils l'écoutaient parce qu'il leur avait bien souvent sauvé la vie.

Ses conseils étaient transmis d'un dirigeant russe à l'autre, comme un trésor national. Le plus souvent, il conseillait la prudence. Alexei Zemyatine ne croyait pas à l'aventure, pas plus qu'il ne croyait qu'une forme de gouvernement était meilleure qu'une autre. Il empêchait le sien de faire la guerre à la Chine. Il inculquait personnellement à tous les généraux soviétiques sa ferme conviction que tant que la Russie ne menacerait pas l'Amérique elle-même, il n'y aurait pas de Troisième Guerre mondiale. Il exigeait un triple système de sécurité sur chaque arme nucléaire soviétique, sa plus grande crainte étant un déclenchement accidentel de la guerre. Par conséquent, le Politburo tout entier fut choqué et terrifié quand il apprit que le maréchal Zemyatine lui-même préparait la Troisième Guerre mondiale.

C'était l'automne et il faisait déjà froid dans le pays de l'ours russe et des steppes sibériennes. Personne ne savait quel était le danger ni même s'il y en avait un, simplement qu'il menaçait. Et même le haut état-major s'interrogeait et demandait : pourquoi ?

D'après des rumeurs circulant aux niveaux les plus élevés du

Kremlin, le Grand Homme, Zemyatine lui-même, avait pris la redoutable décision de se préparer à la guerre en une demi-heure exactement. Il y avait eu ce que l'on appelait de « petits ennuis » dans une base de missiles, à Djouzaly, près de la mer d'Aral dans le Kazakhstan. Bien des pièces étaient souvent défectueuses, alors les petits ennuis étaient monnaie courante. Le haut commandement des missiles y était habitué. Mais Zemyatine avait appris depuis longtemps à craindre ce qui ne paraissait pas dangereux. Il faisait souvent des voyages spéciaux, ici ou là, discrètement. Aussi ne s'étonna-t-on pas trop quand le maréchal réquisitionna un avion à réaction du KGB pour se rendre à la base de missiles où s'était produit un incident bizarre.

L'« incident », c'était simplement une panne générale de tous les circuits électroniques, depuis les déclencheurs de tir jusqu'aux téléphones ; tout s'était inexplicablement arrêté de fonctionner au même moment et devait être remplacé. Cela était resté ignoré du haut état-major pendant une semaine parce que le commandant de la base avait pensé que ses hommes étaient responsables et il avait essayé de tout réparer avant d'être accusé d'incompétence. Mais un officier subalterne consciencieux l'avait signalé au commandement central des missiles. Et maintenant, le commandant de la base était en prison et c'était le jeune officier qui commandait la base.

Le jeune officier, qui s'appelait Kouriakine, suivit Zemyatine dans un couloir, en parlant continuellement de ce qui s'était passé : le halo bleu clair apparu dans le ciel, plus lumineux que le ciel lui-même ; la décoloration de l'herbe de la steppe ; et la panne brutale de tout le matériel électronique.

— Alors, camarade maréchal, j'ai effectué une enquête, expliqua-t-il. J'ai trouvé des animaux qui mouraient horriblement, rôtis dans leur propre peau. J'ai découvert que dans un certain rayon les hommes affectés aux missiles étaient tombés malades. Eux aussi, ils ont la peau qui noircit et qui pèle. Et tout le matériel qui s'est arrêté d'un coup. Tout. Quand mon commandant a refusé de faire un rapport, j'ai risqué l'insubordination, ma carrière et même ma vie, camarade, mais j'ai signalé mes découvertes. C'était plus qu'un accident.

Zemyatine ne répondit pas. Il avait l'air de ne pas écouter mais, de temps en temps, une petite question révélait que rien ne lui avait échappé.

— Bien, dit-il enfin. Allons faire la connaissance de votre commandant.

Deux généraux du KGB l'aidèrent à monter à l'arrière d'une grande Zil qui le conduisit à la prison de la base.

Le commandant était assis sur une chaise grossière, dans une minuscule cellule grise, tête basse et songeant certainement au risque de finir sa vie dans un goulag sibérien ou de se trouver face à un

peloton d'exécution. Il ne leva même pas la tête quand Zemyatine entra. Mais quand il aperçut les uniformes vert foncé du KGB derrière le maréchal, il tomba à genoux et implora :

— Je vous en supplie. Pitié. Pitié. Je dénoncerai n'importe qui. Je ferai n'importe quoi. Je vous en supplie, ne me fusillez pas. Ce n'est pas ma faute...

Ainsi commença une bonne heure de demi-vérités et de réponses évasives, de pleurnicheries et de lamentations, un numéro si abject que même les généraux du KGB en étaient embarrassés. À la fin, le maréchal Zemyatine montra du doigt la malheureuse épave tremblant à ses pieds et ordonna :

— Qu'on lui rende son commandement.

Et puis, désignant le jeune officier abasourdi :

— Celui-là meurt tout de suite. Abattez-le.

— Mais le traître, le lâche, c'est le commandant de la base ! s'exclama un des généraux du KGB qui connaissait Zemyatine depuis de longues années.

— Et toi aussi, tu meurs tout de suite, répliqua Zemyatine, puis, se tournant vers les gardiens : faut-il que je le fasse moi-même ?

Des coups de feu claquèrent dans la petite cellule, éclaboussant les murs de pierre de débris de cervelle et d'os. Quand la fusillade cessa, il fallut soutenir le commandant pour le faire sortir, la chemise couverte du sang des autres et le pantalon plein de ce qu'avaient lâché ses intestins.

— Non seulement vous reprenez votre commandement, lui dit Zemyatine, mais vous êtes promu. Vous rapporterez, à moi personnellement, tout ce qui arrivera sur cette base, même le plus petit incident. Personne ne doit partir d'ici. Personne n'aura le droit d'écrire à sa famille. Je veux tout savoir. Le moindre détail. Et je veux que tout le monde vaille à ses affaires comme s'il ne s'était rien passé.

— Devons-nous remplacer le matériel électronique, camarade maréchal ?

— Non. Cela indiquerait qu'il ne marche pas. Tout fonctionne très bien. C'est compris ?

— Absolument. Absolument.

— Continuez de faire des rapports, comme avant. Il n'y a eu aucune panne.

— Et les mourants ? Certains hommes meurent. Ceux qui étaient auprès des missiles sont déjà morts.

— Sida, laissa tomber Zemyatine.

Dans l'avion qui le ramenait à Moscou, il expliqua au général survivant du KGB :

— Nous allons guetter toute personne posant des questions sur des dégâts à cette base. Ne le révélez pas au commandement ni même à

aucun membre de l'état-major. Mais si jamais il y a des questions, je veux le savoir immédiatement.

De l'aéroport de Vnoukovo II, Zemyatine se fit conduire tout droit à la datcha du Premier secrétaire, qu'il fit réveiller. Entrant dans la chambre, il s'assit au bord du lit. Le Premier secrétaire ouvrit les yeux, terrifié, persuadé que c'était un coup d'état.

Alexei Zemyatine lui prit la main et la plaqua sur sa chemise, en la pressant sur quelque chose de rugueux.

— Ceci est du sang. Le sang d'un bon officier honorable. Je l'ai fait fusiller, aujourd'hui, annonça le maréchal. J'ai également fait tuer le général qui tardait à m'obéir parce qu'il comprenait que c'était une mauvaise action. J'ai ensuite promu le lâche le plus méprisable que nous ayons jamais vu et lui ai rendu son commandement.

— Pourquoi, Grand Homme ? bredouilla le Premier secrétaire en cherchant à tâtons ses lunettes.

— Parce que je crois que nous aurons bientôt à lancer une attaque de missiles contre les États-Unis. Cessez de chercher vos lunettes, imbécile. Je n'ai rien à vous montrer. J'ai besoin de votre réflexion.

Il expliqua ensuite qu'une force, probablement une arme, avait mis hors d'état toute une base de missiles SS-20. Sans un bruit et sans le moindre avertissement.

— Ce qui s'est passé est une catastrophe, un Pearl Harbor russe survenu aussi silencieusement que la chute d'une feuille morte. Il y a là-bas une arme, probablement entre les mains des Américains, capable de rendre inopérantes toutes nos armes.

— Nous sommes perdus, gémit le Premier secrétaire.

— Mais non. Pas encore. Nous avons encore un avantage, voyez-vous. Un seul. L'Amérique ne sait pas que nous savons qu'elle peut nous détruire si facilement.

— Comment le savez-vous ? Comment pouvez-vous dire ça ?

— Si les Américains le savaient, ils l'auraient déjà fait. Je suppose que ce que nous avons ici est un essai, une expérience. Si les États-Unis ne savent pas que leur arme fonctionne, il est possible qu'ils ne passent pas tout de suite à l'attaque.

Le Premier secrétaire cligna des yeux et tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées. Au début, il avait un peu cru qu'il rêvait, mais, même en rêve, Alexei Zemyatine ne viendrait pas s'asseoir comme ça sur son lit.

— Notre plus grave danger maintenant, bien sûr, c'est qu'ils découvrent que leur arme, quelle qu'elle soit, a très bien fonctionné contre nous. J'ai donc donné l'ordre qu'on m'informe immédiatement si jamais quelqu'un ou quelque chose essayait d'espionner l'état actuel de la base de Djouzaly.

— Très bien.

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Je dois partir.

— Pour quoi faire ?

— Pour préparer un missile spécial en vue d'une première attaque. Une fois qu'ils auront découvert qu'ils sont capables de détruire notre arsenal nucléaire, il nous faudra tout lancer sous peine d'être nous-mêmes victimes d'une première attaque.

Et ces mots étaient prononcés par le Grand Homme, Alexei Zemyatine, qui avait osé traiter tous les Premiers secrétaires russes d'imbéciles, que l'histoire avait révélé comme le véritable génie de l'URSS et qui venait de prendre le contre-pied de tout ce qu'il préconisait depuis la révolution.

En Amérique, le Président fut avisé que l'Union Soviétique n'avait aucune intention de partager des informations concernant une menace pour l'humanité.

— Ils sont fous ! s'écria le Président. Quelque chose déchire la couche d'ozone. Toute la civilisation risque d'être anéantie et, quand nous leur apprenons que ça pourrait se passer au-dessus de leur propre territoire et que nous voulons nous unir contre ce truc-là, ils emploient la langue de bois ! Ils refusent de dire un mot ! Ils sont fous.

— Nos services secrets pensent qu'ils croient que c'est nous qui leur faisons ça.

— Nous ? À eux ? Mais qu'est-ce qu'ils s'imaginent que nous avons comme peau, nous ? demanda le Président en secouant la tête.

Puis il monta discrètement dans sa chambre et prit dans un tiroir de sa commode un téléphone rouge qui n'avait ni cadran ni touches et qui, dès qu'il était décroché, mettait en communication avec l'unique autre téléphone semblable, dans le corridor nord-est des États-Unis. Il dit simplement :

— Je veux cet homme. Non. Tous les deux.

— Pour quoi faire, monsieur le Président ? répondit une voix acide, citronnée, pleine de consonnes cassantes de la Nouvelle-Angleterre.

— Je ne sais pas, bon Dieu de bon Dieu ! Tenez-les prêts à intervenir, c'est tout. Et puis venez aussi avec eux. Je veux que vous écoutiez ça. Je crois que le monde entier va sauter et je ne sais pas ce qui se passe !

Chapitre 2

Il s'appelait Remo et il marchait au milieu des explosions.

Mais cela n'avait rien d'extraordinaire. N'importe qui pouvait traverser sans danger ce champ de mines. Car ces mines n'étaient pas destinées à tuer la personne qui mettait le pied dessus. Elles étaient conçues pour tuer tout le monde autour d'elles. Les guérilleros utilisaient ce genre de mines, le Vietcong en particulier.

C'était très simple : une compagnie suivait une piste. Un homme, généralement l'éclaireur, marchait sur le détonateur enterré et déclenchait la mine. Les modèles ordinaires explosaient verticalement. Pas cette mine-là. Toute son énergie se déployait à l'horizontale et les éclats fauchaient tout le monde alentour. Sauf l'homme qui avait causé le carnage. Un soldat seul, disait la sagesse militaire traditionnelle, était inutilisable. Aucune armée ne se battait avec des soldats isolés. Les armées fonctionnaient par pelotons, par compagnies et par divisions. Alors si on fabriquait une mine qui laissait un soldat debout tout seul, on le rendait inutilisable.

Donc les mines explosaient sous les pieds de Remo, en dispersant bruyamment de la ferraille dans toutes les directions, sur l'herbe sèche de la prairie du Dakota du Nord, allumant des feux là où les éclats faisaient jaillir des étincelles des rochers. Remo croyait entendre quelque'un rire, devant lui. Ça, ce n'était pas ordinaire.

Entendre un petit son au milieu d'un grand vacarme, c'était avoir la faculté d'entendre les sabots d'un seul cheval au cours d'une charge de cavalerie ou la capsule d'une seule boîte de bière sautant pendant un match de football.

Il entendait le rire en ne bloquant pas les sons. C'était comme ça que la plupart des gens se défendaient contre le bruit fracassant, pour se protéger les tympans. Remo, lui, entendait avec tout son corps, par ses os et par ses nerfs, parce que son souffle même vibrait avec ce bruit et en faisait partie.

Il avait été entraîné à écouter ainsi. L'acuité de son ouïe venait de sa respiration. Tout venait de sa respiration : la faculté de sentir les mines enfouies, la faculté d'ignorer les ondes de choc, même la vitesse qui lui permettait d'éviter les éclats de métal quand il le fallait. Et là, aussi clair que sa propre respiration, il y avait ce rire. Un rire très léger venant de la haute construction de granit posée comme une montagne grise dans une plaine sans montagnes. De ses créneaux, on voyait à plus de vingt kilomètres à la ronde. Et l'on voyait un jeune

homme mince, d'environ un mètre quatre-vingts, avec des pommettes saillantes et des yeux noirs profondément enfoncés dans des ombres, comme les trous d'une tête de mort, qui traversait très tranquillement le champ de mines.

Remo entendit le rire à plus d'un kilomètre, puis de cinq cents mètres et puis de dix. À dix mètres, il n'y avait plus de mines. Il leva les yeux vers les créneaux et vit un gros homme coiffé d'un chapeau doré. Ou d'une couronne. Difficile à dire. Remo s'en fichait, d'ailleurs. C'était la figure qu'il fallait et cela seul importait. L'homme cria du haut de son créneau :

— Hé, vous, le sac d'os ! Vous savez que vous êtes marrant ?

— Je sais. Je vous ai entendu rire, répliqua Remo. Vous êtes Robert Wojic, le roi du chanvre d'Amérique du Nord, c'est bien ça ?

— C'est égal. Les mines aussi. C'est mon domaine. Je peux vous abattre comme maraudeur.

— Je viens transmettre un message.

— Allez-y, transmettez et foutez-moi le camp d'ici !

— J'ai oublié le message, dit Remo. Il était question d'un témoignage.

Le canon d'un AK-47 sortit d'une des meurtrières du parapet. Puis un autre. Ils encadraient le roi du chanvre de l'Amérique du Nord.

— Hé ! Vous êtes un homme mort ! Personne ne dicte à Robert Wojic ce qu'il doit dire au tribunal. Robert Wojic dicte. Et il dit que vous êtes mort.

Remo réfléchit un moment. On avait besoin du témoignage de cet homme, mais pour quoi ? Quelque chose de précis. Il savait que c'était précis parce qu'il l'avait noté. Il l'avait écrit et puis il avait fait quelque chose du bout de papier. Mais quoi ?

Un des canons de fusil-mitrailleur frémit, signe évident de préparation au tir. L'homme qui se tenait derrière était sur le point de presser la détente. C'était sur un bout de papier blanc que Remo avait écrit le message. L'AK-47 tira, une salve qui fit à Remo l'effet d'une guirlande de pétards, chaque détonation isolée et distincte. Mais son corps avançait déjà vers la muraille du château, où le tireur ne pourrait l'atteindre. Il grimpa, non pas en se hissant comme cherchent à le faire tous les gens qui veulent escalader un mur et qui, par conséquent, sont incapables de s'élever à la verticale. Non, Remo appliquait ses mains à plat contre la pierre pour monter et s'aidait du bout des pieds pour rester à niveau entre les mouvements des mains. Ça paraissait facile. Ça ne l'était pas.

Il avait écrit la note au crayon. Il y avait trois points, au témoignage. Bien. Trois points. Lesquels ?

Remo arriva aux créneaux et empêcha l'AK-47 de faire feu en l'enfonçant, à travers le jean du tireur, dans quelque chose de chaud et

d'humide, à savoir l'orifice naturel de son gros intestin. Puis il le fit pénétrer dans l'intestin grêle et, d'une tape, le coinça dans le ventre où le coup partit et expédia le haut du crâne de l'homme vers le ciel bleu du Dakota.

Les autres fusils se turent parce que ceux qui les tenaient ne voulaient pas que leurs armes soient réduites au silence de la même façon. Ils les jetèrent à leurs pieds et levèrent les bras. À croire que les dix hommes, tous ensemble, étaient subitement devenus adeptes de la non-violence et que les fusils-mitrailleurs étaient des objets inconnus apparus inexplicablement entre leurs mains. Dix innocents, à la mine parfaitement innocente, qui repoussaient négligemment les armes du bout du pied.

— Salut, dit Remo, qui venait de démontrer au roi du chanvre que les manuels militaires qui disaient qu'un homme seul était inutilisable étaient eux-mêmes bons à jeter.

— Et Robert Wojic vous salue bien, l'ami, riposta Wojic en regardant autour de lui ses gardes bons à jeter, les bras en l'air comme des adorateurs pétrifiés.

— J'ai besoin de votre aide, dit Remo.

— Vous n'avez besoin de l'aide de personne, l'ami, répliqua Wojic, puis s'adressant aux durs qu'il avait ramassés dans tous les ports francs du monde : Baissez les mains, bande de branquignols. Vous vouliez les fouiller, l'ami ?

— Non.

— Alors baissez les bras. Tous. Tout ce château. Tout. Inutilisable. Un foutu investissement. Écoutez-moi, l'ami. Robert Wojic, le roi du chanvre, le plus grand importateur et exportateur de corde de chanvre du monde entier, vous dit une bonne chose : les châteaux forts, c'est de la merde.

— J'ai besoin de votre témoignage sur trois points.

— Ah oui, le procès. J'ai le droit de me taire, de ne pas témoigner contre moi-même.

— Je sais, mais il y a un problème à ce niveau-là.

— Ah oui ? Quel problème ?

— Va falloir.

— Si vous me forcez, mon témoignage ne sera pas recevable ! déclara triomphalement Wojic, très satisfait de sa connaissance du droit.

Il était assis dans un très grand fauteuil tout incrusté d'or. Il portait une robe de chambre de velours de soie violet garnie d'hermine et il était chaussé de bottes de cow-boy en cuir d'Espagne délicatement ouvragé à la main. La corde de chanvre ne payait pas un tel luxe.

— Je n'ai pas l'intention de vous forcer, dit Remo qui ne portait qu'un tee-shirt blanc et un jean kaki clair. Je n'ai pas l'intention de

vous contraindre pour vous obliger à témoigner. Cependant, je m'en vais vous faire ressortir les tympans par les trous de nez, histoire de faire connaissance.

Remo claqua ses deux mains à plat sur les oreilles de Robert Wojic. La claque ne fut pas forte mais la précision absolue du creux des deux mains arrivant simultanément donna bien au roi du chanvre l'impression que ses tympans allaient ressortir par les narines au moindre reniflement. Il avait les larmes aux yeux. Il avait l'impression que ses dents étaient passées au papier de verre. Il ne sentait plus ses oreilles. Il avait peur de les voir tomber sur ses genoux s'il se mouchait. Et, naturellement, il n'entendait pas ses hommes rire de lui.

À ce moment précis, Robert Wojic sut brusquement comment aider ce visiteur de son château dans la prairie. Il lui donnerait les trois renseignements nécessaires au procureur. Il expliqua très volontiers que les trois points étaient les noms de ses trois importateurs de cocaïne. L'import-export de chanvre couvrait ce trafic et les contacts internationaux de Wojic permettaient aux trafiquants de transporter librement la drogue et l'argent. C'était ainsi que Robert Wojic pouvait se permettre un tel luxe, en important une matière première qui n'était pour ainsi dire plus demandée depuis l'invention des fibres synthétiques.

— Très bien, dit Remo. C'était ça.

Robert Wojic proposa à Remo de le faire reconduire en ville par un de ses hommes. Tous les dix assurèrent qu'ils se seraient fait un plaisir de conduire l'inconnu qui grimpait aux murs mais qu'ils avaient des rendez-vous urgents dans la direction opposée.

— Quelle direction ? demanda Remo.

— Où allez-vous ? demanda le chœur.

— Par là-bas, répondit Remo en tendant le bras vers l'est où se trouvait l'aéroport municipal de Devil's Lake.

— Désolé mais ça m'a l'air de la direction de New York et j'ai rendez-vous aux Philippines, expliqua un des gardes. Les copains, je ne sais pas.

Mais ils avaient tous rendez-vous aux Philippines. Immédiatement. Alors Remo dut se rendre à pied à l'aéroport, à travers l'herbe de la prairie où des mines dissimulées devaient réduire une compagnie d'hommes à un seul être humain tremblant.

À New York, le taxi de Remo le déposa devant un très luxueux palace de Park Avenue, dont les élégantes fenêtres reflétaient à présent l'aurore. Une trentaine de policiers encombraient le hall. Quelqu'un, paraît-il, avait jeté trois congressistes, du trentième étage, dans la cage d'un ascenseur, avec la violence d'une catapulte de porte-avions. Remo prit un ascenseur en fonctionnement pour monter au

trentième et entra dans une des principales suites.

— Ce n'est pas moi ! pépia une voix aiguë.

— Quoi ? demanda Remo.

— Rien. Ils ont fait ça eux-mêmes.

Dans le salon, drapé dans un kimono doré brodé de noir, son corps frêle face au soleil levant, Chiun, Maître de Sinanju, était assis dans la position du lotus. Innocent.

— Comment est-ce qu'ils ont pu faire ça tout seuls ? insista Remo en entrant.

— La brutalité engendre toujours sa propre fin.

— Petit père, trois hommes ont été jetés du haut de trente étages, dans une cage d'ascenseur ouverte. Comment est-ce qu'ils ont pu faire pour se pousser tout seuls ?

— La brutalité est capable de provoquer des choses terribles. Mais tu ne comprendrais pas.

Ce que Remo ne comprenait pas, c'était que la paix parfaite et absolue faisait de toute intrusion un acte brutal. Comme un scorpion sur une fleur de nénuphar. Comme un poignard dans le sein d'une mère. Comme de la lave incendiant un village sans défense. C'était ça, la brutalité.

Le sein de la mère, le village sans défense et la fleur de nénuphar, c'était, naturellement, Chiun, Maître de Sinanju, au petit-déjeuner. Le scorpion, le poignard et la lave étaient les trois membres éminents de la Confrérie Internationale des Ratons-Laveurs, qui avaient marché dans le couloir en chantant *90 bouteilles de bière sur le mur*.

Comme Chiun s'y attendait, Remo prit la défense des Blancs : il essaya même de justifier leur hideuse brutalité. « Des types un peu bourrés qui gueulaient une chanson à boire, et après ? » C'était quelque chose qui, dans son esprit pervers, n'exigeait pas un retour immédiat au silence distingué.

— Enfin quoi, ils n'ont tout de même pas pu se jeter de trente étages dans une cage d'ascenseur avec la force d'une machine, voyons, petit père. Rien que pour avoir chanté une chanson à boire ? Écoutez, désormais nous nous tiendrons à l'écart des villes, si vous voulez la paix.

— Pourquoi est-ce que les villes me seraient interdites à cause de la brutalité des autres ? riposta Chiun.

Il était le Maître de Sinanju, le dernier d'une lignée des plus grands assassins du monde, de tous les temps. Ils avaient servi des rois et des gouvernements avant que l'empire romain ne soit même un petit village boueux au bord du Tibre. Et ils avaient toujours travaillé dans des villes.

— Est-ce que nous devons abandonner les centres de la civilisation aux animaux du monde parce que tu prends toujours aveuglément la

défense des Blancs ?

— Je crois qu'ils étaient Noirs, petit père.

— C'est la même chose. Des Américains. J'ai consacré les meilleures années de ma vie à entraîner un misérable Blanc et, au premier signe de conflit, au tout premier incident, de qui prend-il la défense, ce Blanc, ce monstre d'ingratitude ?

— Vous avez tué trois hommes parce qu'ils chantaient.

— Il prend leur défense ! triompha Chiun.

— Vous auriez pu les laisser simplement suivre leur chemin.

— Et brutaliser d'autres qui transcendaient avec le soleil levant au petit-déjeuner ?

— Seul Sinanju transcende avec le soleil levant. Je doute réellement que des plombiers de Chillicothe, ou des publicitaires de Madison Avenue transcendent avec le soleil levant.

On frappa à la porte, coupant court à la riposte de Chiun. Remo alla ouvrir. Trois agents en tenue et un inspecteur en civil se tenaient sur le seuil. D'autres policiers frappaient à d'autres portes. Ils déclarèrent à Remo qu'ils avaient des raisons de penser que trois congressistes avaient été brutalement assassinés. Quelque chose les avait précipités du haut du trentième étage. Ils étaient sûrs que c'était du trentième parce que la porte de l'ascenseur, à cet étage, avait été arrachée de la cabine coincée à l'étage au-dessus pour faire de la place aux hommes qui tombaient. Le problème, c'était qu'on ne trouvait aucune trace du matériel qui avait été utilisé. Est-ce que les occupants de cet appartement auraient entendu quelque chose ce matin, un bruit de machine quelconque ?

Remo secoua la tête. Mais derrière lui, Chiun répondit très clairement, d'une voix forte, même :

— Comment est-ce que nous aurions entendu des bruits de machine avec tout ce vacarme, ce matin ?

Les policiers s'enquirent de la nature du vacarme.

— Les vulgaires hurlements d'une bande de brutes avinées.

— C'est un vieux monsieur, murmura précipitamment Remo avec un petit sourire pour indiquer aux policiers qu'ils devaient être indulgents.

— Je ne suis pas vieux, protesta Chiun. Je n'ai même pas quatre-vingt-dix ans, selon la façon correcte de calculer le temps.

En coréen, Remo lui expliqua qu'en Amérique et d'ailleurs nulle part dans le monde occidental, on n'utilisait le vieux calendrier Wan Chu, qui était si imprécis qu'il perdait deux mois par an.

En coréen toujours, Chiun riposta qu'on employait un calendrier pour la grâce et la vérité, pas pour stocker vulgairement le temps. Les Occidentaux étaient tellement obsédés par chaque jour précis qu'ils croyaient avoir perdu quelque chose si une journée disparaissait.

Les policiers, confrontés par ce spectacle de deux hommes s'interpellant dans une langue inconnue, échangeaient des regards perplexes.

— Ce grand vacarme, c'était peut-être justement la machine qui a tué ces hommes ? hasarda l'inspecteur.

— Non, dit Remo. C'était des gens. Il n'a pas entendu de bruit de machines.

— Pas étonnant, marmonna l'inspecteur en faisant signe à ses hommes de le suivre. D'ailleurs, personne n'a entendu de machine.

— À cause des chants ! s'exclama Chiun.

Remo soupira et il s'apprêtait à fermer la porte quand il vit quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir. Un homme en costume trois-pièces gris, à l'expression de citron pressé et portant des lunettes à monture d'acier, traversait le cordon de police et arrivait sur le lieu d'un crime qui n'avait aucun rapport avec Remo et Chiun.

C'était Harold W. Smith et il n'aurait jamais dû être là. Une organisation avait été créée pour faire des choses avec lesquelles l'Amérique ne voulait pas être associée mais qui étaient indispensables à sa survie. C'était un service tellement secret qu'en dehors de Smith, seul le président des États-Unis était au courant de son existence. Le secret était tellement indispensable qu'une fausse exécution avait été montée pour que son unique bras armé ait les empreintes digitales d'un mort, un mort pour une organisation dont l'existence ne devait jamais être révélée. Le fait que Remo ait été un orphelin qui ne manquerait à personne avait été pour beaucoup dans sa sélection.

Et voilà que Smith ne se donnait même pas la peine d'organiser une rencontre secrète pour protéger son organisation, qu'il faisait carrément irruption dans une situation dangereuse, capable de tout griller, qu'il arrivait publiquement dans l'appartement de l'hôtel de son tueur à gages secret et prenait le risque insensé de devoir répondre à l'interrogatoire d'une armée de flics qui grouillaient dans un établissement où venait de se commettre un triple meurtre.

— Ça n'a pas d'importance, marmonna Smith en entrant dans le salon.

— Vous auriez pu me téléphoner pour me donner rendez-vous quelque part, dit Remo en fermant la porte sur la mer d'uniformes bleus. N'importe où. Ces flics vont finir par cuisiner les cancrelats, aussi bien.

— Ça n'a pas d'importance, répéta Smith.

— Salut, ô empereur Smith dont la grâce apporte la lumière dans les ténèbres, la gloire dans la boue de la vie quotidienne. Notre journée est rehaussée par votre impériale présence. Dites un seul mot et nous volerons pour venger les injures faites à votre nom majestueux.

Chiun avait dit bonjour.

— Oui, fit Smith en s'éclaircissant la gorge.

Il avait dit bonjour. Il s'assit et entra dans le vif de son sujet :

— Messieurs, que savez-vous du fluorocarbone ?

— C'est maléfique, ô gracieux empereur, et probablement responsable de la profanation de votre glorieux nom, ce matin même, par des braillards expédiés à leur fin méritée.

— C'est le truc dans les bombes de laque et tout ? demanda Remo. C'est ça qui fait pschitt ?

— Exactement. Le fluorocarbone est un gaz propulsant de synthèse. Son usage industriel a été sévèrement restreint il y a près de dix ans.

— Celui qui est capable de faire du bruit pendant la transcendance, observa Chiun, est capable de créer le fluorocarbone dont le monde entier méprise la laideur.

— Très haut dans l'atmosphère, il y a une couche d'ozone. Elle a moins d'un centimètre d'épaisseur mais elle exerce une fonction écologique capitale en filtrant les radiations solaires nocives afin qu'elles ne frappent pas la planète. Malheureusement, ce fluorocarbone est monté dans la stratosphère et a commencé à ronger la couche d'ozone plus vite qu'elle ne pouvait se reconstituer.

— Notre gracieux ozone ! Les porcs ! s'écria Chiun, puis il chuchota à Remo, en coréen : Que raconte cet homme ? Est-ce qu'il a peur de la laque à cheveux ?

— Chut, petit père, écoutez-le, conseilla Remo dans le dialecte coréen de la province nord-ouest où se trouvait le village de Sinanju, le pays natal de Chiun.

— Oui, poursuivit Smith, et c'est devenu un problème majeur parce que quelqu'un, un fou, est en train de percer volontairement des trous dans cette couche d'ozone. Nous ne savons pas qui fait cela mais les satellites de la NASA ont détecté un flot de fluorocarbone concentré, manifestement dirigé de la main de l'homme, qui s'accumule au-dessus de l'Atlantique. Ce flot semble avoir ouvert une fenêtre dans l'atmosphère au-dessus de la Russie centrale. Nous ne savons pas quel est son point de départ mais ce doit être de ce côté-ci de l'Atlantique. Peut-être en Amérique du Nord, peut-être en Amérique du Sud. Enfin bref, cette fenêtre a été ouverte et nous devons déterminer sa source, pour deux raisons impératives. D'abord parce que cela risque de détériorer complètement le bouclier d'ozone. Les degrés de radiation au sol, sous la fenêtre soviétique, indiquent que le bouclier s'est refermé en moins d'une journée. La seconde raison, c'est que lorsque nous avons offert aux Soviétiques de les aider à analyser les dégâts commis à l'ozone au-dessus de leur pays, ils ont agi comme si rien ne s'était passé. Et puis nous avons détecté une activité extrêmement

bizarre. La création de tout un nouveau commandement de missiles. Des missiles qui ne ressemblent à rien de ce que nous avons déjà vu. Et nous avons peur qu'ils n'aient qu'une seule utilisation prévue : une première attaque.

— Comment le savez-vous ? demanda Remo. Comment est-ce que vous savez ce qui se passe dans leur tête ?

— Nos satellites ont photographié les bases des nouveaux missiles, alors nous savons qu'ils existent. Mais nous n'avons capté aucune trace de mécanisme de réaction, c'est-à-dire un système où sont incorporées plusieurs sortes de vérifications et contre-vérifications, pour que les missiles ne soient lancés que sous certaines pré-conditions, dont la certitude que le pays est attaqué. C'est relativement facile à voir, du cosmos. Il nous suffit de capter les signaux électroniques créés par le mécanisme de réaction. Et ces nouveaux missiles n'en ont pas. Ils n'ont qu'un téléphone et un ordre. C'est ce que nous appelons un bouton à vif.

— Un quoi ?

— La seule chose qu'on puisse faire avec ces fichus missiles, c'est les lancer. Pas d'attente de confirmation, pas de protection contre des missiles ennemis, pas de code de lancement. Rien. Il leur suffit d'un coup de téléphone pour déclencher la Troisième Guerre mondiale et, bon Dieu, avec le réseau téléphonique qu'ils ont dans ce pays, il suffirait d'un orage pour donner ce signal.

— En somme, nous sommes condamnés à griller par le soleil ou par les Russes, dit Remo.

— Précisément.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce que vous voulez que nous fassions ?

— Vous attendez. Tous les deux. Le monde entier observe le ciel, guettant le moment où ces cinglés tenteront encore une fois de bombarder l'ozone. S'ils recommencent, nous repérerons le point de départ et vous entrerez en scène. Tous les coups sont permis. Vous, et vous seuls, pouvez vous interposer entre la race humaine et son anéantissement. Le président est du même avis. J'espère qu'un nouvel incident ne va pas énerver les Russes. Je ne les ai jamais compris et je les comprends encore moins maintenant.

— Naturellement, susurra Chiun qui avait toujours parfaitement compris les décisions tortueuses des Soviétiques mais à qui l'on n'avait jamais pu expliquer la démocratie.

— Moi si, dit Remo. Vous savez, des fois, je me dis que ce que nous faisons n'a pas d'importance. Mais ce truc-là, oui. Tenez, je vais vous dire, je suis heureux d'être vivant pour faire ça. Il s'agit de sauver le monde, en quelque sorte.

— Il s'agit, effectivement, de sauver le monde.

— Et il sera écrit que le grand empereur Harold Smith a accompli ce miracle du sauvetage du monde grâce à un disciple de la Maison de Sinanju !

— Je suis heureux que vous preniez ça comme ça, Maître de Sinanju. Au fait, il y a eu un petit problème avec votre tribut d'or, avoua Smith. Mais nous allons le réexpédier.

— Quoi ? Quel problème ?

— Le sous-marin transportant votre or a bien fait surface à cinq milles au large de Sinanju, dans la baie occidentale de Corée, comme toujours. Au jour et à l'heure convenus et en accord avec le gouvernement nord-coréen. Comme toujours.

— Oui, oui, et alors ?

— Eh bien, ce n'est pas bien grave, mais, en général, quelqu'un du village vient en barque prendre livraison de votre tribut annuel, en rémunération de l'entraînement de Remo. Mais cette fois-ci personne n'est venu.

— Ils doivent venir ! cria Chiun. Ils l'ont toujours fait !

— Pas cette fois. Mais nous allons réexpédier.

— Réexpédier ? Mes loyaux villageois ne sont pas venus pour réclamer le tribut qui permet à Sinanju de vivre, depuis des siècles, et vous allez réexpédier ?

— Et alors, Chiun ? intervint Remo. Vous avez accumulé tant de tributs dans ce patelin qu'une année d'or ne changera pas grand-chose.

— Le village mourra de faim sans les tributs gagnés par les Maîtres de Sinanju. Les bébés devront être envoyés chez eux au fond de la mer, par des mères en larmes, comme au temps où les Maîtres de Sinanju ne faisaient pas encore payer leurs services d'assassins.

— Ça n'est pas arrivé depuis que la Maison de Sinanju travaillait en Chine pour les Ming, grommela Remo. Ils peuvent vivre du trésor actuel pendant mille ans !

— Nous réexpédierons un double tribut, promit Smith, dans un mouvement de générosité tout à fait inhabituel qui révéla, plus que tout le reste, ses angoisses pour la survie de la planète.

Chiun se releva d'un seul mouvement fluide et se précipita en coup de vent dans la chambre.

— Qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce qu'il lui arrive ? s'étonna Smith.

— Il doit être dans tous ses états. Ce trésor a une grande importance pour lui. Je l'ai vu. Certaines pièces sont inestimables. Des pièces d'or d'Alexandre le Grand, absolument neuves. Des rubis, des émeraudes. De l'ivoire. Des trucs magnifiques. Et puis beaucoup de bric-à-brac, aussi. Des articles jugés précieux il y a des siècles et qui ne valent plus rien. De l'aluminium, par exemple. J'en ai vu juste à côté d'une pleine caisse de diamants. Les diamants étaient relégués dans un coin.

— Mais c'est une bonne chose que nous doublions le tribut, non ? Il ne peut pas s'y opposer, n'est-ce pas ?

— Allez savoir. Il y a des choses que même moi, je ne comprends pas encore.

Mais quand Chiun reparut, en kimono gris moucheté, la figure de pierre, les mains cachées dans ses manches, chaussé de sandales à grosse semelle de feutre, Remo comprit que le Maître de Sinanju partait. C'était son kimono de voyage. Mais il n'avait pas fait ses malles.

— Petit père, vous ne pouvez pas partir maintenant ! dit-il en coréen. Le monde risque de disparaître.

— Le monde est toujours en train de disparaître. Pense à Ninive, pense à Pompéi, pense au Déluge. Le monde est constamment détruit mais l'or est éternel. Et l'antique trésor de la Maison de Sinanju, qui a survécu à d'innombrables cataclysmes, pourrait bien être en danger.

— Je ne peux pas vous accompagner, Chiun. Je dois rester ici.

— Et trahir tes responsabilités de futur Maître de Sinanju ? Un Maître doit protéger le trésor.

— S'il ne reste rien du monde, où allez-vous le dépenser ?

— On peut toujours dépenser de l'or. Je t'ai tout appris, Remo. Je t'ai entraîné à tirer tout le parti des ressources de ton corps et de ton esprit. Je t'ai donné la force, je t'ai donné la rapidité. Par-dessus tout, j'ai fait de toi un assassin, d'une longue et honorable lignée d'assassins. Je t'ai appris tout cela, alors que j'aurais dû t'enseigner la sagesse. J'ai légué le pouvoir de Sinanju à un imbécile !

Tout cela débité en coréen, avec rage. Le Maître de Sinanju était tellement furieux qu'il s'en alla sans même s'incliner devant son empereur.

— Où va-t-il ? demanda Smith qui ne comprenait pas le coréen.

— Vous avez remarqué qu'il ne vous a pas fait les salamalecs d'usage ?

— Oui. Il m'a paru plus bref que d'habitude. Est-ce que ça veut dire quelque chose ?

— Il vient de dire adieu, murmura Remo.

Sans même y penser, il se laissa tomber sur le tapis en position du lotus, les jambes repliées comme des pétales, comme on le lui avait enseigné de longues années auparavant.

— Je suis désolé. J'espérais me servir aussi de lui, dans cette crise. Enfin, nous vous avons, vous. C'est l'essentiel. Quand il reviendra, nous l'utiliserons.

— Je ne sais pas s'il reviendra. Il vient de vous dire adieu.

— Et à vous, il a dit adieu ?

— Non...

Avec de petits mouvements coupants, Remo déchirait des

morceaux de l'épaisse moquette, sans même s'apercevoir de ce que faisaient ses mains.

— Je suis sûr que Chiun reviendra, affirma Smith. Il y a un lien affectif entre vous deux. Comme un père et son fils.

— Ce trésor a une grande importance pour lui. Je ne vois pas comment ça peut être si important, parce que personne ne le dépense jamais. Mais c'est vrai, je suis blanc.

Chapitre 3

Des bouchons de Champagne sautaient. Des crécelles crécelaient, des mirlitons mirlitonnaient. Des ballons se massaient contre les plafonds insonorisés comme des hiboux effrayés. Un gigantesque gâteau blanc décoré du blason bleu de Chemical Concepts fut poussé sur une table roulante dans le laboratoire principal au bord de la Route 128, où les techniciens faisaient circuler des joints fraîchement roulés. Des rires faisaient vibrer les murs.

Reemer Bolt sauta sur une longue table d'acier et réclama le silence. On le lui accorda.

— Nous pensions bien que c'était vendable ! cria-t-il. Mais avant de pouvoir le vendre, nous avons besoin d'un dernier essai. Et vous l'avez réussi ! Alors buvons à la santé de toute la magnifique équipe de Chemical Concepts qui a rendu possible cette, victoire et a su se taire. Je promets de vous enrichir tous.

Il secoua un jéroboam de Dom Pérignon et arrosa de mousse toute la foule hurlante de joie. Cette superbe équipe avait pris l'invraisemblable concept du fluorocarbène à bras-le-corps et non seulement l'avait fait fonctionner mais l'avait rendu directionnel comme un avion d'attaque. Ce jour même, elle venait de prouver qu'elle était capable de braquer le flot et de le faire frapper n'importe quel point dans l'atmosphère. N'importe lequel. On l'avait maîtrisé. On pouvait le contrôler.

Ils avaient tiré le flot sur Malden, un village à une centaine de kilomètres de Londres, en Angleterre. Comme un jet d'eau à haute pression traversant de la fumée de cigarette, il avait percé un trou dans la couche d'ozone au-dessus de cette agglomération, pour l'inonder de la pleine force d'un soleil puissant. Le contrôle était absolu.

— Kathleen O'Donnell, je vous adore ! glapit Bolt au téléphone transatlantique.

Le radio télescope de Jodrell Bank capta quelque chose de bizarre dans le jet-stream de l'atmosphère. Quelque chose qui affolait les signaux.

— Vous croyez que c'est ça ? demanda un des savants.

— Jamais rien vu de pareil, répondit un autre. Ça doit l'être.

— Au-dessus de Malden, on dirait.

— Nous devrions peut-être avertir les zigotos des services secrets,

non ?

— Curieux effet sur les signaux radio. Ce serait donc ainsi que se comporte le jet de fluorocarbone, ou le flot ? Avez-vous envisagé ce que ça pourrait faire à l'ozone ?

— Ma foi non. C'est censé venir d'Amérique.

— Difficile d'être certain. La source semble se trouver à l'ouest de la Grande-Bretagne.

— L'Amérique est à l'ouest.

— Précisément.

Le téléphone sonna dans la suite de Remo.

— Remo ? C'était Smith.

— Oui ?

— Ils ont touché un objectif en Grande-Bretagne.

— Ce truc est là-bas ?

— Non, il a frappé là-bas mais je crois que le lancement se trouve à l'ouest de l'Angleterre. C'est ce qu'ils pensent.

— Alors où est-il ?

— Quelque part en Amérique mais nous ne savons pas où. Probablement encore sur la côte est. Les Britanniques devraient avoir une meilleure lecture que nous. C'est ce qu'on pense ici. Mais il y a un problème avec la Grande-Bretagne. Ils ne partagent pas leurs renseignements avec nous. Pour je ne sais quelle raison stupide, leurs services secrets gardent le secret.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'il faut que vous alliez là-bas pour tenter de savoir ce qu'ils nous cachent. Ensuite, vous viendrez et arracherez le cœur de cette bande de cinglés avant que nous ne soyons tous anéantis. Et faites vite parce que je ne sais pas ce qui se passe avec les Russes. Je ne les ai jamais compris. Le seul qui ait jamais pu les comprendre, c'était Chiun. Et comme je ne l'ai jamais compris non plus...

— Qu'est-ce qui se passe avec les Russes ? demanda Remo.

— Je crois qu'ils ont capté quelque chose. Ils savent que chercher, maintenant. Mais comment vont-ils réagir, ça c'est le mystère. Un avion à réaction de l'Air Force vous attend dans un hangar spécial de l'aéroport Kennedy. C'est le tout dernier chasseur. Il a coûté deux cent cinquante millions de dollars et il vous fera traverser l'Atlantique en moitié moins de temps que le Concorde. Il accomplit des merveilles.

Quand le maréchal Alexei Zemyatine apprit qu'un autre rayon avait été tiré, cette fois au-dessus de l'Angleterre, il marmonna :

— Je ne veux pas de guerre, je ne veux pas de guerre. Pourquoi ces crétins me donnent-ils une guerre ?

C'était la première fois qu'on entendait le Grand Homme traiter de

crétin un ennemi. Il avait toujours gardé cette épithète pour les alliés. Un ennemi, répétait-il à tous les dirigeants soviétiques, était brillant et parfait en tout point jusqu'à ce qu'il montre comment il pouvait être vaincu. Et, naturellement, il le montrait toujours parce que personne n'est parfait.

— Comment savez-vous qu'ils n'attaquent pas la Grande-Bretagne, camarade maréchal ? demanda le Premier secrétaire. Certains, au Politburo, sont certains que l'Amérique prend pour cible la Grande-Bretagne parce qu'elle est un allié inutile. Du mépris, voilà ce que c'est. Comment pouvez-vous parler de guerre alors qu'ils tirent ce truc-là contre leur allié ?

— Quand notre base de missiles a été frappée par cette arme, quelle qu'elle fût, je me suis permis d'espérer que c'était un accident. D'accord, on ne gouverne pas un pays avec de l'espoir. Ce serait désastreux.

— Pourquoi avez-vous cru à un accident ?

— Je n'ai pas *cru* à un accident ! Je l'ai espéré et j'ai réagi comme si c'était une action volontaire, mais tout en me demandant pourquoi l'Amérique ferait quelque chose d'aussi insensé. Ils n'ont aucune raison d'expérimenter une nouvelle arme sur nous, en premier. On ne fait jamais ça, quand on entame une guerre.

— Oui. C'est judicieux. Oui.

— Mais ça m'a l'air d'un tel système que j'ai pensé que les Américains nous prenaient peut-être pour des naïfs et que nous ne reconnaîtrions pas leur système comme une arme contrôlable. Une idée stupide, parce que nous soupçonnons tout.

— Oui, oui, murmura le Premier secrétaire en faisant des efforts pour suivre les méandres de la pensée du Grand Homme.

— Il restait quand même la possibilité, une petite lueur d'espoir, que ce tir était accidentel. Mais ils ont cherché à savoir ce que ça nous avait fait. Et maintenant, ils connaissent les effets sur les animaux, d'après nos rapports, ils savent aussi ce que ça fait aux microbes. Mais ils ne savent toujours pas ce que ça fait à nos défenses actuelles. À mon avis, ils ne savent pas comment l'utiliser pour la guerre. Pas encore.

Le Premier secrétaire trouva que c'était une bonne chose. Il hésita à le dire, ne voulant pas être traité d'imbécile.

— Mais je suis tristement certain, maintenant plus que jamais, qu'ils s'en serviront pour la guerre. Pourquoi ? Quand ils ont essayé cette arme contre nous, ils ont commis une erreur. Ils n'ont pas pu savoir si elle marchait ou non. En fait, c'était une erreur si grossière qu'elle laissait encore le petit espoir d'accident. Naturellement, ils sont tombés dans le piège quand ils ont désespérément cherché à « partager » des renseignements pour notre lutte prétendue commune.

Alors que fait-on quand un premier essai a fort probablement alarmé l'ennemi ?

— On ne le renouvelle pas. Mais ils l'ont renouvelé.

— Précisément. Contre un territoire ami, en essayant de faire croire au monde entier qu'ils n'avaient qu'un intérêt scientifique. Flagrant. S'ils avaient tiré ça contre des soldats, je serais moins sûr de leurs intentions de guerre, parce qu'ils ne travestiraient pas une première attaque.

— Ah, fit le Premier secrétaire.

— Heureusement, ce deuxième essai a été fait contre l'Angleterre, qui est pour notre KGB aussi important que le centre de Moscou, déclara Zemyatine qui n'avait pas besoin de rappeler au Premier secrétaire à quel point ils avaient pénétré les services secrets britanniques, qui étaient pratiquement dirigés par le KGB. Je veux que tous nos efforts se portent sur l'Angleterre. Pas de petits jeux, pas de politique, pas d'élégantes ladies anglaises pour garden-parties. Je veux des résultats. Dites-leur ça. Dites-leur que nous l'exigeons. Ne vous laissez pas endormir par leurs discours.

— Très bien, répondit le Premier secrétaire qui était arrivé à sa haute fonction en distribuant à tire-larigot des pouvoirs absolus, particulièrement à l'armée et au KGB.

À sa descente d'avion, Remo fut accueilli par un colonel en uniforme impeccable, qui le submergea d'amabilités souriantes, se déclara enchanté d'avoir l'occasion de travailler avec lui et voulut savoir à quel service il appartenait, tout en s'avouant très impressionné que les plus hauts échelons du gouvernement américain aient réclamé une collaboration totale avec Remo. Mais...

Mais quoi ? demanda Remo.

Mais malheureusement, il y avait bien peu de chose que le colonel Aubrey Winstead-Jones pouvait offrir en matière de collaboration. Le gouvernement de Sa Majesté ne savait pas du tout de quoi parlait Remo. Vraiment.

— Franchement, cher vieux, nous l'aurions dit à votre département d'État s'il l'avait demandé. Pas la peine de vous faire faire ce voyage ; n'est-ce pas ?

Remo écouta poliment sur la route de l'aéroport de Heathrow à Londres, dans la grisaille des banlieues industrielles que traversait la limousine avec chauffeur.

Le colonel Winstead-Jones prit soudain la décision de révéler à Remo qu'il avait reçu l'ordre de le promener tout autour de Londres, de ne le conduire nulle part en particulier, jusqu'à ce que Remo se fatigue et rentre chez lui. En aucune façon le colonel Winstead-Jones ne devait aider Remo. Il devait lui fournir tout le vin, les femmes et la

drogue qu'il voulait, rien d'autre. Ces ordres lui avaient été donnés par le chef de station du MI 12. En réponse à une question de Remo, il donna de bon cœur l'adresse et la couverture du MI 12. Remo, de son côté, se montra tout aussi obligeant. Il aida le colonel Winstead-Jones à remonter dans la voiture qui l'avait traîné sur les routes britanniques. La mise en contact du colonel avec le réseau routier avait admirablement permis la communication. Le colonel avait même une chance de retrouver l'usage de ses jambes, assura Remo. Tout au moins de ce qu'il en restait.

Les bureaux du MI 12 se trouvaient aux abords de Piccadilly Circus, dans un vieil immeuble de style Tudor. C'était d'une extrême discrétion : un marchand de tabac au rez-de-chaussée, une porte sur le côté et un étroit escalier menant à un premier étage aux fenêtres poussiéreuses. En réalité, les carreaux étaient en verre dépoli, impénétrables à la vue ou à tout système d'écoute électronique, et avaient tout l'air de fenêtres d'une vieille bibliothèque pittoresque. Mais, à l'intérieur, un corps d'élite des services spéciaux britanniques tendait un piège astucieux à quiconque aurait l'audace de vouloir pénétrer dans le MI 12.

C'était l'immeuble, dit le colonel, abritant le chef de station qui lui avait donné les ordres. Remo aurait-il la bonté de lui rendre l'usage de ses jambes ?

— Plus tard, marmonna Remo. Je reviens tout de suite, cher vieux.

Remo ouvrit la porte et vit l'escalier. On aurait pu mettre en bouteille l'odeur de moisi et la vendre. Les marches de bois grinçaient, vieilles, sèches et branlantes. Elles auraient grincé sous le poids d'une souris. Mais Remo n'aimait pas faire de bruit. Il régla son équilibre de manière à soulager le bois, à faire partie de l'âge du bois et monta très silencieusement. Mais il avait quand même fait un peu de bruit en entrant.

Une porte s'ouvrit au sommet de l'escalier et un vieux monsieur cria :

— Qui est là ? Pouvons-nous être utiles ?

— Je viens voir le chef de station du MI 12, répondit Remo, ou un truc comme ça.

— Vous faites erreur, jeune homme. Ici, c'est la Société royale de manuscrits héraldiques, une sorte de bibliothèque.

— Parfait. Je vais jeter un coup d'œil à vos manuscrits.

— Eh bien, ce n'est pas possible, cher vieux.

— Ça le deviendra.

— Ayez l'amabilité de rester où vous êtes, dit le vieux monsieur.

— Impossible.

— Je crains que nous ne soyons dans l'obligation de vous donner un dernier avertissement.

— Allez-y, dit Remo.

Ce n'était pas une surprise. Il avait déjà entendu les pas. Les pieds avaient le mouvement lourd et régulier de ceux d'athlètes bien entraînés. Ils se mettaient en position, là-haut. Ils étaient sept.

— Très bien, dit le vieux. Montez si vous voulez.

Quand Remo arriva en haut des marches, il sentait déjà l'odeur de leur déjeuner. Ces hommes avaient mangé du bœuf et du porc ; il y avait à peine une demi-heure que cette odeur avait imprégné leurs corps. Leurs mouvements seraient ralentis. Dès que Remo entra dans la pièce, deux hommes surgirent derrière lui avec ce qu'ils croyaient être une discrétion de chat. Il feignit de les ignorer.

— Si vous nous disiez, jeune homme, pourquoi vous pensez être ici au MI 12 ? demanda le vieux monsieur qui l'avait accueilli.

— Parce que j'ai traîné un colonel sur deux cents mètres le long d'une de vos charmantes routes de campagne jusqu'à ce qu'il me dise où c'était. Mais je n'ai pas de temps à perdre en amabilités. Conduisez-moi auprès du chef de station.

Le canon frais d'un pistolet de petit calibre s'appuya contre la tête de Remo.

— Je crains qu'il vous faille trouver du temps pour les amabilités, dit une voix grave.

Le pistolet s'enfonça un peu dans la nuque de Remo, probablement pour le rendre plus obéissant.

— Laissez-moi deviner, dit-il. C'est ici que je suis censé me retourner, voir le pistolet et me transformer en gélatine tremblante. C'est ça ?

— Tout à fait, susurra le vieux monsieur.

Remo donna un coup de coude derrière lui qui envoya voltiger le pistolet dans le vieux plafond comme une pierre dans de la boue séchée. Le pistolet entraîna son possesseur. Une averse de vieux plâtras explosa avec l'homme dans la pièce, comme une tempête de neige.

Un individu massif de type commando surgit d'un mur avec une courte dague dirigée vers le plexus solaire de Remo, qui le réexpédia dans le mur d'un coup de pied. Le vieux monsieur se baissa et derrière lui apparut un lieutenant en uniforme armé d'une mitraillette qui commença aussitôt à tirer. La première salve arriva droit sur Remo. Il n'y en eut pas de seconde parce que les balles faisaient à Remo l'effet de minuscules ballons, assez rapides pour faire mal mais pas assez pour ne pas être évités. Il fonça sur le militaire.

Le lieutenant, désarmé, fut rejeté contre la porte d'acier qu'il avait juré de défendre au prix de sa vie.

La porte frémit sur ses gonds et s'abattit comme un pont-levis dans la pièce suivante. Remo enjamba l'officier inconscient et entra.

Un homme en veste de tweed gris leva le nez de ses papiers et constata que son bureau secret à l'abri de toute pénétration avait été pénétré par un jeune homme aux poignets épais en tee-shirt, jean et mocassins noirs, qui n'avait apparemment pas d'autre arme qu'un sourire entendu.

— Salut, dit Remo. J'arrive d'Amérique. Vous m'attendiez. Je suis celui que le colonel Winstead-Jones devait promener dans Londres en lui fournissant du vin, des femmes et de la drogue.

— Ah oui. Ultra-secret et tout ça. Eh bien, bonjour, mon vieux. Que puis-je pour vous ? demanda l'homme en allumant une pipe d'écume dont le fourneau représentait quelque vieille reine d'Angleterre.

Il avait un long nez, une figure patricienne aux joues creuses et un sourire aux dents longues. Ses cheveux blonds avaient l'air d'avoir été coiffés avec une tondeuse à gazon. Il ne se leva pas. Il ne parut même pas troublé. Il n'avait certainement pas l'air d'un homme dont toutes les défenses viennent de s'écrouler.

— Nous avons un petit problème avec quelque chose qui perce des trous dans la couche d'ozone et il est possible que, si le soleil ne nous grille pas, nous devions griller sous les armes nucléaires russes, dit Remo.

— Voudriez-vous avoir la bonté de m'expliquer pourquoi cela exige que vous fassiez irruption ici et bousculiez nos gens ? J'aimerais beaucoup savoir pourquoi.

Le chef de station tira une bouffée de sa pipe. Il avait parlé fort agréablement. Tout aussi agréablement, Remo fit sauter la pipe de sa bouche, en même temps que quelques incisives qui étaient d'ailleurs bien trop longues pour toute tête humaine, en dehors des îles Britanniques. Remo le pria d'excuser sa brutalité américaine.

— J'essaie d'éviter la Troisième Guerre mondiale, expliqua-t-il, alors je suis un peu pressé.

— Ma foi, cela éclaire d'Un jour nouveau cette affaire, zozota le chef de station en hochant la tête.

Il ne la hocha pas trop fort à cause du sang qui jaillissait de son nez. Il avait peur qu'un mouvement brusque déloge une partie de son cerveau, au-dessus de ses narines.

— Oui, eh bien, les ordres sont venus de l'Amirauté.

— Pourquoi l'Amirauté ?

— Vous pouvez me tuer, chère vieille toupie, mais je ne vous le dirai jamais, déclara fièrement le chef de station, mais avant que Remo puisse esquisser un geste, il ajouta précipitamment : Parce que je n'en ai pas la moindre idée. Pas la moindre.

Remo emmena le chef de station. Il le souleva par la taille, en prenant soin de ne pas tout ensanglanter en le traînant en bas, sous les

yeux médusés de ses gardiens éberlués. Il le fourra dans la voiture. À l'Amirauté, il trouva l'officier identifié par le chef de station et lui expliqua la tradition de coopération anglo-américaine.

Le commandant responsable des services de renseignements de la marine appréciait cette longue amitié. Il appréciait aussi l'usage de ses poumons que Remo promettait de laisser dans son corps. À constater comment Remo était en train de lui étirer les côtes, la perte des poumons était une très nette possibilité. Le commandant fit de louables efforts pour comprendre ce que racontait Remo.

Comme Remo n'avait jamais été très fort pour expliquer des questions techniques, ce ne fut pas facile. Apparemment, et pour une raison obscure, le ciel allait leur tomber sur la tête. Sur ce, le commandant qui souffrait atrocement eut une idée de ce que cherchait Remo. Les types du télescope de Jodrell Bank lui en avaient touché deux mots.

Remo emmena l'officier de marine. On commençait à être entassé, à l'arrière de la voiture. Dans tout le groupe, personne n'était fichu de lui dire pourquoi ils ne collaboraient pas gentiment avec leur allié.

Ce fut donc une surprise quand les types de Jodrell Bank, comme on les appelait, se montrèrent étonnamment communicatifs. Curieusement, ils étaient les seuls à ne pas faire partie des services de la défense.

Oui, ils avaient capté le rayon. Ils avaient retracé la source. Quelque part à l'ouest, probablement en Amérique. Ils furent enchantés d'expliquer les détails de leur dépistage. Il était possible de savoir avec précision où le bouclier d'ozone avait été percé et de déterminer ainsi où les rayons non filtrés du soleil étaient tombés, d'après l'angle du soleil par rapport à la terre.

Remo savait où ils étaient tombés en Angleterre, tôt ce matin-là. C'était la raison de sa présence. Les types de Jodrell Bank ne savaient pas grand-chose de plus. Simplement que le petit village de pêcheurs de Malden avait été frappé.

Remo rapporta la bonne nouvelle à la voiture. Personne ne bougeait. Tout le monde savait que quelqu'un aurait dû quitter la voiture pour aller demander des secours contre le brutal Américain, mais qui ? Ils en avaient donné l'ordre au chauffeur. Lequel avait des ordres pour rester à son volant, alors ce petit peloton des services de la défense attendait patiemment Remo.

— Ah, ravi de vous revoir, lui dit le colonel.

Le chef de station resta conscient, en manière d'accueil, et l'officier de marine respira.

— Nous allons à Malden, annonça gaiement Remo.

— Ainsi, vous avez trouvé, dit le colonel. Vous n'aurez plus besoin de nous, alors.

— Vous saviez tous ce que je cherchais. Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

— Les ordres.

— De qui ?

— Vous savez bien, ces types qui donnent tout le temps des ordres et qui ne sont jamais là quand le sang se met à couler, quoi.

— Mais nous sommes alliés ! Ce truc menace le monde entier !

— Les ordres ne sont pas nécessairement logiques. S'ils avaient un sens, n'importe qui pourrait y obéir. Ce qui distingue le bon soldat, c'est qu'il obéit aux ordres même quand ils sont donnés en dépit du bon sens.

Sur la route de Malden, Remo essaya de savoir qui leur avait ordonné de ne rien lui dire. Est-ce qu'ils savaient quelque chose qu'il ignorait ?

— Les services secrets, cher vieux. Personne n'a confiance en personne, répondit le chef de station.

— J'ai confiance en vous, moi.

— Alors qui vous a donné l'ordre de venir ici ?

— Vous ne comprendriez pas. Mais croyez-moi, le monde va bientôt disparaître. Même avec vos services étanches.

Remo remarqua un radiotéléphone près de la jambe du chauffeur. Il demanda s'il pouvait s'en servir. Le conducteur lui dit que c'était très simple. Le problème était de parler sur une ligne très ouverte. Mais s'ils ne mettaient pas la main sur ce truc qui perçait le bouclier d'ozone, le secret n'avait pas de raison d'être. Il se servit du radiotéléphone que le monde entier pouvait écouter.

— Ligne ouverte, Smitty, dit-il dès qu'il entendit répondre Smith.

— D'accord. Allez-y.

— Source localisée.

— Bravo.

— C'est indiscutablement notre côte est.

— Nous le savons déjà. Vous ne pouvez pas être un peu plus précis ? La côte est est plus grande que la plupart des pays du monde.

— C'est tout ce que je sais jusqu'à présent.

— Bon. Très bien. Merci. Je suppose que vous appellerez ?

— Au plus tôt.

— Bonne chance. Ne vous inquiétez pas des lignes ouvertes. Tenez-moi informé de toutes vos découvertes. N'importe quoi.

— D'accord, dit Remo.

C'était la première fois qu'il entendait la voix de Smith se briser.

À Malden, tout le monde avait l'air au courant des affaires de tout le monde. C'était un charmant petit village pittoresque et, effectivement, il y avait bien une expérience en cours, à l'initiative de leur propre gouvernement, pensaient les gens.

Dans un petit champ, des techniciens en blouse blanche examinaient des cages. Tout le monde sauf Remo contempla le champ. Son entraînement l'avait doté de la pleine puissance de son instinct que les autres réprimaient. Et cet instinct lui signalait un danger. Ce ne fut donc pas le champ qu'il regarda mais le ciel, qui avait l'air de dire « Humanité, ton heure a sonné. » Dans la grisaille des nuages souillés par les fumées industrielles, un petit cercle bleu saphir se fermait. Ce n'était pas du bleu du ciel mais d'une couleur plus proche du néon mais sans son éclat vulgaire. Comme si une pierre précieuse bleue avait été électrifiée par le soleil et son irradiation concentrée dans ce petit cercle lumineux. Remo le regarda se fermer tandis que le chauffeur lui montrait le champ en disant :

— C'est là.

— D'accord, dit Remo à la voiture pleine de personnel des services de sécurité britanniques. Ne bougez pas.

— Comment le pourrions-nous ? demanda l'officier de marine, dont l'uniforme avait perdu une des quinze décorations qu'il avait obtenues en n'allant jamais en mer. Voilà une heure que je ne sens plus mes jambes.

Le champ sentait le cramé. Ce petit bout de territoire anglais n'était pas vert mais couvert d'herbe morte, sèche, blanchie comme si elle avait été laissée tout un après-midi dans un désert. Plusieurs cages, sur des tables métalliques, contenaient des cadavres d'animaux calcinés. Remo respira l'odeur écœurante de chair grillée. Quelques personnes en blouse blanche tournaient autour des tables et remplissaient des formulaires. D'autres ramassaient de l'herbe sèche. Un homme tapait sur sa montre.

— Elle s'est arrêtée, bougonnait-il.

— Salut, lui dit Remo.

— Oui ? Vous désirez ?

— Cette expérience m'intrigue. Il pourrait y avoir du danger, ici, et j'aimerais savoir ce que vous faites.

— Nous avons tous les papiers et autorisations, monsieur, répliqua le technicien.

— Pour quoi faire ?

— Pour cette expérience, monsieur.

— Qu'est-ce que c'est, au juste ?

— C'est un essai limité, sûr, contrôlé, des effets du soleil sans filtration par l'ozone. Puis-je maintenant vous demander avec qui vous êtes ?

— Avec eux, là-bas, dit Remo en désignant de la tête la voiture pleine d'huiles de la sécurité britannique.

— Ma foi, ils sont très impressionnants, mais qui sont-ils ?

— Vos forces de sécurité.

— Est-ce qu'ils ont des papiers quelconques ? Désolé mais je dois vérifier leur identité.

Résigné, Remo retourna à la voiture et demanda les papiers de tout le monde. Un des hommes, encore groggy, lui tendit son portefeuille avec tout son argent.

— Ce n'est pas un hold-up, dit Remo.

— Ah, je croyais, bafouilla le représentant abruti du MI 12 ultra-secret.

Remo ajouta la carte plastifiée aux autres et rendit le portefeuille. Il apporta la poignée de cartes au technicien qui sifflota en reconnaissant l'une d'elles.

— Dieu de dieu ! Vous avez là un Officier d'état-major.

— Possible. Il y a aussi un agent du contre-espionnage.

— Oui. Je vois. Bonté gracieuse ! Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

Le technicien rendit les cartes que Remo mit dans sa poche, parce qu'on ne savait jamais.

— Qui êtes-vous ?

— Un technicien des Laboratoires Pomfritt de Londres.

— Qu'est-ce que vous faites, ici, au juste ? Qu'est-ce qui se passe ?

L'homme se lança dans une explication détaillée du fluorocarbène et de la puissance du soleil, de maîtrise des rayons solaires non filtrés et d'expérience en atmosphère contrôlée, il insista bien sur ce mot, pour savoir exactement ce que l'humanité pourrait faire avec l'énergie solaire totale.

— Nous brûler tous comme du petit bois, dit Remo qui comprenait à peu près un quart de ce que racontait le technicien. D'accord, qu'est-ce qui fait ça et où est-ce ?

— Un générateur de flot contrôlé de fluorocarbène.

— Bien. Et où est ce générateur de fluo... machin ?

— À sa base.

— Bien. Où ça ?

— Je n'en suis pas sûr mais, comme vous voyez, cette expérience est merveilleusement contrôlée.

— Pourquoi est-ce que vous n'en êtes pas sûr ?

— Parce que ce n'est pas un produit à nous. Nous ne faisons que l'essayer.

— Bien. Pour qui ?

Le technicien donna à Remo un nom et une adresse. En Amérique. Cela confirmait le peu de renseignements qu'il avait soutirés aux gens de la voiture. Il y retourna pour se servir du téléphone.

Il écouta la sonnerie. Quand il entendit le « Oui » sec de Smith, il dit tout de suite :

— C'est toujours la ligne ouverte.

— Allez-y. Qu'est-ce que vous avez appris ?

— J'ai trouvé la source de ce truc qui ouvre la couche d'ozone.

— Parfait. Où ?

Remo donna le nom et l'adresse de la société américaine et demanda :

— Vous voulez que je rentre et que j'aille les arrêter ? Ou bien vous voulez faire ça vous-même ? Vous êtes sur place, vous.

— Ne quittez pas.

Remo sourit au groupe à l'arrière de la voiture. Le colonel lui jeta un regard féroce. L'agent secret regardait droit devant lui, la mine sombre. Dans le champ, les techniciens se montraient leurs montres arrêtées. Remo sifflota en attendant le retour de Smith.

— Allô, dit Smith.

— Vous voulez vous en occuper, ou bien nous avons assez de temps pour que je rentre et que je fasse ça dans les règles ?

— Je veux que vous poursuiviez votre enquête, Remo. Non seulement il n'y a pas de société Solorama à Buttesville dans l'Arkansas, mais il n'y a même pas de Buttesville dans l'Arkansas.

Remo alla retrouver le technicien et proposa de lui réparer sa montre en la lui faisant passer par les oreilles et ressortir par les trous de nez s'il ne disait pas la vérité.

— C'est le nom que nous avons. Nous participons à cette expérience pour le professeur O'Donnell. C'est sa société. C'est le nom qu'elle nous a donné. Vraiment.

Remo avait tendance à le croire. La plupart des gens disaient la vérité quand leurs ganglions nerveux étaient douloureusement coincés entre les vertèbres. Quelquefois ils criaient. Mais ils disaient toujours la vérité. Ce technicien-là ouvrit la bouche pour crier quand Remo permit à la douleur de s'atténuer, pour qu'il puisse parler.

— Parfait. Bravo. Et où est ce prof O'Donnell ?

— Elle est partie avec un type qui parlait le russe. Au même instant, Remo remarqua qu'il n'y avait pas le moindre *bobby* britannique sur les lieux, aucune protection autour de ce champ que les services de sécurité de l'alliée de l'Amérique avaient cherché à cacher à l'Amérique. Qui était du côté de quoi ? Et qui était le Russe ?

Chapitre 4

Harold W. Smith calcula, à l'ancienne et sur un petit bout de papier blanc, une ligne montante indiquant des rapports sur les nouvelles bases de missiles en Union soviétique. La possibilité montait aussi d'une rupture dans le bouclier d'ozone qui risquait de ne pas être fermée.

C'était une course, à qui détruirait l'autre le premier, et Smith ne pouvait s'occuper que d'une ligne à la fois. Il avait Remo.

S'il avait eu Chiun, il aurait pu lancer le vieil assassin en Russie, un bon pays pour lui. Pour une singulière et ténébreuse raison, Chiun semblait capable de prédire tout ce qu'allaient faire les Russes. Il savait aussi communiquer avec n'importe qui, sans doute une nécessité pour un membre d'une maison d'assassins qui exerçait sa coupable industrie depuis des millénaires.

Aux termes d'un accord secret, Smith avait non seulement le droit d'envoyer de l'or par sous-marin mais encore d'entrer en contact avec Pyongyang quand Chiun revenait. Et pourtant, cela aussi avait changé.

Smith se demanda brièvement si le changement avait un rapport avec la réaction russe. Même si les Coréens du Nord étaient leurs plus proches alliés dans le monde, les Russes n'avaient pas confiance en eux. Ils les considéraient comme des parents pauvres, une gêne internationale qu'ils étaient contraints d'endurer. Ce n'était guère un secret. Tous les SR du monde avaient capté les supplications des Nord-Coréens pour mériter le respect des Soviétiques.

Peu de gens le savaient à ce moment, moins que tous Smith dans son quartier général de Folcroft au bord du détroit de Long Island, guettant la prochaine destruction du monde, mais le président à vie de Corée du Nord avait quitté le pays à l'instant précis où le Maître de Sinanju y était arrivé. Il s'y était résigné quand on lui avait assuré que cela vaudrait mieux pour lui, quand le Maître de Sinanju découvrirait ce qui était arrivé à son trésor.

Chiun, Maître de Sinanju, revenait en Corée par avion. Il fut accueilli par un lèche-bottes en uniforme et conduit à de nombreux kilomètres de Pyongyang, au petit village de pêcheurs de Sinanju tandis que le lèche-bottes notait tout ce qu'il voyait et ce que disait le Maître de Sinanju.

Le village était riche en cochons et en céréales. Le colonel remarqua plusieurs très grands entrepôts anciens, donnant à penser

que jamais les villageois ne souffriraient de la famine. Il nota aussi que lorsque le vieillard nommé Chiun descendit de la hauteur vers le village, les habitants se dispersèrent en poussant des cris de frayeur.

Chiun les vit et les entendit et il pria le colonel d'attendre au sommet de la colline pendant qu'il allait au village et que, s'il désobéissait, une mort rapide serait sa récompense. Le colonel resta dans la jeep et Chiun descendit dans le silence du hameau désert.

Ce silence régnait pour la première fois au retour d'un Maître de Sinanju, à la place des chants de louanges et des acclamations joyeuses habituels. Chiun fut heureux que Remo ne soit pas là pour voir cela, Remo que Chiun avait tant de mal à persuader de la gloire de ce village et de la place qu'il y tiendrait ; Remo dont Chiun espérait qu'il épouserait une fille de Sinanju pour produire un enfant mâle et perpétuer la tradition, sans avoir à s'abaisser à prendre un disciple étranger, comme Chiun y avait été obligé. Son absence était la seule petite satisfaction de cette tragique journée.

La nuit tomba et Chiun entendit alors les villageois revenir chez eux pour se remplir la panse de cochon mort grillé. Au matin, cependant, un habitant vint accorder à Chiun le salut traditionnel :

— Salut à toi, Maître de Sinanju, qui nourris le village et respectes fidèlement le code, chef de la Maison de Sinanju. Notre cœur lance mille cris d'amour et d'adoration et proclame sa joie au retour de celui qui étrangle avec grâce l'univers.

Un autre vint, puis un autre et d'autres encore et le Maître de Sinanju les contempla en silence, d'un œil d'acier. Quand le soleil fut au milieu du ciel et tout le village rassemblé, il parla enfin.

— Honte, honte à vous ! Qu'aviez-vous à craindre du Maître de Sinanju, que vous soyez allés vous cacher dans les collines comme si j'étais un guerrier japonais ou chinois ? Est-ce que les Maîtres de Sinanju n'ont pas toujours été votre plus grande protection ? Vous ne savez pas travailler la terre. Vous ne savez pas pêcher. Et pourtant, vous mangez bien, grâce aux Maîtres de Sinanju. Et quand je reviens, vous vous enfuyez. O honte ! La honte me brûle le cœur !

Les villageois baissèrent la tête, tombèrent à genoux et implorèrent miséricorde.

— Nous avons peur, crièrent-ils. Le trésor a été volé ! Des siècles de tribut ont disparu !

— L'avez-vous volé ?

— Oh non, grand Maître !

— Alors pourquoi avez-vous eu peur ?

— Parce que nous n'avons pas su protéger le trésor.

— Vous n'avez jamais rien su faire. C'est notre réputation qui protégeait les trésors de Sinanju. Votre devoir est de rendre hommage aux Maîtres et de leur rapporter ce qui se passe en leur absence.

Un très vieil homme, qui se souvenait de Chiun enfant, de sa bonté et des prouesses de force qu'il exécutait pour l'amusement des petits, s'avança alors et parla.

— J'ai observé, dit-il d'une voix chevrotante. Je me suis souvenu de mon devoir, ô jeune Chiun. Ils sont venus nombreux. Et ils sont venus avec des fusils, ils ont mis toute une journée à emporter tout le trésor de ta maison.

— Est-ce que tu leur as dit qu'ils volaient le trésor de Sinanju ?

— Oui, oui ! cria la foule.

Mais le vieil homme secoua la tête.

— Non. Personne ne leur a dit. Nous avions peur.

Des larmes coulaient de ses yeux bridés, noisette comme ceux de Chiun.

À Pyongyang, la capitale de la Corée du Nord, tous les gestes du Maître de Sinanju étaient notés. Son débarquement de l'avion, son arrivée au village, ce qu'il y avait fait.

Ces choses étaient rapportées dans un bureau connu de très peu de personnes, dont ces rares-là s'approchaient avec la plus grande crainte.

Il n'y avait ni fenêtres ni tapis. C'était situé à huit étages sous terre, construit au temps de l'invasion impérialiste de la patrie, que l'Occident appelait la guerre de Corée. Cela avait été creusé dans le roc, à la pioche, par deux mille ouvriers qui étaient morts à la besogne. À sa base, il y avait l'acier le plus cher importé par la Corée du Nord depuis que le Japon avait régné sur la péninsule. Et autour de cet acier du plomb et, pour finir, du béton armé.

Ce bureau avait été construit pour le glorieux chef lui-même, Kim Il Sung, Président à Vie.

S'il y avait un refuge capable de résister à une attaque atomique des États-Unis, c'était bien celui-là. De cette pièce allait surgir une nouvelle Corée, avec l'âme d'une épée et le cœur d'un requin.

C'était dans la salle la plus profonde de cet abri qu'était remis le rapport sur le village au bord de la baie occidentale de Corée. Les renseignements étaient donnés à Sayak Cang, dont le nom n'était jamais prononcé parce que prononcer son nom, c'était mourir.

Sayak Cang était le directeur du Bureau populaire de la Lutte révolutionnaire pour la république populaire démocratique de Corée du Nord.

En un mot, il était le chef des services secrets. Ce jour-là, il avait confié tout le reste du monde, y compris la pénétration constante en Corée du Sud, à ses subordonnés. Il voulait uniquement savoir tout ce qui se passait à Sinanju. Pour être plus vite renseigné, il avait même ordonné qu'on n'aurait pas besoin de laissez-passer spécial.

Sayak Cang avait une tête ronde comme un melon, des yeux minuscules et une bouche qui n'était qu'une ligne dure. Ses mains portaient des cicatrices au-dessus de l'articulation du pouce ; on disait que c'était d'avoir trop manié le fouet dans sa jeunesse, quand il était chargé des interrogatoires.

Ainsi, le Maître de Sinanju était arrivé à son village. Il avait appris la disparition du trésor. On avait vu le Maître s'entretenir avec un vieillard.

— S'il est encore au village, demandez qu'il vienne ici. S'il ne veut pas quitter le village, demandez-lui de me donner l'autorisation d'y entrer.

Cela fut transmis par radiotéléphone à l'officier qui attendait dans la jeep. Il appela un enfant qu'il pria d'aller à la maison du Maître de Sinanju pour lui dire, en personne, qu'un message l'attendait sur la colline. L'officier promit une pièce de monnaie à l'enfant. Il se garda bien, naturellement, de descendre lui-même.

Le petit garçon revint annoncer que le Maître ne voulait parler à aucun Pyongyangais et l'officier crut entendre son arrêt de mort. En tremblant, il décrocha le radiophone, de fabrication russe comme tout le matériel nord-coréen, et forma le numéro de Sayak Cang. Il avait vu des hommes qui avaient déplu à Cang attachés à des piloris et suppliant qu'on les achève.

— Le Maître de Sinanju ne souhaite pas aller à Pyongyang, et pourtant je l'ai imploré moi-même. Imploré.

— Qu'a-t-il dit exactement ?

L'officier grelottait au vent froid de la baie de Corée et croyait sentir le froid de la mort.

— Il a dit, camarade directeur, il a dit qu'il ne désirait pas parler à un Pyongyangais.

Ce devait être une défectuosité du matériel russe, parce que l'officier aurait juré qu'il entendait rire au bout du fil.

— Dis à un enfant, n'importe quel enfant du village, de montrer au glorieux Maître son livre d'histoire. Ou n'importe quel livre d'histoire. Et puis supplie le Maître d'aller dans un village voisin pour demander à voir les livres d'histoire qu'on fait apprendre aux enfants à l'école.

— Et ensuite, camarade directeur ?

— Ensuite, tu lui diras que Sayak Cang a fait écrire ces livres. Dis-lui où je suis et que je ne demande pas mieux que d'aller à lui.

L'officier renvoya le petit garçon, avec une pièce de monnaie. L'enfant disparut dans la boue et la fange du village. Quelques minutes plus tard, le kimono doré de Chiun fut aperçu sur la côte, battant au vent comme un drapeau victorieux. Le Maître avait entre les mains un livre d'école.

— Conduis-moi à un autre village, ordonna-t-il.

L'officier se poussa précipitamment pour faire de la place à Chiun et le conduisit à huit kilomètres, dans un village de paysans où, contrairement à Sinanju, il y avait des drapeaux rouges partout et dans toutes les vitrines des portraits de Kim Il Sung.

Là, les habitants se mettaient au garde-à-vous et obéissaient instantanément aux ordres de l'officier. Là, il n'avait pas besoin de donner de pièces pour faire porter ses messages.

Le Maître de Sinanju demanda plusieurs livres d'histoire, qu'on lui apporta ; il voulait voir ceux de chaque classe. Finalement, il déclara :

— Presque exact.

— Celui qui a exigé que l'histoire soit écrite de cette façon est à Pyongyang, dit le colonel. Il viendra à vous ; si vous le préférez, vous pouvez aller à lui.

— Pyongyang est une ville mauvaise où sévit la corruption. Mais j'irai parce que dans toutes les ténèbres d'aujourd'hui, une lumière brille à Pyongyang !

Le colonel s'inclina profondément. Chiun garda les livres.

L'immeuble coiffant les bureaux à huit étages sous terre était d'une austère simplicité gouvernementale. En revanche, les ascenseurs étaient luxueux ; on n'avait pas lésiné sur l'aluminium, le chrome et les métaux les plus chers. La cabine descendit tout en bas avec Chiun et là, la figure singulièrement changée, attendait Sayak Cang.

Le changement était remarqué par ceux qui travaillaient au niveau le plus profond, ceux qui le connaissaient bien. Sayak Cang, au prix d'une terrible souffrance de ses muscles faciaux, souriait.

— C'est toi qui as fait écrire ces livres d'histoire ?

— C'est moi, glorieux Maître de Sinanju.

— C'est presque exact, dit Chiun. J'ai interrompu une grave situation pour venir te le dire.

— Mille et un mercis. Un million de grâce, psalmodia Sayak Cang.

Chiun ouvrit un des livres. Il y était question de la misère de la Corée. Il y était question des répugnants étrangers avec les mains à la gorge de la vierge pure. Il y était question d'étranglement et d'humiliation. Et puis il y avait un chapitre intitulé « Lumière » qui commençait ainsi : « Au sein de l'obscurité brillait la pure et glorieuse lumière des Maîtres de Sinanju... »

— Mais il y a des voleurs dans ce pays, dit Chiun et il raconta le pillage du trésor de Sinanju.

Au plus profond niveau du plus profond bureau secret de Corée du Nord, un cri d'horreur s'éleva. Il montait des lèvres minces de Sayak Cang.

— Quelle honte pour le peuple coréen ! C'est une indignité ! Une disgrâce sans bornes. Mieux vaudrait que nos femmes et nos filles soient emmenées en esclavage par les Japonais que d'assister à une

telle insulte à notre valeureuse histoire. En volant le trésor de Sinanju, on nous a volé notre passé !

Sur l'heure, tous les services secrets de Corée du Nord furent mis aux pieds du Maître de Sinanju afin que son trésor soit retrouvé au plus vite.

Bien sûr, selon un dicton de Sinanju la lumière d'un Pyongyangais était des ténèbres chez un honnête homme, mais, après tout, Chiun ne pouvait discuter après avoir vu ce qui était enseigné aux enfants des écoles.

Sur ces entrefaites, et assez rapidement en vérité, une ambassade nord-coréenne découvrit qu'un des trésors de Sinanju était mis en vente. Aux enchères. Et dans un pays blanc, par-dessus le marché.

Chapitre 5

Alexei Zemyatine se méfiait des bonnes nouvelles, particulièrement de celles du KGB moderne. Il se rappelait ce qu'il en était du temps de Félix Dzerjinsky, son fondateur. Les hommes étaient alors effrayés, furieux et sans scrupule. Beaucoup de leurs chefs étaient encore adolescents. Ils apprenaient tous, dans cette jeune police d'État appelée la Guépéou, en essayant d'imiter la Tchéka du feu tsar, craignant de faire des erreurs et craignant encore plus de ne pas agir.

Si un de ces va-nu-pieds lui avait dit qu'ils venaient de réussir une percée majeure, pour découvrir la source de la redoutable nouvelle arme secrète américaine, il aurait été rassuré. Mais quand le général du KGB, en uniforme vert sur mesure, engraisé de chocolats d'importation et de fruits rares, arborant à son poignet une montre suisse, l'en informa, Alexei Zemyatine n'eut que des soupçons.

Il s'appuya d'une main sur le feutre vert gainant le luxueux bureau derrière lequel était assis un défenseur de la sécurité russe. Ce général du KGB était jeune, pas plus de cinquante-cinq ans. Il n'avait pas connu la Révolution et il n'était qu'un enfant au temps de la grande guerre patriotique contre l'Allemagne. Il dirigeait le bureau britannique du KGB, le service responsable de la pénétration la plus réussie d'une nation par une autre. Comme il aimait à s'en vanter, il avait fait « de toute l'Angleterre un faubourg de Moscou ». Apparemment, il n'avait jamais été interrompu par qui que ce soit, depuis bien des années.

— Excusez-moi, interrompit Zemyatine. Avant de me parler de vos victoires, faites-moi plaisir et donnez-moi quelques petits détails sur cette affaire. Je veux des faits précis.

— Naturellement, marmonna le jeune général du KGB.

Le bureau était aussi grand qu'une salle de bal, meublé d'un grand canapé et de fauteuils profonds, orné de beaux tableaux avec, bien entendu, un portrait du Premier secrétaire. La table de travail avait été celle d'un tsar et elle était toute marquetée et incrustée de dorures. La pièce sentait les cigares cubains et le meilleur cognac de France. Le jeune général prit l'interruption du vieux maréchal comme il l'aurait prise d'un représentant du Politburo qui, tout en ayant plus d'autorité, allait dans quelques minutes reconnaître la supériorité technique du jeune général. Ces vieux débris, pensait-il, étaient tous les mêmes ; il avait entendu parler de celui-là par quelques vieux officiers mais avait mis leurs louanges sur le compte de la nostalgie gâteuse. Aussi ne fut-

il ni surpris ni offensé quand ce vestige en costume informe d'ouvrier l'interrompit. Dans quelques instants, la vieille baderne allait être aussi reconnaissante que les autres de la présence au bureau britannique du brillant technicien qu'il était.

— Nous avons établi qu'une attaque avait été faite contre la région britannique de Malden, à environ huit heures, heure locale. La région cible était un champ d'approximativement cent mètres carrés. Jodrell Bank a situé le site de lancement à l'ouest de l'Irlande, ce qui signifie, naturellement, les États-Unis. Je crois que nous avons déjà expliqué tout cela.

— La suite, dit Zemyatine.

— Nous détenons la femme responsable des armes. Nous la détenons dans une maison sûre britannique, où elle collabore entièrement avec nous.

— Comment savez-vous que cette femme a un rapport avec cette arme ?

— C'est elle qui a engagé les Laboratoires Pomfritt, une société britannique, pour procéder à l'expérience. Nous seulement ça, mais elle a donné un nom fictif à la prétendue compagnie procédant aux essais. La CIA, bien sûr. C'est une couverture.

— Nous savons qu'elle a menti. Est-ce que vous avez une vérification, indiquant qu'elle fait bien partie de la CIA ?

— Pas encore. Mais nous l'aurons. Nous aurons tout, affirma le jeune général.

Il offrit encore du cognac que Zemyatine refusa ; il n'avait pas touché au premier verre.

— Comment savez-vous qu'elle va collaborer sincèrement avec nous ?

— Nous avons son profil psychologique.

— Ces histoires de voyance ? demanda Zemyatine en pensant aux expériences de parapsychologie et de psychologie dont le KGB était si fier.

Des gens capables de lire dans la pensée. D'autres qui tordaient des objets sans y toucher. Toutes sortes de trucs invraisemblables que Zemyatine avait vu faire à des saltimbanques quand il était petit. Et maintenant, tout le gouvernement finançait ces inepties. Et l'Amérique envoyait ironiquement des agents de la CIA pour voir ce que fabriquaient les Russes ! Ridicule.

— Les profils psychologiques sont valables, camarade maréchal, insista le général du KGB. Notre profil du professeur Kathleen O'Donnell explique pourquoi elle a suivi notre agent.

— Pour vous, peut-être. Excusez-moi, jeune homme, mais je veux des faits précis. Pourquoi êtes-vous sûr qu'elle dit la vérité ?

— Le profil psychologique nous dit que nous avons là une femme

qui est une espèce de sociopathe. À un moment donné de sa petite enfance, son développement a pris une tournure bizarre. C'était sans aucun doute une enfant ravissante et très gâtée. Mais son tempérament affectif a été en quelque sorte dévié et ses pulsions sexuelles se sont fortement orientées vers la violence et la souffrance.

— Je cherche une arme, camarade général ! gronda Zemyatine.

— Oui, oui. Bien sûr. S'il vous plaît. Ces personnes-là savent très bien cacher leurs agressions et leur hostilité... et je me permets d'ajouter qu'elles réussissent très bien dans la vie, jusqu'à ce qu'elles voient ou sentent une souffrance intense. Alors elles font n'importe quoi pour satisfaire leur besoin incoercible de voir encore de la violence et de la douleur. En somme, elles ont fondamentalement comme une bombe prête à exploser en elles. Beaucoup de gens sont comme ça. La guerre le fait ressortir.

— Les gens ne sont pas des bombes. Ils sont des êtres humains. Ces petits jeux...

— Plus que des jeux, camarade. Kathleen O'Donnell va nous en dire plus, nous donner bien plus que si nous avions employé un vieux garde du corps de Lénine armé d'un gourdin. Cette femme a été réveillée.

Zemyatine ne perdit pas patience. Un âne ne pouvait rien faire de mieux que de braire à un cheval. Mais il commençait à désespérer et il ne réprima pas un soupir.

— Comment savons-nous tout cela ?

Le jeune général sourit avec complaisance.

— Nous savions que l'expérience était effectuée en Angleterre, à Malden. Nous ne connaissions pas encore la source mais nous savions que le gouvernement la cherchait. Nous étions un peu bousculés pour installer la surveillance mais nous avons réussi à assurer qu'il n'y aurait sur place aucune police locale ni personne des services de renseignement britanniques. Nous avons créé ce que nous nous plaçons à appeler un environnement.

— Un environnement.

— Oui. Nous avons observé l'expérience et les expérimentateurs. Nous avons constaté que le professeur O'Donnell prenait grand plaisir à voir souffrir ces animaux. Nous...

— Je veux cette arme ! Elle sait où elle se trouve. Tordez-lui le bras. Ça marche. Faites-lui une piqûre. Ça marche. Obtenez l'arme.

— Camarade maréchal, croyez-vous que ce soit un pistolet que nous cherchons ? Un nouveau type de canon ? Tenez, par exemple, nous pourrions mettre vingt armes américaines ici sur ce bureau et nous ne saurions pas du tout comment elles fonctionnent. Aujourd'hui, nous en sommes à la technologie de l'ordinateur. L'arme n'est pas un assemblage de pièces de métal. L'arme, camarade maréchal, est là, dit

le général en se tapant la tête. Voilà où elle est. Le savoir. Cette femme sait, elle.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour découvrir ce qu'elle sait ?

— Un jour. Deux jours, peut-être. Je connais votre sagesse, je n'ignore pas ce que vous avez fait pour notre patrie. Nous sommes bons, à ce que nous faisons, même si vous en doutez. Permettez-moi de dissiper ces doutes, camarade.

— Jeune homme, jamais vous ne dissiperez mes doutes. La seule chose qui m'inquiète en ce moment, pour l'avenir de la patrie, c'est le peu de doutes que vous avez. Seuls les fous ne doutent pas.

— Nous aimons mieux agir que nous inquiéter.

— Je veux que vous poursuiviez vos recherches de cette arme. Je ne veux pas que vous vous en détourniez un seul instant. Vous croyez peut-être savoir mais vous ne savez rien.

— Certainement, dit le jeune maréchal avec un sourire confiant.

— Dites-moi, que savez-vous de cet agent que les Américains ont envoyé ?

— Il a été promené, pour ainsi dire.

— Ça ne vous a pas troublé qu'ils n'aient envoyé qu'une seule personne ?

— Il est possible, camarade maréchal, que les Américains n'attachent pas à cette arme la même importance que vous.

— Les Américains n'envoient jamais une seule personne faire quelque chose. Les Américains travaillent en équipe. Ils ont des équipes, et nous ne voyons maintenant qu'un seul homme. C'est bien un homme, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il y a un vieil axiome, mon jeune ami. Un ennemi est parfait jusqu'à ce qu'il vous montre comment le détruire.

— Oui, camarade. C'était un dicton très populaire au temps de la Première Guerre mondiale, parmi les pilotes engagés dans des combats singuliers. Ils avaient de petits avions à hélice et ils se tiraient les uns sur les autres. Il y a maintenant des systèmes électroniques et des formations.

Zemyatine ne répondit pas et se leva lentement. Il y avait sur le luxueux bureau un ouvre-lettres doré. Il le prit et le caressa.

— Cela a appartenu à une princesse, camarade maréchal. Vous le voulez ? demanda poliment le général.

Alexei Zemyatine considéra la figure lisse à l'expression satisfaite. Cette satisfaction même le terrifiait. Il serra les doigts autour du manche gainé de cuir de l'ouvre-lettres acéré. Il sourit. Le général sourit aussi. Alors Zemyatine se pencha vers lui comme pour lui rendre le coupe-papier et, prenant appui sur un pied, il enfonça la

pointe dans la joue lisse.

Le général recula vivement, en ouvrant de grands yeux choqués, et des gouttes de sang éclaboussèrent son bel uniforme vert.

— C'est du sang, lui dit Zemyatine. Il est bon que vous ressentiez ce que nous avons tous senti. J'espère que vous comprendrez maintenant de quoi il s'agit.

Le général comprenait surtout que celui qu'on appelait le Grand Homme était trop puissant pour qu'on s'attaque à lui, cette fois. C'était un dinosaure, d'une ère révolue depuis longtemps. Et il fallait le ménager.

Non seulement la coupure continuait de saigner mais elle avait besoin de points de suture. C'était la première fois de sa vie que le général était blessé et, inexplicablement, il en était plus troublé qu'il n'aurait dû l'être. Pas un instant il ne soupçonna qu'il réagissait exactement comme l'avait voulu le vieil homme. Le général ne céda pas à la brutalité grossière du maréchal, quand il ordonna de suivre et de surveiller l'agent américain qui venait d'arriver en Angleterre. Il ne le faisait que pour passer ses caprices à un vieux monsieur, se disait-il. Il exigea aussi un rapport immédiat sur la femme. La réponse arriva presque aussitôt, du chef du bureau du KGB à Londres. Non seulement elle commençait à parler mais elle était détenue dans la maison la plus sûre de toute l'Angleterre. Après tout, ce qui était assez bon pour Henry VIII devait être bon aussi pour le KGB.

Chapitre 6

Le premier soin de Remo fut d'obtenir un signalement précis du professeur Kathleen O'Donnell. Elle avait des cheveux roux et elle était sensationnelle. Un des techniciens lui dit qu'elle était une « pin-up ». Un autre renchérit :

— Une vraie pin-up !

Les yeux étaient bleus, les seins parfaits, le sourire élégant, le visage exquis.

Personne ne put être plus précis. Remo se rendit compte que les belles femmes n'étaient jamais décrites en détail mais suivant l'effet qu'elles faisaient à telle ou telle personne. Ce qui ne lui était d'aucun secours.

Dans la voiture, il expliqua son problème aux agents secrets et militaires britanniques qui étaient encore conscients.

— Je cherche une pin-up rousse, leur dit-il.

— Vous n'êtes pas le seul, soupira un officier.

— Essayez voir à Soho. J'ai eu une brune, l'autre jour. Une fille qui faisait des merveilles avec du cuir, lui confia le chef de station.

— Je cherche la rousse qui a organisé cette expérience.

— Peux pas vous dire ça, cher vieux. Tout ce truc-là est terriblement motus et bouche cousue. Si vous n'aviez pas été si brutal, vous n'auriez même pas su où l'expérience avait lieu.

— Essayons autre chose. Qui a dit que citait motus et bouche cousue ? Qui a dit que vous deviez mener un allié en bateau ?

— Peux pas vous dire ça non plus. C'est encore plus motus et bouche cousue.

Cependant, quand le chef de station s'aperçut qu'il avait un moyen de mettre fin à l'incroyable douleur de ses jambes, sur lesquelles l'Américain ne semblait exercer que la plus légère pression, en racontant tout ce qu'il savait, il jugea que, dans le fond, ce n'était pas tellement secret.

— C'est une agence que nous avons. Ça n'a même pas de code MI. Des types épatants. Sortent des bonnes écoles et tout ça, bon chic bon genre, les meilleurs.

— Et où sont-ils, ces mecs-là ? demanda Remo.

— Ces mecs-là, comme vous dites, sont uniquement connus sous le nom de la Source. Et on ne va pas les voir comme ça en passant. Ils n'ont pas de vulgaires immeubles en béton avec des gardes et des systèmes d'écoute et des mitraillettes. Ils sont, en un mot, les

meilleurs.

— Vous ne le savez peut-être pas, dit Remo, mais nous sommes dans le même camp. Nous le sommes depuis un siècle et je suppose que nous le serons toujours. Alors où est la Source ?

— Vous n'arriverez jamais à les voir. Ce n'est pas une petite station camouflée du côté de Piccadilly, avec des murs en plâtre et quelques porte-flingue. La Source est absolument britannique et vos tours de main dernier cri ne vous permettront pas d'arriver à moins de cent mètres d'eux.

— Dernier cri ? Je ne vous ai rien montré qui n'existait pas il y a trente siècles, au temps où vous vous baladiez tout nus et peints en bleu !

L'endroit où Remo serait incapable de pénétrer se trouvait à peu près à mi-chemin sur la route de Malden à Londres, à une trentaine de kilomètres de la capitale.

L'édifice inexpugnable se dressait sur une petite colline entourée de centaines de mètres de pelouse. La pelouse n'était pas là pour faire joli ; Remo devinait que trois ou quatre siècles plus tôt, tous les arbres avaient été abattus par des serfs. Le terrain était dégagé autour des châteaux forts pour que l'ennemi soit vulnérable s'il s'approchait. Ce château-là était en pierre massive, avec des murs épais de sept mètres, parfaitement lisses pour que des assaillants ne puissent grimper aux murailles. Il y avait même un large fossé. Et des créneaux. Et des mâchicoulis et des meurtrières pas plus larges que le poing pour le célèbre arc de guerre anglais.

— Ça ? C'est censé être impénétrable ? demanda Remo.

— Oui. Essayez donc vos techniques branchées là-dessus, cher vieux.

— Ça, déclara Remo, c'est le château normand classique, parfaitement conçu pour repousser des rebelles anglo-saxons et les autres seigneurs normands. Il a des douves, un pont-levis, des accès aux murailles extérieures avec des rampes pour y faire rouler les barils d'huile et verser l'huile bouillante par les mâchicoulis. Il a aussi le classique souterrain d'évasion obligatoire, qui passe sous le fossé, à utiliser si les défenses susdites ne marchaient pas.

Remo débita ces informations à toute vitesse, comme un enfant récitant sa leçon par cœur, parce que c'était ainsi qu'il l'avait apprise. Jamais il n'aurait pensé qu'elle lui serait utile. C'était une des premières leçons de tradition. Il y avait le château fort normand, le campus romain, le palais japonais, la forteresse française et toutes ces vieilles défenses qu'il jugeait ridicule d'apprendre puisqu'elles ne servaient plus du tout.

Remo fit arrêter la voiture à deux cents mètres du pont-levis.

— Vous renoncez ? demanda le chef des services secrets.

— Non. On ne pénètre pas dans un château normand par le pont-levis. On peut escalader les murs mais pourquoi se fatiguer ? J'aime bien faire des surprises aux gens.

Remo sourit et descendit. Il savait qu'il trouverait ce qu'il cherchait entre deux cents et cent cinquante mètres du fossé. L'herbe et les broussailles devaient avoir recouvert l'entrée mais même quand elle était utilisée, elle était dissimulée par des pierres.

L'aspect le plus intéressant de ces souterrains c'était qu'ils portaient toujours de la chambre du seigneur, toujours l'endroit le mieux protégé et celui où un assassin devait forcément attaquer. Le seigneur faisait un vibrant discours sur la nécessité de tenir jusqu'au dernier, puis il s'esquiva dans sa chambre, se déguisait en paysan ou avec le costume des ennemis et filait avec sa petite famille jusque derrière les lignes des assaillants. C'était la voie d'évasion idéale des Saxons et des Normands craignant de perdre une bataille.

Remo aurait pu pénétrer dans ce château dès le premier mois de son entraînement à la respiration. Il tâta la terre sous ses pieds et cherchait à sentir une formation rocheuse différente. Il avançait lentement, très silencieusement, en respirant l'odeur des vieux chênes et de la vie neuve tout autour de lui.

Dans la voiture, les Anglais encore conscients parlaient de ce bizarre Américain.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Allez savoir ! Si ça se trouve, il danse la valse.

— Il ne fait rien. Il traîne les pieds, les yeux fermés.

— Plutôt brutal, non ?

— Sais pas. Nous sommes censés être ses alliés, après tout. Pourquoi est-ce que nous lui cachons tous ces trucs ?

— Nous ne lui cachons rien.

— On ne peut pas dire que nous l'abreuvions de renseignements.

— Non, mais nous ne lui cachons rien.

— Si vous voulez mon avis, nous ne devrions pas. Les Américains sont nos amis. Qui est-ce que nous protégeons, au juste ? demanda le militaire.

— Vous vous inquiétez trop. Vous posez trop de questions. On finira par ne plus vous aimer si vous continuez comme ça, dit le chef de l'unité de renseignements.

— Là ! Il s'est arrêté. Là-bas. Qu'est-ce qu'il fait, maintenant ?

— Par Jupin, regardez-moi ça !

Le mince Américain aux poignets épais s'enfonçait lentement, comme dans d'invisibles sables mouvants, et il ne tarda pas à disparaître complètement. Remo avait trouvé le souterrain.

Il y avait ceux qui avaient entendu parler de Guy Philliston, il y en

avait même qui disaient le connaître personnellement, et puis il y avait ses très chers amis.

Les très chers amis de Guy Philliston dirigeaient l'Angleterre. Un peu comme ils avaient toujours dirigé l'Angleterre depuis la révolution industrielle. Ce n'était pas un vaste consortium d'intérêts financiers complotant contre l'homme de la rue. Beaucoup aimaient à s'appeler des hommes de la rue. Les très chers amis de Guy Philliston étaient de ces gens qui font généralement marcher les choses dans une certaine mesure. Ils déjeunaient ensemble, allaient au théâtre ensemble, couchaient à l'occasion avec les femmes des uns des autres et, s'ils étaient vraiment intimes, se confiaient l'adresse de leur tailleur. Ils occupaient des postes dans le gouvernement, quel que soit celui qui était élu et généralement, quand il y avait un poste vacant ils y installaient un des leurs. Les gouvernements pouvaient changer, la reine mourir, mais les très chers amis de Guy Philliston continuaient éternellement, dans l'empire et la dissolution, la conquête et la défaite.

Ce fut ainsi que lorsque les services secrets de Sa Majesté se trouvèrent truffés d'agents russes, un chef de section après l'autre faisant brusquement apparition à Moscou avec les plus secrets des secrets britanniques, le groupe s'adressa à l'un des siens.

La chose se passa aux courses, dans la tribune qu'il fallait. Les hommes portaient des gants gris, un haut-de-forme gris et une élégante tenue de courses. La reine arriva. Tous se levèrent par respect.

— Guy, dit son ami à Lord Philliston, plutôt le petit foutoir au MI 5.

— Plutôt ! répondit Guy Philliston.

Il avait appris la veille que non seulement la Russie s'était procuré la liste de tous les agents secrets britanniques au Moyen-Orient mais que cette liste était tellement secrète que personne n'avait osé en faire une copie. Alors les Russes étaient les seuls à savoir maintenant qui la Grande-Bretagne avait sous le soleil des pays exportant vers l'Occident leur précieux pétrole.

— Faut faire quelque chose, quoi. Pouvons pas continuer comme ça. Ce serait chouette si nous, pas eux, savions qui nous avions.

— Certes, certes, répondit Guy. Vous avez goûté la mousse de saumon ?

Un plateau d'argent plein de canapés et autres amuse-gueule trônait sur une, desserte d'acajou à côté d'un seau à glace contenant un magnum de Champagne d'un millésime modeste. Rien de vulgaire, bien entendu, mais intéressant tout de même.

L'ami réfléchit un moment à la mousse de saumon puis il proposa :

— Ça vous dirait de prendre en main ces garçons, Guy, et de les

secouer un peu ?

— Crois pas que ça marcherait.

— Que feriez-vous, alors ?

— Je me servirais de notre infortune, cher vieux.

— La seule chose que je veuille faire avec un désastre, c'est l'oublier !

— Pas du tout, parce que dans notre désastre se trouve leur tranquillité. Nous devrions ne reculer devant rien pour faire croire aux Russes et au reste du monde que nous sommes devenus le système de renseignements le plus lamentable, le plus infesté de taupes que la terre ait jamais connu.

— Je vous demande pardon, Lord Philliston !

— Goûtez la mousse, voulez-vous ?

— Je vous demande pardon, quelle est cette insanité ?

— À partir d'aujourd'hui nous allons créer un nouveau système de renseignements, protégé par la certitude des Russes de posséder en partie sinon tous les nôtres.

— À partir de zéro, vous voulez dire ? À partir de la foutue case départ ?

— Absolument, déclara Lord Philliston alors que les trompettes annonçaient la première course. Notre véritable service secret sera une organisation dont personne n'a jamais entendu parler.

Ce fut ainsi que la Source prit naissance, par un bel après-midi à Epsom. Personne ne savait très bien comment Lord Philliston la dirigeait et il n'allait certainement pas le raconter. Les informations que les Américains étaient incapables de réunir se trouvaient immédiatement à la disposition du tout Premier ministre britannique. Des nouvelles d'importantes décisions russes et leurs raisons commencèrent à apparaître sur de simples feuillets dactylographiés. Le plus souvent, il était trop tard pour faire quoi que ce soit à propos de ces importantes décisions russes, mais les renseignements étaient toujours parfaitement exacts. Guy Philliston travaillait avec le dixième du personnel attribué au système de renseignements normal. Et pas une fois il ne rechercha une promotion ou des honneurs.

Une des raisons pour lesquelles Lord Philliston employait si peu de monde, c'était qu'il n'avait pas à gaspiller des années et de la main-d'œuvre pour pénétrer dans les milieux les plus fermés du Kremlin.

Il lui suffisait de déjeuner dans un certain club. Là, dans son courrier que personne n'oserait ouvrir, il trouvait les rapports en anglais, proprement tapés à la machine, sur tout ce qui se passait dans le monde. Il y avait aussi un résumé très commode de ce qui en découlerait, ainsi Lord Philliston effectuait un mois de travail en moins de cinq minutes. Une seule, s'il préférait la lecture accélérée du sommaire.

L'information sur le Kremlin était exacte parce qu'elle venait du Kremlin. Et la liste originale des agents britanniques avait été rendue.

En fait, tout ce que Lord Philliston avait dit à son ami, à Epsom, lui avait été soufflé par son contact au KGB, qui était aussi son amant et qui savait que ce que Lord Philliston aimait le plus au monde, c'était qu'on lui fiche la paix. Ce qu'il détestait le plus, c'était le devoir d'un Philliston de servir la reine et la patrie.

À la tête de la Source, Lord Philliston bénéficiait du plus grand respect de sa famille et de ses amis, sans faire le moindre travail ni courir le moindre risque. La Russie n'allait certainement pas mettre en danger la position de choix qu'elle occupait, en sa personne, au sein des services secrets britanniques. Papa ne le pressait plus de s'engager dans les Coldstream Guards et maman n'exigeait plus qu'il soit le cavalier de truies de bonne famille puisqu'il pouvait prétendre que tout son temps était accaparé par le service de sa Majesté. Devenir traître à la reine et à la nation, cela avait été une véritable bénédiction pour un lord paresseux qui aimait infiniment mieux les hommes que les filles que toute sa famille voulait lui jeter dans les bras pour faire des petits.

Il y avait de temps en temps des éléments de risques dans sa fonction, comme le jour où il reçut l'ordre de son contact russe de se retirer dans sa chambre sûre parce qu'un Américain rôdait par là et fichait tout en l'air.

Il n'aimait pas le château de Philliston. Même le chemin de ronde d'où il pouvait observer toute la campagne Philliston était sinistre. Et la pièce sûre, jadis la chambre à coucher des seigneurs de cette forteresse, était encore plus lugubre.

— C'est ridicule, grommela Guy.

Il portait un pull-over de cachemire sur une chemise de popeline trop amidonnée qui le grattait. Le cognac n'était pas mauvais mais trop froid. Le seul moyen de chauffer quoi que ce soit dans cette chambre était de faire du feu mais les feux faisaient de la fumée et l'air était déjà irrespirable.

— Restez où vous êtes, ordonna le Russe au téléphone. Ne quittez pas cette pièce. L'Américain est près de vous.

— Un Américain tout seul me force à me cacher dans cette sacrée chambre glaciale ?

— Il est passé à travers quelques-uns de nos meilleurs agents et en ce moment même il est garé à moins de deux cents mètres à l'ouest du château de Philliston.

— Qui vous a dit ça ?

— Les gardiens. Restez où vous êtes. Vous êtes trop précieux pour nous pour que vous preniez des risques. Cet homme pourrait être dangereux.

— Eh bien, alors, donnez-lui ce qu'il veut et débarrassez-vous de lui. Et laissez-moi retourner à Londres. Cette baraque ne vaut rien. Rien du tout.

— Restez où vous êtes.

— Restez où vous êtes, restez où vous êtes, grogna Guy Philliston en imitant le lourd accent russe, avant de raccrocher brutalement.

Mais soudain, dans cette lugubre vie glaciale, apparut la plus magnifique des surprises. Le plus beau garçon que Lord Philliston avait jamais vu surgit du mur comme par magie. Il avait de superbes yeux noirs, des pommettes saillantes et il était parfaitement en forme. La souplesse de ses mouvements fit battre le cœur du lord sémillant. Il portait quelque chose de blanc, qu'il laissa tomber bruyamment à ses pieds. C'était des os. Des ossements humains.

— C'est ça, votre spécialité ? demanda Lord Philliston. Je n'ai jamais rien fait avec des os mais ça me paraît absolument délicieux. Super.

— Les os sont à vous, dit Remo. Je les ai trouvés à l'entrée du souterrain où vos ancêtres les ont laissés.

— Mes ancêtres ?

— Si vous êtes Lord Philliston et si vous êtes dans cette pièce où vous devez être.

— Pourquoi est-ce qu'ils ont laissé des os au bout du souterrain ?

— Parce qu'ils étaient comme les Égyptiens, et d'autres. Quand ils pratiquaient une entrée secrète, dans une pyramide ou un château, ils tuaient les maçons. Il vaut toujours mieux enterrer les secrets.

— Ah, c'est passionnant ! Vous avez trouvé le passage secret que papa a toujours promis de me montrer un jour !

Guy Philliston regarda l'ouverture dans le mur. Elle était basse et dissimulée par une seule dalle. Il se demanda si sauver sa vie valait la peine de se salir en rampant dans un pareil tunnel. Cet homme en tee-shirt et pantalon foncés avait apparemment la faculté de passer n'importe où sans se tacher. Cette simple pensée l'émoustilla.

— Écoutez voir, trésor, dit l'Américain de sa magnifique voix mâle. Je cherche une femme. Vous êtes censé savoir un tas de choses. Vous êtes celui qui dirige la Source.

— Vous êtes sûr de vouloir une femme ? Pas un gentil-gentil garçon ?

— Je cherche une pin-up rousse. Elle s'appelle Kathleen O'Donnell, elle est professeur.

— Ah, cette petite affaire, dit Lord Philliston avec un soupir de soulagement. Je croyais que vous la vouliez pour votre lit. Ce n'est qu'une question de business, alors ?

— Oui.

— Dans ce cas, vous pouvez l'avoir, bien sûr. Elle est dans une de

mes maisons sûres. Vous pouvez avoir tout ce que vous voulez.

— Où est-elle ?

— Eh bien, il faudra d'abord me donner ce que je veux.

Remo saisit la gorge lisse et appuya sur la carotide jusqu'à ce que la belle figure de Lord Philliston devienne rouge, puis douloureusement violacée. Alors il lâcha prise.

— Vous aurez besoin de moi pour entrer.

— Je n'ai besoin de personne pour entrer où je veux.

— Je peux vous aider. Mais soyez gentil. Recommencez ce truc-là avec vos mains. Vous savez bien.

Remo fit tomber Lord Philliston sur les dalles de pierre et s'essuya les mains sur le pull-over de cachemire. Puis il en saisit une poignée et traîna l'Anglais dans le souterrain. Il avait des questions à poser. Pourquoi les Britanniques lui faisaient-ils obstruction ? Ils ne savaient donc pas que le monde entier était en danger ? Qu'est-ce qui se passait ? Ce n'était pas difficile de poser ces questions en marchant rapidement dans le tunnel d'évasion. Le problème, c'était d'obtenir des réponses. Lord Philliston avait tendance à se cogner aux parois. Il récoltait des bosses. Il était égratigné. Il était brutalisé. Quand finalement ils émergèrent au grand air, Lord Philliston était tout tremblant et mal en point.

Il était également amoureux fou.

— Refaites-moi ça. Encore une fois. S'il vous plaît, supplia le chef du service britannique ultra-secret.

La voiture attendait toujours l'Américain. Les survivants tassés à l'arrière estimaient qu'il les avait suffisamment maltraités et que, s'ils ne bougeaient pas, il ne ferait pas pire.

Ils le virent reparaître à l'endroit exact où il avait disparu. Derrière lui, il y avait l'homme qu'ils avaient tous appris à respecter.

Le colonel britannique se demanda ce que faisait Sir Guy.

— Est-ce qu'il le suit, ou est-ce qu'il est traîné ?

— Sais pas trop, répondit le chef de station. Je crois que Lord Philliston lui mord la main.

— Non. Il ne mord pas. Regardez.

— Je refuse de le croire !

Quand l'Américain ouvrit la portière, ils virent tous l'indiscutable pression des lèvres de leur chef sur sa main. Le chef du service auquel ils avaient consacré leur vie embrassait la main qui le traînait.

— Milord ! s'exclama le colonel.

— Ah, foutez-moi la paix, grommela Lord Philliston qui devinait ce qu'ils pensaient tous.

— Plutôt inconvenant, non ?

Le chef de station, qui avait un code MI mais qui travaillait en secret pour la Source, cligna de l'œil à Lord Philliston. Il était sûr que

c'était une ruse, quelque chose de si astucieux que seul un maître du contre-espionnage l'imaginerait. Il se promit de se tenir prêt à se ruer sur l'Américain, le moment venu. Le chef de la Source vit le clin d'œil et le rendit.

— Chauffeur, à la Tour de Londres ! dit-il.

Il passa du siège arrière sur le petit strapontin, derrière le conducteur, à contresens. Il y avait du sang sur quelques-uns des hommes assis là. L'un d'eux faisait semblant de ne pas le reconnaître, comme c'était l'usage dans les services secrets, ce qu'il trouvait assez bête. L'Américain avait Pair d'être assis, sans siège. Quand la voiture cahotait sur de mauvaises routes, tout le monde était secoué sauf lui.

— Elle est dans la Tour de Londres ?

— Naturellement. Une excellente maison sûre. Depuis 1066.

— C'est un site touristique, n'est-ce pas ?

— Toutes les satanées îles sont des sites touristiques, bougonna Lord Philliston. Si nous n'utilisions pas Philliston comme quartier général, nous le ferions visiter !

Tout le long de la route de Londres, ses hommes écoutèrent Lord Philliston faire une excellente imitation d'une foutue pédale amoureuse d'une brute. C'était honteux et grotesque mais ils savaient tous qu'il le faisait pour l'Angleterre. Tous sauf le chef de station qui était assis à côté de lui et qui devait continuellement protéger sa braguette.

Chapitre 7

Le message était clair mais bref. L'Américain n'avait pas été égaré en Grande-Bretagne. D'après les fragments de renseignements reçus à Moscou, il était en ce moment même aux grilles de la Tour de Londres, une maison sûre, la plus parfaite qu'on puisse trouver. Comment il était arrivé là, ce n'était pas expliqué. On ne disait pas non plus s'il savait que la femme était détenue dans la Tour. Seul le bref avertissement d'un danger était parvenu au bureau britannique du KGB à Moscou.

Il était accompagné d'un message également bref, celui-là de l'agent psychologue. La femme américaine était sur le point de tout leur dire.

Le moment était venu d'en finir. Le bureau britannique de Moscou répondit immédiatement par un ordre concernant l'Américain : « Descendez-le. »

Il devait être tué, en dépit de toutes les élucubrations de ce vieux chef révolutionnaire de Zemyatine, qui semblait avoir bizarrement peur d'un homme seul. Le KGB avait à présent de meilleurs tueurs.

Bientôt, tout rentrerait dans l'ordre, le tracas américain serait éliminé et la femme les conduirait à tout ce qu'ils voulaient.

Kathy O'Donnell ignorait tout des messages traversant l'Atlantique et de la personne qui venait à son secours. Elle ne voulait pas être secourue.

Jusqu'à ce jour, elle n'avait jamais connu de vrai bonheur. Elle était dans une pièce aux murs et au sol de pierre, sur un lit rudimentaire, en compagnie d'un homme qui l'excitait. Comment il s'y prenait, elle ne savait pas trop, et elle s'en moquait. L'excitation avait commencé pendant l'expérience de Malden et n'avait plus cessé. C'était merveilleux et elle était prête à n'importe quoi pour que cela continue.

Alors que les mains brutales pétrissaient les parties les plus tendres de son corps, que la bouche cruelle riait, elle se rappelait ce qui était arrivé à Malden quand elle avait fait la connaissance de ce Russe. C'était peut-être le premier homme véritable qu'elle connaissait.

Un des techniciens qu'elle avait embauchés s'était évanoui. Les animaux criaient de douleur exquise. Et elle, naturellement, feignait froidement qu'il ne se passait rien d'extraordinaire alors que le bouclier d'ozone se refermait au-dessus du champ calciné.

Tous les techniciens avaient une figure horripilée. Quelques punks aux cheveux violets et au visage peinturluré vomissaient. Mais un homme se tenait un peu à l'écart et examinait tout avec intérêt.

Lui seul était attentif et calme.

— Ça ne vous trouble pas ? demanda-t-elle.

Il parut étonné.

— Qu'est-ce qu'il y a pour troubler ? répondit-il avec un lourd accent russe.

Sa figure paraissait en acier, avec de petits yeux slaves. Même à travers la barbe noire, un défi pour n'importe quel rasoir, Kathy distinguait des cicatrices. On avait blessé cet homme. Mais qu'avait-il fait aux autres, lui ? Il mesurait près d'un mètre quatre-vingts et avait la massive présence d'un char d'assaut.

— Ça ne vous gêne pas, de voir souffrir ces animaux ?

— Les gens font plus de bruit.

— Vraiment ? Est-ce que vous en avez déjà vu, brûlés vifs comme ce petit chien là-bas ?

— Oui. J'en ai vu couverts de pétrole et en feu. J'en ai vu à plat ventre avec leur tête roulant ici et là. J'ai tout vu.

Et elle fut certaine, sans qu'il en dise un mot, que c'était lui qui avait fait tout cela. Elle lui demanda ce qu'il faisait à Malden. Il ne répondit pas. Il la quitta pour aller s'entretenir avec quelques hommes. Elle ne savait pas, bien entendu, que ce Russe était un fonctionnaire mineur, dans un projet plus vaste, qu'il n'était là qu'au cas où on aurait besoin de muscles. Elle ne savait pas qu'il avait reçu l'ordre de s'occuper d'elle, de la conduire quelque part.

— Venez. Nous partir, dit-il en revenant. Nous allons avoir moment romantique, oui ?

— Je crois, murmura-t-elle, puis elle s'adressa à ses techniciens : Je reviendrai dans un instant.

Et elle partit avec le Russe. Il avait une voiture qu'il conduisait assez maladroitement, parce que ses yeux n'étaient guère tournés vers la route.

— Parlez-moi, dit-elle, du premier homme que vous avez tué.

Dimitri, c'était son nom, répondit qu'il n'y avait pas grand-chose à raconter. Il dit cela en cahotant sur une petite route de la campagne britannique, une de ces voies étroites faites pour les chevaux et les pilotes de course.

— Vous faites expérience ici, oui ?

— Oui. Comment c'était ? Quel effet ça vous a fait, de tuer quelqu'un ?

— Pas d'effet.

— C'était avec un pistolet ?

— Oui.

— Un gros pistolet ? Avec une grosse balle ? insista-t-elle.

— Vous êtes belle femme, très. Pourquoi vous demandez questions folles ? Parlons ce que vous faites à Malden.

— Je fais beaucoup de choses. Et vous ?

— Je conduis, répliqua le nommé Dimitri.

À Londres, il prit des billets à la Tour de Londres, comme n'importe quel touriste. Ce n'était pas une tour mais un très vieux château, devenu plus tard la première prison où les Britanniques aimaient couper la tête aux ennemis de l'État, ou de la couronne, comme ils disaient.

Dimitri ne savait pas exactement comment ses chefs avaient fait mais ils s'étaient emparés de plusieurs points stratégiques parmi les nombreux bâtiments et les tours à l'intérieur des remparts. Il devait entrer par la tour du Lion, traverser les douves comblées, jadis remplies par l'eau de la Tamise, passer devant la tour Vieille et tourner à gauche à la poterne du Traître.

À la tour Sanglante, il devait attendre un signal d'une fenêtre, un mouchoir ou une main agitée. Ensuite, il devait se diriger vers le grand bâtiment Tudor appelé la Maison de la Reine. Il y entra avec Kathy et un groupe de touristes mais alors que tout le monde suivait, à droite, les gardiens Beefeaters, il tourna à gauche vers une petite porte dérobée donnant sur un escalier de pierre.

Kathy O'Donnell observait tout cela. Elle savait qu'on voulait quelque chose d'elle mais elle voulait encore plus de cet homme. L'expérience pouvait attendre. La vie était trop délicieuse en ce moment. Elle se moquait des projets. Seul comptait l'instant présent.

Ils descendirent et elle fut laissée dans une salle de pierre, où il y avait un grand lit et une peau d'ours par terre. Il y faisait froid, au moins quinze degrés de moins qu'à l'extérieur. Dimitri revint en robe de chambre, avec une bouteille de cognac.

Kathy comprit immédiatement que ses questions étaient un test psychologique. Quelques autres concernaient l'expérience. Pour le test psychologique, elle répondit franchement. Pour le reste, elle broda, elle fit marcher le Russe. Et l'ensemble de ses réponses indiqua que s'il voulait davantage d'informations, il ferait bien de la distraire. Il ôta son pantalon. Elle rit. Ce n'était pas ce qu'elle voulait.

— Vous voulez quoi, belle dame ?

— Ce que tu fais le mieux, roucoula-t-elle.

La nuit était tombée. Ils étaient là depuis longtemps. Elle était sûre qu'il y avait des hommes cachés dans les murs.

— Tue l'un d'eux, dit-elle en indiquant les murs. Si tu me veux.

Dimitri ne se doutait pas que derrière ces mêmes murs, à ce même instant, il y avait Remo, que tout le monde recherchait ardemment. Remo se fichait que la Tour de Londres soit fermée pour la nuit, ou

qu'elle était fermée à cette heure-là depuis quatre siècles.

— J'entre, déclara-t-il en arrivant.

Sa pleine voiture de militaires et d'agents secrets stationnait juste derrière lui. Lord Philliston lui envoyait ostensiblement des baisers. Les paroles de Remo furent entendues, aussi nettement qu'il était vu par un centre de contrôle. Une console copiée sur celles des stades de football américain était équipée d'écrans, récepteurs des caméras vidéo installées dans toute cette ancienne construction normande. L'Américain était sur l'écran n° 7, juste au-dessus d'un étendard des Plantagenêts en soie cramoisie et brodé d'or, arborant le lion rampant. Lord Philliston était sur l'écran n° 1.

— Nous avons l'ordre de le descendre maintenant, dit un homme debout derrière les observateurs des écrans de contrôle.

Il venait de recevoir le message du KGB. Il portait un casque à écouteurs.

A la grille, une employée de Sa Majesté déclarait à Remo, avec une parfaite correction britannique, que sa présence était tout à fait acceptable à l'intérieur de la Tour à cette heure tardive.

— J'ai des amis, dit Remo en se retournant vers la voiture. Est-ce qu'ils peuvent venir aussi ?

— Je. regrette, répondit la guichetière. Je crains que non.

— Ça ne fait rien, dit tout aussi aimablement Remo. Ils viendront.

— Je suis terriblement navrée mais ils devront rester.

La femme sourit. Elle était polie. Elle demanda poliment aux gardiens en tunique rouge, avec le blason de Sa Majesté sur la poitrine, d'accompagner Remo à l'intérieur de la Tour de Londres. Ils étaient coiffés de drôles de chapeaux noirs carrés et on les appelait les Beefeaters, les mangeurs de bœuf. Remo ne savait pas d'où leur venait ce nom, parce que tout le monde, dans cette île, avait une odeur de mangeurs de bœuf.

— Et je suis encore plus navré, riposta-t-il, mais il faut que je garde un de ces types-là.

Il tourna la tête vers Lord Philliston. Le plus grand agent ultra-secret d'Angleterre lui envoya un baiser.

— Ma foi, monsieur, je suis terriblement, terriblement désolée mais vous ne pouvez garder personne. Pas dans la Tour. J'ai reçu des instructions particulières de l'administration, pour ne laisser entrer que vous.

Remo adorait cette façon qu'avaient les Anglais d'être toujours incroyablement et gaiement polis.

Malheureusement, fit-il observer, il avait trouvé Lord Philliston, donc Lord Philliston lui appartenait et il ne pénétrerait pas sans lui dans le complexe de la Tour, et il allait certainement pénétrer dans le complexe de la Tour. Voilà.

Lord Philliston baissa sa vitre.

— Ouh ! J'adore vous entendre parler comme une brute !

Remo lui fit signe de descendre et le super-chef du super-service super-secret britannique se glissa vers lui en ondulant des hanches.

— Pas trop près, maugréa Remo.

Pour la première fois depuis trois cents ans les Beefeaters, les gardiens de la Tour de Londres, durent passer à l'action. Leurs ordres : empêcher l'Américain de faire entrer le Britannique. En un mot, sauver le Britannique qui, selon toutes les apparences, ne voulait pas être sauvé.

Les gardiens avancèrent, avec hallebarde, pique, hache et mains nues, en carré. Par la suite, ils devaient tous jurer que l'Américain était un mirage. Ce n'était pas possible autrement. Il leur était passé au travers comme s'ils n'étaient que de l'air, mais en traînant l'homme qu'ils devaient délivrer.

Remo tenait Lord Philliston par la manche. Lord Philliston pouffait, riait et essayait de gambader. Ces gambades mettaient Remo mal à l'aise, alors il le maintenait en déséquilibre.

Lord Philliston montra le chemin. Des corbeaux noirs gros comme des aigles croassaient, menaçants. Quelques rares lumières de gardiens brillaient, petits points jaunes de chaleur dans la glaciale forteresse.

Guy Philliston montra à Remo la porte conduisant à la maison la plus sûre d'Angleterre : le cachot particulier d'Henry VIII.

Une lourde épée s'abattit la première et frappa la pierre à côté de Remo. Mais il passa vite dessous et au-delà, en souplesse, tout en se demandant pourquoi un homme aussi fort se servait d'une arme blanche au lieu d'un pistolet. Un second homme sauta d'une corniche dissimulée au-dessus de sa tête, en détendant brusquement les jambes pour ruer des deux pieds chaussés de souliers à bout d'acier ; il était armé d'une courte dague, faite pour des rixes de tavernes.

Lord Philliston recula. Il espérait que ce ne serait pas trop malpropre. Quelqu'un, derrière lui, essayait de l'entraîner. Quand il vit un des assaillants perdre un bras dans une grande giclée de sang, il comprit qu'il allait y avoir là un horrible gâchis. Il courut se mettre à l'abri dans une alcôve, près d'un autre passage d'où quatre hommes débouchaient pour se ruer sur le bel Américain séduisant.

Le contact de Lord Philliston lui faisait signe. Rapidement, il entra par la porte au fond de l'alcôve et la referma vivement alors que la bataille continuait de faire rage dans l'escalier descendant à la salle où était détenue l'Américaine.

— Vous avez failli vous faire tuer, Philliston, dit un homme brun de courte taille, carré comme une balle de fourrage. Nous ne voudrions pas qu'il vous arrive quelque chose.

— Je suppose qu'il serait vain de vous demander de le laisser

vivre ?

— Pas possible, répliqua le contact. Vous devez partir d'ici aussi vite que possible et nous laisser nous occuper de ça.

— Vous devenez vraiment très anglais. Vous faites ce que vous voulez, et puis après vous dites que vous êtes navré.

— Mille excuses, milord.

— Il était si beau !

— Il y a beaucoup de beaux garçons dans votre pays.

— Il était spécial, murmura Lord Philliston dans un soupir en pensant que la guerre froide c'était l'enfer.

Remo savait que Lord Philliston était parti mais ne s'en souciait pas. Il ne chercha pas à le retenir parce qu'il avait entendu une femme gémir, en bas de cet escalier. Et il n'était pas très sûr de cette plainte. Ce n'était pas de la douleur qu'elle exprimait. Ce n'était pas de la peur. Et ce n'était certainement pas de la joie.

Il ne savait pas que c'était très étudié. Kathy O'Donnell s'exerçait à gémir ainsi depuis sa dernière année de lycée. Ses camarades lui avaient tout expliqué : il fallait commencer à gémir dès qu'on sentait que l'homme arrivait à son paroxysme de plaisir. Le plus souvent, si on s'y prenait bien, ça précipitait les choses. Et on en avait plus vite fini. Kathy O'Donnell accorda le gémissement à Dimitri alors que sa figure se contractait et l'affaire fut conclue. Malheureusement, il n'avait pas été meilleur que les autres.

— Merveilleux, chéri, chuchota-t-elle machinalement à l'homme qui avait tant promis et si peu tenu.

Elle entendit un tumulte, qui se rapprochait de la salle. Un homme arriva en vol plané, un couteau encore à la main, et s'aplatit contre le mur du fond. Il frappa la pierre comme un sac de jute plein de vieille faïence. On sentit presque ses os se briser. Du sang jaillit de sa bouche et puis plus rien ne bougea.

Le corps de Kathy s'échauffa soudain, de la même façon qu'à Malden. Dimitri se souleva d'elle, reprit son équilibre et s'empara d'une lampe. Un autre homme arriva, la tête la première. Le corps suivit un huitième de seconde plus tard. Kathy avait les cuisses brûlantes, poisseuses. Ses seins durcissaient. Deux claques violentes contre la pierre, indiscutablement d'autres gens qui se faisaient aplatis. Un frisson indescriptible la parcourut comme une caresse et faillit lui faire perdre la raison alors qu'elle se tordait, seule, sur le lit.

Un homme assez mince surgit du passage. Le corps massif et musclé de Dimitri le surpassait d'au moins vingt-cinq kilos. Le Russe se ramassa sur lui-même en brandissant la lourde lampe de bronze et s'élança à l'assaut, entièrement nu et prêt à frapper à mort. Kathy vit parfaitement ses énormes muscles onduler quand il projeta la lampe contre le jeune homme mince mais alors, captant toute la force de

l'agresseur, le nouveau venu retourna Dimitri comme une crêpe et le lança contre le mur à la manière d'un frisbee. Le choc transforma sa colonne vertébrale en élastique et il s'écroula sans un frémissement. Il était mort.

— Professeur O'Donnell ? dit Remo.

La réponse fut un gémissement. Pas du tout comme les autres. En entendant, à ce moment-là, la voix de Remo, Kathleen O'Donnell venait de découvrir de quoi parlaient toutes ses amies. Elle venait d'avoir son premier orgasme.

Finalement, tout le corps délicieusement brûlant d'extase, elle souffla avec un sourire de petite fille :

— Vouiii...

— Nous devons vous faire sortir d'ici. Vous allez bien ?

Bien ? Elle allait admirablement, merveilleusement, divinement bien ! Elle délirait de bonheur. Elle exultait, elle jubilait, elle se pâmait.

— Oui, répondit-elle faiblement. Je crois.

— Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ?

— Je ne sais pas.

— Pouvez-vous marcher ? Je vous porterai, si ça ne va pas. Faut que je vous emmène d'ici.

— Je crois...

Elle tendit vaguement les bras, pensant qu'elle faisait très bien semblant de ne pouvoir se tenir debout. Mais ce jeune homme lui dit :

— Je vois que ça va. Rhabillez-vous. On s'en va.

— Oui, ça va aller, reconnut-elle.

Elle remarqua que les mouvements de l'inconnu paraissaient lents mais qu'il faisait tout très vite. Elle avait cru qu'il serait excité par son corps nu mais elle sentait qu'il n'était pas plus intéressé qu'une personne à qui on présente un plateau de hors-d'œuvre alors qu'elle a grignoté toute la journée. Il la prendrait peut-être, mais sans enthousiasme. Il disait s'appeler Remo et qu'il venait la sauver. Il disait qu'il se passait des choses épouvantables à cause de l'expérience qu'elle avait tentée.

— Non ! s'exclama Kathy en plaquant une main sur sa bouche d'un air choqué.

Elle savait très bien jouer les innocentes. Elle s'y était entraînée toute sa vie.

Elle entendit du bruit dans le corridor et s'aperçut alors de quoi cet homme était capable. Ce n'était pas une férocité fortuite qui l'avait fait passer au travers de tous ces hommes armés.

En respirant lentement, il eut l'air de caresser la pierre haute d'un mètre soixante qui devait peser de trois à quatre tonnes. Puis il y donna un petit coup de genou et la pierre bascula du mur pour

s'appuyer sur le genou. Et le plus bizarre, c'était qu'il avait l'air de trouver ça tout naturel. Et ce fut comme si c'était la chose du monde la plus normale qu'il la fit pivoter et la coinça dans la porte.

— C'était notre seule issue ! protesta Kathy.

— Chut. Ça va marcher.

— Qu'est-ce qui va marcher ? Vous avez bouché notre passage, chuchota-t-elle.

— Venez. Chut.

— Nous ne pouvons pas sortir d'ici !

Quel imbécile ! pensait-elle. Ce Remo serait-il comme les autres, après tout ?

— Je veux vous faire sortir. Je pourrais monter en courant par cet escalier et arriver sain et sauf en haut, mais vous ne pourriez pas. Alors taisez-vous.

Il la repoussa contre le mur et presque aussitôt des corps se mirent à pleuvoir. Pour déplacer la pierre, les hommes de l'autre côté s'étaient mis à plusieurs pour la pousser. Et quand elle s'abattit, Kathy vit qu'ils avaient des pistolets. Ces armes l'auraient tuée. En observant la rapide exécution des gardiens, elle comprit que Remo serait effectivement passé à travers la fusillade. Il avait donc laissé le danger qui la menaçait se masser derrière la pierre et entrer d'un seul coup, en dégageant tout le souterrain. Il la fit vivement monter et ils ne rencontrèrent qu'un dernier garde, au sommet de l'escalier. Il ne savait apparemment pas qui était quoi mais il voyait arriver un étranger alors, selon la bonne tradition britannique, il attaqua ledit étranger. Également selon la tradition, il donna sa vie pour la reine et le pays.

Une fois dehors, quand ils eurent couru par tous les tours et détours, Remo s'aperçut que la voiture était repartie. Évitant plusieurs *hobbies*, ils atterrirent dans un charmant restaurant italien près de Leicester Square. Et là, Remo dit :

— Allons maintenant à la source de votre expérience. Est-ce que vous savez que le monde entier pourrait être anéanti ?

Je l'ai déjà été, pensa Kathy en contemplant ce magnifique garçon aux yeux noirs qui tuait si bien et si facilement. Et si gracieusement.

— Non ! s'exclama-t-elle. Mais c'est abominable !

Elle apprit alors que son flot de fluorocarbone avait provoqué la panique dans un autre pays où l'on croyait qu'un quelconque service secret américain menaçait de détruire le monde en déchiquetant tout le bouclier d'ozone. Elle aurait pu lui répliquer que ce danger était écarté. Elle aurait pu lui expliquer qu'ils avaient résolu ce problème grâce à la très courte durée d'ouverture du bouclier. Le halo bleu qui inquiétait tant Remo était en réalité le trou dans l'ozone qui se refermait.

Mais elle lui dit que tout ce qu'elle savait de l'expérience, c'était qu'elle avait été organisée par une société américaine. Et elle donna le faux nom et l'adresse bidon qu'elle avait donnés aux Britanniques.

— Pas bon, dit Remo. C'est du flan.

— Oh, mon Dieu ! Ces gens sont donc le diable ! gémit Kathy.

Mais il n'y avait guère de tension dans sa voix. Elle se sentait trop bien, trop chaleureuse, satisfaite comme un chat au ventre plein de lait ronronnant près d'un poêle. Pour elle, Chemical Concepts aurait pu être sur la lune.

— Est-ce que vous vous rappelez quelque chose des gens qui vous ont engagée ? demanda Remo.

Il ne mangeait rien. Elle suçait délicatement un gressin.

— Vaguement. Vous êtes marié ?

— Non. Comment étaient-ils ?

— Vous n'avez jamais été marié ?

— Non. Est-ce qu'ils étaient américains ? Qu'est-ce qu'ils vous ont dit de leur société, d'eux-mêmes ? Qu'est-ce qu'ils ne vous ont pas dit sur eux-mêmes ? Elle lança un nom au hasard. Quelqu'un de lointain, quelqu'un qu'on mettrait beaucoup de temps à joindre. Elle choisit aussi un des hommes les plus dangereux du monde. Il était au fond d'une jungle, quelque part en Amérique du Sud.

— Vous aimez les jungles, Remo ? J'ai horreur des jungles.

— Quelle jungle ? Il y en a des tas, dans le monde.

Elle nomma la jungle. Elle identifia formellement l'homme.

— Il me jurait que c'était pour le bien de l'humanité !

Elle dit qu'elle était capable de conduire Remo à cet homme. Elle ne savait pas ce qu'ils feraient une fois là-bas mais au moins elle aurait Remo pour elle, pendant le vol au-dessus de l'Atlantique.

Un signe d'espoir. Remo avait téléphoné et non seulement il avait mis la main sur la personne chargée de l'expérience de Malden mais il avait découvert l'endroit où se trouvait au moins un des engins.

Ce n'était pas la corde la plus solide pour entourer le monde et l'empêcher d'éclater, mais c'était toujours un fil. Et il n'y avait personne de plus qualifié pour détruire cette machine que celui qui était en route vers l'Amérique du Sud. Si seulement quelqu'un pouvait pénétrer en Union soviétique et découvrir pourquoi les Russes associaient leurs préparatifs de première attaque avec cette machine, Smith aurait eu ses deux fronts couverts. Mais en Russie, l'Amérique était limitée jusqu'à présent à des moyens normaux. Les moyens normaux pouvaient obtenir toutes sortes de renseignements techniques, par exemple le nombre et le type de missiles déployés. Ce n'était que des questions de circuits et d'électrodes. Mais le pourquoi des choses, le facteur humain, c'était aussi mystérieux pour la CIA que

la face cachée de la lune.

Seule la formule orientale de Chiun, que Smith n'avait jamais très bien comprise, expliquait en termes également incompréhensibles pourquoi la Russie faisait les choses. Mais Chiun était maintenant encore plus impossible à contacter que Remo. En désespoir de cause, Smith essaya encore une fois de traduire la formule en chiffres ; puis de la retraduire en anglais simple. Souvent, quand tout échouait, cette singulière combinaison de mysticisme et de mathématiques donnait de bons résultats.

Et d'autres fois non. La traduction fut : « L'ours se cache dans la caverne. » La Russie avait-elle peur ? Était-ce la peur qui causait ces nouveaux missiles irresponsables ? Mais pourquoi les Russes avaient-ils une telle peur de l'Amérique alors que le bouclier d'ozone protégeait tout le monde ?

Sur ce, miraculeusement, Chiun téléphona. Les communications étaient rétablies avec Pyongyang.

— Chiun, nous avons un problème. À propos de Tours et de la caverne...

— Ils respireront leur sang impur dans leur gorge vile, ceux qui ont osé profaner votre magnificence, ô empereur ! dit Chiun. Il sera possible de me joindre par l'intermédiaire de l'ambassade de Corée du Nord à Paris.

— Vous travaillez pour eux, maintenant ?

— Seulement pour la plus grande gloire de votre trône, empereur Smith. Ceci est une affaire personnelle.

— Nous augmenterons les expéditions. L'avenir du monde...

— Est le passé, ô Votre Grâce. Je défends le passé.

— Écoutez, quoi qu'ils vous paient, nous vous en donnerons plus.

— Pouvez-vous me donner hier ?

— Je ne comprends pas, dit Smith.

— Pouvez-vous me donner Alexandre le Grand ordonnant à ses phalanges grecques de saluer ? Pouvez-vous me donner les bannières inclinées des Mogols, ou l'hommage des Shoguns ? Pouvez-vous me donner les légions romaines s'arrêtant en Syrie parce qu'on a dit à un empereur que ses fantassins ne pourraient pas faire un pas de plus vers l'orient ? Pouvez-vous me donner les chevaliers cédant leur place dans une cour, des rois et des empereurs affirmant dans des langues aujourd'hui inconnues des lèvres humaines : « Vous, Sinanju, avez fait le triomphe de l'humanité ! »

— Chiun, nous donnons ce que nous pouvons. Acceptez-vous de nous rendre ce service ?

— Aussi sûrement que le pétale de lotus baise les sombres eaux tranquilles de la nuit.

— Ça veut dire oui, alors ? demanda Smith.

Et Chiun dut expliquer avec patience que rarement un oui plus affirmatif avait été prononcé où que ce soit. C'était un oui digne d'un aussi grand personnage que l'empereur Smith.

— Bon. Eh bien, euh... merci.

Celui-là, pensait Chiun, met vraiment du temps à comprendre. S'il avait eu le temps, il aurait essayé de deviner ce qu'il pouvait y avoir sous le projet de ce Blanc de « sauver le monde pour demain », comme il disait.

Mais Chiun n'avait pas l'habitude de s'attarder sur de telles énigmes. Il était maintenant à Paris, dans la vieille nation franque appelée aujourd'hui France, civilisée depuis le temps où les Romains l'appelaient la Gaule et foulaient de leurs sandales cloutées ses routes poudreuses.

Chiun s'apprêtait à donner à ce pays sa première grandiose histoire. Paris serait désormais connu à jamais comme la ville où Chiun, le Grand Chiun, pouvait-on espérer, avait récupéré le trésor de Sinanju.

Chapitre 8

C'était la vente aux enchères la plus sensationnelle jamais organisée à Paris. Cent alexandres d'or passaient sous le marteau d'ivoire. L'or à lui seul valait un demi-million de bons dollars forts. Mais ces pièces, vieilles de deux mille cinq cents ans, étaient aussi brillantes que si elles avaient été frappées la veille. Et, plus rare encore, aucune monnaie de l'Antiquité ne portait une telle inscription.

Du côté face, il y avait le profil bien reconnaissable d'Alexandre le Grand, avec ses longs cheveux ondulés, son nez altier et ses lèvres sensuelles. Mais au revers, au lieu de l'emblème de la ville, le hibou d'Athènes par exemple, on voyait une phalange de fantassins, la lance levée pour saluer et, en caractères grecs, un mot inconnu de la langue grecque que l'on pouvait traduire phonétiquement par « Sinadu ».

On commença par croire à des faux. Mais des experts affirmèrent que la frappe en dents de scie était typiquement grecque. Le profil d'Alexandre était bien authentique ainsi que les caractères du mot inconnu.

Et puis, naturellement, il y avait le témoignage de l'histoire, les cent pièces d'or frappées par Alexandre alors qu'il approchait de l'Inde. Ce que représentait le tribut, à quel dieu de l'Orient il était destiné, l'histoire ne le disait pas. Mais les pièces avaient bien été frappées, au nombre de cent, pas davantage, et toutes les cent étaient là.

Plus curieux encore, le vendeur était anonyme, d'après le catalogue. Malgré tout, personne n'ignorait que cet anonyme était Valéry, comte de Lyon, l'anonyme le plus célèbre de France et sans doute du monde.

Le comte de Lyon était le chef du SDECE, le service de contre-espionnage français, la plus redoutable opposition à la Russie dans le monde de la guerre de l'ombre.

Les gens bien renseignés assuraient que l'élimination de Lyon serait plus précieuse à un ennemi que la prise de Paris. Par conséquent, personne ne s'attendait à le voir apparaître à la vente, car ses allées et venues étaient toujours ultra-secrètes. Cependant, les rumeurs allaient bon train. Ces pièces étaient-elles dans sa famille depuis des siècles ? Où les avait-il trouvées ? Serait-ce un pot-de-vin ? On savait que le colis était arrivé à une boîte aux lettres du SDECE, expédié de Paris et portant un faux nom d'expéditeur.

Et maintenant, les pièces d'Alexandre étaient exposées dans une

vitrine, étincelantes, chacune posée sur un petit coussinet de velours noir. La mise à prix était de dix millions de dollars et le premier enchérisseur fut un Arabe dont la principale contribution à l'économie mondiale était d'être né sur une nappe de pétrole.

Ensuite, les millions de dollars voltigèrent. À vingt-deux, le marteau retomba enfin, adjugeant les pièces à un financier texan qui estimait qu'une chose aussi rare et belle devait être à lui. Il comptait faire de ces « petits bonhommes », comme il disait, des boutons de manchettes.

— Pour distribuer à cinquante amis, mais merde, j'ai pas cinquante amis. Y a pas cinquante zèbres dans le monde dignes de porter une paire de ces petits bonhommes.

Toute la salle applaudit. Même les commissaires-priseurs applaudirent. C'était, après tout, une vente historique. Et puis dans le tumulte s'éleva une voix fluette, aiguë, s'exprimant dans un ancien français ressemblant à du latin mâtiné de gaulois :

— Malheur à vous, Francs dont les pères étaient de la race gauloise ! Oyez cet avertissement ! Ces pièces ne sont pas à vous mais un maigre tribut à ceux qui les ont méritées. Ne trafiquez pas de biens volés et sauvez votre vie si vous ne pouvez sauver votre honneur !

Des appariteurs, des gardiens coururent dans tous les coins pour chercher la source de la voix. Des systèmes de détection cherchèrent des microphones ou des haut-parleurs dissimulés mais on ne trouva rien.

Plus tard le Texan, la figure blême, allait annoncer qu'il avait été enchanté de rendre les pièces à leur légitime propriétaire et répéter à qui voulait l'entendre :

— Ce qu'est point à moi est point à moi et j'étais foutrement content de rendre tout ça.

Mais en ce jour d'infamie, à Paris, le Maître de Sinanju ne pensait pas encore à la récupération du tribut. Le trésor était de Sinanju, il retournerait forcément à Sinanju. Ce que Chiun voulait trouver ce jour-là parmi les Francs, c'était celui qui avait mis les pièces en vente, qui avait osé profaner la Maison de Sinanju.

Pour cette mission nocturne, il avait choisi un kimono de soie mate noire aux broderies violettes qui ne réfléchissait pas la lumière. Et comme on était à Paris, il avait caché ses légers cheveux blancs sous une coquine de petite calotte noire légèrement conique. C'était un ensemble à faire mettre les Français à genoux.

Comme une ombre, il trouva la maison qu'il cherchait, un hôtel particulier bien gardé. Silencieusement, il élimina toutes les défenses. Silencieusement, il envoya le comte de Lyon rejoindre ses ancêtres.

Quand le cadavre fut découvert, tout l'épisode fut immédiatement

entouré du plus grand secret. La police et les diverses branches des services secrets enquêtèrent avec discrétion, en examinant tous les morts et en déterminant la cause de leur mort. Tous ces services, comme ils le rapportèrent au président de la République, étaient sûrs qu'il y avait un rapport entre la vente des pièces d'Alexandre et ce massacre, mais c'était quand même extrêmement bizarre parce que, depuis des années, tous les services de renseignements internationaux et tous les groupes terroristes cherchaient à tuer le comte de Lyon et voilà qu'il était victime d'une affaire personnelle.

Chapitre 9

Pendant ce temps-là, alors que les Russes s'énervaient de plus en plus, le Président des États-Unis avait reçu d'Angleterre une protestation à propos de la violence attribuée à un agent américain. Il repassa la plainte à Smith qui répondit par un démenti de routine utilisé dans ce genre de circonstances. La première partie était officielle et déplorait toute violence, offrant d'aider le pays, où de multiples assassinats avaient été commis, à poursuivre le perpétreur. Officieusement, le Président ajouta une petite plaisanterie qu'il avait l'habitude de faire lorsque Chiun et Remo opéraient en dehors des États-Unis : « Si vous découvrez leur nom, nous aimerions les embaucher. » Cela insinuait que le pays plaignant était mal informé, que des gens ne pouvaient réellement pas faire des choses pareilles. Smith fut à ce moment frappé en constatant que le démenti de son pays à propos d'une arme secrète ressemblait à s'y méprendre à celui qui couvrirait normalement Remo et Chiun. Autrement dit, à un mensonge.

Le téléphone rouge sonna encore. Smith décrocha, en jetant un coup d'œil par sa fenêtre aux glaces sans tain de Folcroft, ce sanatorium situé à Rye, dans l'État de New York, servant de couverture à l'organisation. Elle donnait sur le détroit de Long Island, sombre et gris en ce jour d'automne. En temps normal, la ligne directe du Président sonnait trois, peut-être quatre fois par an. C'était la troisième fois de la journée, ce coup-ci.

— Présent, dit Smith.

— Je crois que les Britanniques nous croient. Mais est-ce que vous savez ce que votre agent a fait ? Il s'est promené dans toute l'Angleterre en collectionnant du personnel de leurs services secrets, il les a trimballés comme des bagages et puis il a tué je ne sais pas combien de types dans la Tour de Londres !

— Il a découvert l'emplacement de l'arme.

— Où ça, où ça ?

— À San Gauta, dans la province de Chitibango.

— Encore un problème en Amérique centrale. Zut ! peut-être devrions-nous tout simplement bombarder cette province ?

— Ça ne marcherait pas, Monsieur le Président.

— Pourquoi ?

— Dans ce cas précis, nous devons nous emparer de l'arme et des gens qui la manient. Une simple destruction de l'appareil ne servirait à

rien. Ce serait comme si nous voulions éliminer tout péril nucléaire en détruisant une malheureuse bombe atomique.

— Il n'y a pas de bonnes nouvelles de Russie, dit le Président.

— Est-ce qu'ils sont prêts du lancement ? Combien de temps avons-nous ? demanda Smith.

— Ils pourraient lancer dès maintenant, avec tous ces boutons à vif. Il est possible qu'ils en aient assez pour nous exterminer. Mais ils continuent d'en accumuler.

— Donc, nous avons du temps, estima Smith.

— Jusqu'à ce qu'ils aient assez peur.

— Quand cela arrivera-t-il ?

— Savez-vous lire un esprit russe ? demanda le Président. Ce sont de sombres jours, Smith. Je suis heureux de vous avoir, vous et vos hommes.

Le Président ne pouvait pas savoir que ni l'un ni l'autre des hommes de Smith ne se rapprochait si peu que ce soit du générateur de fluorocarbone. Le système se trouvait au siège de Chemical Concepts du Massachusetts, au bord de la Route 128 non loin de Boston, et on le préparait à un nouveau lancement.

Quand Zemyatine entra au n° 2 place Dzerjinsky, le siège du KGB, il ressentait la fatigue du combat. Mais, cette fois, il avait le sentiment que rien ne pourrait détourner les événements. Il amenait avec lui deux vieux soldats sur qui il pouvait compter pour loger une balle dans la tête de quelqu'un sans poser de questions. Rien de fantaisiste. On leur fourrait le pistolet dans la figure et on pressait la détente. Il avait toutes les raisons de penser que n'importe qui lui obéirait mais il était trop fatigué pour travailler avec des gens qui risquaient de lui poser des questions.

Il se rendit directement au bureau britannique et fit venir dans la salle les chefs de tous les autres bureaux du KGB. Il convoqua également le général qui avait vu ce qui était arrivé à la base de missiles.

Quarante-deux généraux se trouvèrent réunis dans ce bureau. Zemyatine ne révéla à personne pourquoi ils avaient tous été convoqués. Le jeune général chargé du bureau britannique s'efforçait de maîtriser sa tension. Il avait téléphoné une heure plus tôt au vieux maréchal pour lui faire part de la petite difficulté qu'ils avaient eue en Angleterre. Le maréchal lui avait raccroché au nez après avoir dit qu'il arrivait tout de suite. « Restez où vous êtes », avait-il simplement ordonné. Et maintenant ils étaient tous là, depuis une demi-journée. La salle bourdonnait des conversations de tout l'échelon supérieur du KGB. De temps en temps, ils se tournaient vers Zemyatine, assis dans un fauteuil avec ses deux vieux amis derrière lui, qui ne disait rien.

Enfin, il fit signe à l'un des deux et lui dit, en lui montrant le général du bureau britannique :

— N'importe lequel sauf celui-là. J'ai encore besoin de lui un moment.

Il dit cela si négligemment que personne ne le remarqua. Le brouhaha des conversations à mi-voix persista. La détonation fit vibrer tous les tympans. Elle fit frémir les dorures des fauteuils. Le vieux soldat avait dégainé un pistolet de gros calibre, qui fumait encore dans sa main, et fait sauter la cervelle de l'officier du KGB le plus rapproché de lui, qui avait souri en voyant venir le vieux militaire.

Pendant quelques instants, ce fut le silence absolu. Tout le monde était suffoqué, tout le monde sauf Zemyatine et ses vieux fantassins.

— Bien, dit-il. Je suis Alexei Zemyatine. Je suis sûr que vous avez tous entendu parler de moi, d'une manière ou d'une autre.

Le Grand Homme avait maintenant toute leur attention.

— Nous sommes engagés dans une bataille dont dépend la vie de notre mère patrie. Cet homme a failli à sa tâche, déclara-t-il en pointant son doigt sur le jeune général assis derrière son bureau, qui transpirait visiblement.

Zemyatine se demandait s'il avait déjà vu un mort. Tous les autres, naturellement, se demandaient pourquoi le responsable du bureau britannique n'avait pas été abattu, puisque c'était lui qui avait failli à sa tâche.

— Je veux que vous m'écoutiez bien. On nous a assuré que nous allions bientôt recevoir le profil psychologique d'une femme qui est capable de nous conduire à une arme que nous jugeons redoutable. Exact ?

Le jeune général hocha la tête. Il essayait de ne pas regarder le cadavre, comme le faisaient les autres officiers supérieurs du réseau de renseignements le plus efficace que le monde ait jamais vu.

— On nous a assuré qu'un Américain agissant seul n'était pas un danger, même si les Américains n'opèrent jamais seuls. Ils ont besoin d'être trois pour aller aux toilettes. Mais l'Amérique n'a envoyé qu'un seul homme chercher cette femme. Et qu'est-ce qu'on nous a dit encore ?

Le jeune général fut à peine capable de répondre d'une voix blanche :

— Nous avons dit qu'on s'était occupé de lui.

Les autres étaient maintenant certains que le général allait être abattu. Les plus anciens n'avaient assisté à aucune exécution dans un bureau depuis l'époque de Staline. Ils se demandaient si le mauvais vieux temps était revenu.

— Vous en étiez tout à fait sûr, n'est-ce pas ?

Le général hocha la tête.

— Plus fort ! ordonna Zemyatine.

— J'en étais sûr.

Le jeune général essuya son front sur la manche de son uniforme admirablement coupé.

— Je dis aujourd'hui, comme je l'ai dit il y a cinquante, soixante ans, qu'un ennemi est parfait jusqu'à ce qu'il montre comment le tuer. Pas de ruses. Pas de petits jeux. Du sang. Du sang. Réfléchissez ! De la réflexion !

Personne ne répondit.

— Il n'existe pas de gadget si inconcevable et inutile que nous ne puissions le copier aux Américains. Mais cette fois, nous n'avons pas le temps. La destruction menace la mère patrie. Votre mère a besoin de votre intelligence, de votre sang et de votre force. Alors, jeune homme, parlez-nous un peu de cet Américain.

— Il s'est introduit dans notre système de Londres le plus sûr et il a emmené la femme qui sait tout de cette arme qui... qui vous inquiète, une arme dont je ne sais...

— C'est tout ? interrompit Zemyatine.

— Je crois que j'ai échoué, marmonna le jeune général en baissant les yeux sur sa Rolex en or.

Il avait pensé qu'un jour il mourrait peut-être dans un pays étranger, mais sûrement pas là, dans son propre bureau du KGB.

— Vous ne savez même pas en quoi vous avez échoué. C'est ça le danger. Vous ne savez même pas quelle est votre faute.

— J'ai perdu la femme. J'ai sous-estimé l'Américain...

Zemyatine se leva de son fauteuil et fit exprès de mettre le pied sur le cadavre de l'homme qu'il avait fait abattre.

— Nous avons perdu une bataille mais nous ne devons pas perdre la guerre. La faute de ce jeune homme vous a sans doute échappé à tous. Sa faute, c'est une chose qu'il n'a pas faite. Il n'a pas trouvé le mode d'opération de cet Américain. Nous n'avons pas appris comment le tuer. Alors désormais, à partir de ce jour, je veux que tout notre réseau, dans le monde entier, recherche cet Américain et cette femme. Et je préparerai personnellement l'équipe qui partira à leur recherche. Qui est chargé des pelotons d'exécution ?

Un marmonnement embarrassé s'éleva dans le fond de la pièce. Enfin quelqu'un répondit :

— Vous lui marchez dessus, Camarade Maréchal.

— Aucune importance. Donnez-moi son numéro deux. Quant au reste d'entre vous, rien n'est plus important dans votre vie, pour le moment, que de découvrir où sont cet homme et cette femme. Nous avons la photo de la femme et son signalement, j'espère ? Ou est-ce que nous nous fions simplement à un profil psychologique ?

— Non, non, nous avons sa photo, bafouilla le jeune général.

Le nouveau responsable des exécutions était simplement connu sous le nom d'Ivan. Son nom de famille était Ivanovitch. Il était officier d'état-major et, à vrai dire, il n'avait jamais tué personne. Peut-être, suggéra le colonel Ivan Ivanovitch, le camarade maréchal préférerait-il quelqu'un de plus entraîné à l'art de tuer ? Le jeune militaire de bureau avait une figure propre comme une baignoire et une bouche en bouton de rose.

Zemyatine se demanda de quelle étoffe on faisait à présent les policiers. Mais celui-là devait quand même être plus ou moins intelligent, pour être arrivé aussi haut.

— Non, non, vous êtes tous les mêmes, dit-il. Votre mission, Ivan, va être de laisser cet Américain nous montrer comment le tuer. En attendant, il est parfait.

Cette fois, pas un mot ne fut prononcé sur de vieilles théories passées de mode. Le premier coup de feu tiré au hasard dans le groupe avait réglé cette question. Il avait secoué rudement toute la bureaucratie bien assise du Kremlin. Le maréchal espérait que maintenant il pourrait obtenir un peu de travail de cette bande d'incompétents.

Depuis deux jours, aucun nouvel essai de l'arme secrète n'avait été signalé. Cela avait permis à la Russie de construire davantage de missiles à tir direct. En attendant, un homme et une femme devaient être retrouvés, quelque part dans le monde, et si le KGB savait faire au moins une chose, c'était se renseigner sur tout ce qui se passait dans le monde. Plus de renseignements superflus arrivaient à Moscou que même un ordinateur américain ne pourrait absorber mais, à partir de ce jour, tout le réseau n'aurait plus qu'une mission : chercher trois choses. Un homme. Une femme. Et une arme inconnue.

Chapitre 10

Reemer Bolt n'avait plus de nouvelles de Kathy O'Donnell depuis l'expérience de Malden. Cela n'avait pas d'importance. Le système avait coûté à la Chemical Concepts du Massachusetts bien plus que les cinquante millions magiques. Le chiffre était magique parce que maintenant la société était absolument obligée d'aller de l'avant sous peine de disparaître. Dans un sens, cette catastrophe financière avait mis Reemer Bolt aux commandes et il jugeait qu'il n'y avait plus qu'un petit problème à éliminer. Un seul petit obstacle à aplanir, qui n'avait rien à voir avec la machine elle-même.

— Dieu soit loué, s'exclama le président du conseil d'administration. Ainsi, ça marche bien ?

— Nous sommes en mesure de procéder à une ouverture de l'ozone à travers tout un océan pendant une période contrôlée, affirma Bolt. Messieurs, nous avons ouvert une fenêtre dans l'ozone et l'espagnolette est entre nos mains. Nous avons ni plus ni moins à notre disposition la force la plus puissante de tout l'univers.

Il y eut quelques questions techniques que Bolt éluda « jusqu'au retour du professeur O'Donnell ».

— C'est le projet le plus important de CC du M, déclara un des directeurs. Et tout m'a l'air d'être au point. Pourquoi le professeur O'Donnell n'est pas ici ?

— Elle a téléphoné pour dire qu'elle prenait un peu de repos, que je juge bien mérité.

Tout le monde en convint.

— Et maintenant, Reemer ? demanda le président du conseil.

Il ne fumait pas. Il ne buvait pas l'eau placée devant lui et il se montrait le moins enthousiaste. Sa figure avait autant de chaleur humaine que de la graisse de porc figée.

— Maintenant, nous allons faire de vous tous les hommes les plus riches du monde !

On applaudit.

— Parfait. De quelle façon ?

— Multiple. Mais avec une forte poussée directionnelle quand nous aurons trouvé la voie présentant le maximum de possibilités de bénéfices. Autrement dit, nous avons tellement de voies à explorer que nous devons être bien sûrs de choisir la meilleure.

— Ça me paraît excellent, monsieur Bolt. Quelles voies envisagez-vous ?

— Eh bien, euh, voyons d'abord ce que nous avons. Un accès contrôlé au soleil, sans filtre, c'est-à-dire à l'énergie pure. Elle est à nous. Et elle est à nous sans danger. Vous savez que dans une expérience comme celle-ci, il y avait le risque d'une rupture du bouclier d'ozone qui transformerait la planète en une scorie. Alors, aucune de nos idées n'aurait été très rentable.

Bolt prit un temps mais personne ne sourit de sa plaisanterie et personne n'applaudit.

— Alors, reprit-il, nous allons maintenant passer aux applications, avec un avantage fantastique.

— Oui ? fit le président de la société. Qu'est-ce que nous allons faire de ce machin pour récupérer nos cinquante millions de dollars et gagner de l'argent ? À qui allons-nous le vendre ? À quoi allons-nous nous en servir ? J'ai parcouru vos rapports secrets et jusqu'à présent, vous n'avez réussi qu'à calciner des pelouses et à tuer douloureusement des animaux. Vous pensez qu'il y a un marché pour ça ?

— Bien sûr que non. Ce n'était que des expériences pour définir ce que nous possédions.

— Nous savons ce que nous possédons. Qu'est-ce que nous allons en faire ?

Le président du conseil d'administration venait de découvrir le dernier petit problème.

— Je ne veux rien précipiter, répondit Bolt. Je veux que le marketing étudie la question et me présente un bon débouché et une bonne direction.

— Bolt, cinquante millions de dollars, ça nous coûte cent trente-cinq mille dollars d'intérêts par semaine. Alors je vous en prie, ne prenez pas tout votre temps pour trouver un débouché.

— Certainement, dit Bolt et il s'esquiva de cette salle de conférence aussi vite qu'il le put parce qu'il n'avait pas du tout envie qu'on lui demande ses idées sur la commercialisation de l'engin.

Le problème, avec un truc qui coûtait cinquante millions de dollars, c'était qu'on ne pouvait pas l'utiliser pour des articles bon marché. Il fallait trouver quelque chose d'important. De grand. Une grosse, grosse affaire. Ce fut ce que Reemer Bolt expliqua le lendemain matin à sa fine équipe.

— La grosse industrie. Les grandes idées. Grandes. Grandes.

— Pourquoi pas comme arme ? Ça ferait une arme épatante, dit quelqu'un. Et cinquante millions de dollars, c'est des haricots pour un truc qui est capable de supprimer toute la vie de la planète si on s'en sert mal.

— Pas assez rapide. L'argent est là, mais le gouvernement met des éternités à débloquer les crédits. Une arme, c'est le dernier recours. Il

doit y avoir quelque chose que nous pouvons faire avec ce machin. Quelque chose d'énorme. La grosse industrie. Il faut que ça révolutionne quelque chose.

Sur ce, un jeune sous-fifre eut une idée géniale. Ça n'avait rien à voir avec les animaux. Et ça n'avait rien à voir avec les pelouses. Mais ça avait un rapport certain avec l'effet de cuisson.

C'était une idée qui non seulement tirerait d'affaire Chemical Concepts du Massachusetts mais révolutionnerait probablement une industrie majeure. Et, mieux encore, comme c'était un sous-fifre qui l'avait eue, Bolt se disait qu'il n'aurait aucun mal à s'en attribuer tout l'honneur.

— Vous êtes sûre que c'est la bonne jungle ? demanda Remo.

— Mais oui !

Kathy souffrait encore du décalage horaire et de l'atroce atterrissage à l'aéroport de Chitibango, au San Gauta. La piste avait été construite pour la contrebande de la cocaïne à destination des États-Unis et pour les quelques touristes qui aimaient à découvrir de nouveaux lieux de vacances que les touristes n'auraient pas gâchés. San Gauta était constamment découvert pour la première fois. C'était un pays admirablement photogénique.

Ce qu'on ne voyait pas sur les photos, c'était les insectes et le service. Dans tout le Gauta, il n'y avait que quatre personnes capables de lire l'heure. Et elles faisaient toutes parties du gouvernement. Le reste du peuple pensait que les seules heures à respecter dans ce paradis tropical étaient celle du coucher et celle du repas. Le coucher était déterminé par celui du soleil et le repas par les estomacs individuels.

Seuls les étrangers fous et le Lider Maximo à Vie avaient à connaître l'heure. Et les choses allaient mal pour le generalissimo Francisco Eckman-Ramirez. Une combinaison de protestants libéraux, d'intellectuels juifs et d'un ordre de religieuses avait imaginé un programme social massif, destiné à guérir tous les maux endémiques dont souffrait le pays : misère, sous-alimentation, épidémies, pollution et explosion démographique. Ils présentaient les choses de telle façon que quiconque permettait au régime actuel de persister était un suppôt du diable. Par conséquent, quiconque luttait contre le représentant de ce régime était dans le camp des anges. Pour combattre le generalissimo, il y avait les habituels bandits montagnards qui étaient spécialisés depuis des générations, avant même l'arrivée des Espagnols, dans le pillage, le viol et le massacre d'innocents, femmes, enfants et paysans dans les champs.

Mais à présent, ils avaient mis une petite étoile sur un drapeau rouge, ils appelaient le pillage et le viol « guérilla » et annonçaient que

leur but était la libération. Ce qu'ils voulaient libérer, c'était ce qu'ils avaient toujours voulu libérer : tous les biens que les honnêtes gens ne savaient pas protéger.

Ils étaient armés par les Cubains, ce qui ne laissait au generalissimo d'autre solution que de demander de l'aide aux Américains. Sur ce, San Gauta avait vu affluer des journalistes qui racontaient toutes les atrocités du generalissimo. Et c'était ainsi que Kathy O'Donnell, qui comme tout le monde se tenait au courant de l'actualité, avait eu connaissance d'Eckman-Ramirez le boucher dont les immenses domaines étaient protégés par l'acier, le feu et une horde de séides.

C'était le premier nom qui lui était venu à l'idée quand ce magnifique gaillard aux poignets épais était entré dans sa vie. Elle voulait voir le boucher de Chitibango réduit en bouillie. Elle aurait pu choisir quelqu'un d'autre. Ce garçon merveilleux était capable de tuer n'importe qui. Mais elle avait besoin de quelqu'un de très lointain, le plus loin possible de Boston et du générateur à fluorocarbone. Elle voulait quelqu'un qui représenterait un défi pour son brutal inconnu. Apparemment, les Russes n'en étaient pas un. Alors, sous l'impulsion du moment, elle avait gaiement désigné le boucher d'Amérique du Sud.

— Vous n'êtes pas marié ? demanda-t-elle pour la vingtième fois.

— Marchez moins lourdement, répliqua Remo.

— J'ai une démarche admirable ! protesta Kathy, soudain indifférente à la jungle mais pas du tout à l'insulte.

— Pas vrai. Clop clop clop. Essayez de ne pas écraser la terre. Ce sera moins pénible pour vous et pour la terre et nous ne claironnerons pas notre arrivée à ceux qui guettent derrière cette colline, là devant nous.

Kathy ne voyait rien du tout au-delà du feuillage dense de la jungle. Elle ne distinguait aucune colline.

— Comment savez-vous qu'il y a quelque chose, là-bas ?

— Je le sais. Allons, venez. Marchez avec la terre, pas dessus.

La suite des événements révéla qu'il avait parfaitement raison. Il y avait bien une colline au-delà de la forêt, devant eux. Et à son sommet, comme une pierre précieuse blanche couronnée de tuiles de céramique rouge vif, se dressait une hacienda classique entourée de nids de mitrailleuses beaucoup moins classiques. Il y avait aux grilles des gardes à la mine féroce et assez d'antennes sur le toit de céramique pour diriger une attaque aérienne contre toute l'Amérique du Sud. Le terrain autour de l'hacienda avait été dégagé pour éliminer toute possibilité de cachette.

— Ah flûte ! s'écria Kathy. Jamais nous n'allons entrer là-dedans.

— Mais si. Ces défenses sont pour les bandits. Où est-ce qu'il a mis

la machine ?

— Lui seul le sait.

— Si vous avez peur, vous n'avez qu'à attendre ici, je reviendrai vous chercher.

— Non. Ça ira. Mon devoir envers l'humanité est de réparer le mal que j'ai fait, déclara Kathy.

Elle n'avait certainement pas fait cette horrible marche dégoûtante dans la jungle pour être privée de tous les craquements d'os et de tous les corps en bouillie. Si elle avait voulu la sécurité, elle serait restée à Londres et elle aurait expédié ce Remo au Tibet ou n'importe où.

Ce qu'elle remarquait surtout, chez lui, c'était sa façon d'opérer en utilisant les réactions des gens. Il avançait par exemple très tranquillement et passa devant les nids de mitrailleuses. Il agita aimablement la main ; les gardes répondirent de même. Elle se dit que sa plus grande ruse, la plus trompeuse, c'était d'être sans arme. Il ne représentait aucune menace. Son danger était parfaitement caché. Kathy sentait ce frisson de danger qui lui parcourait tout le corps et se demandait s'il allait tuer un garde pour elle.

— Salut, dit Remo. Je voudrais voir le generalissimo. J'ai de bonnes nouvelles pour lui.

Le garde ne parlait pas anglais. Remo répéta sa question en espagnol mais c'était un espagnol que Kathy n'avait jamais entendu, plus latin qu'autre chose et curieusement chantant, comme si un Oriental le lui avait appris.

— Le generalissimo ne reçoit pas n'importe qui, répliqua le garde en remarquant les poignets de Remo.

Il n'avait pas de montre-bracelet. Par conséquent, le gringo n'était pas un gringo mais un citoyen du pays. Le garde demanda alors pourquoi Remo n'était pas en train de travailler la terre ou dans la montagne avec les bandits ou l'armée régulière du generalissimo Et que faisait-il avec cette superbe fille gringo ? Est-ce que Remo voulait la vendre ?

Non, Remo ne voulait pas la vendre. Il était là pour proposer au generalissimo la meilleure affaire de sa vie. Il permettrait au Lider Maximo de vivre assez longtemps pour admirer le coucher du soleil. Le garde s'esclaffa.

Remo passa alors à l'action. Sa main parut caresser la figure arrogante de l'homme. Le mouvement n'était pas rapide, pas brutal mais quand la main retomba le rire avait disparu de la figure du garde. Car comment rire sans lèvres ni dents ? Il ne pouvait même rien faire de ses mains sinon essayer d'étancher le flot de sang. Il indiqua aussi, précipitamment, où se trouvait le generalissimo en montrant du doigt le dernier étage. Il y avait un autre garde, tout près, qui appuya sur la détente d'un pistolet-mitrailleur. Mais le coup ne partit pas. Le

doigt pressa encore. Le pistolet-mitrailleur eut simplement un petit sursaut dans une gerbe de sang. Le sang venait de la main. Elle était par terre, toute seule, et l'index continuait de presser la détente. Remo s'avança tout droit avec Kathy. Derrière eux, les servants des mitrailleuses n'avaient même rien remarqué. Kathy le savait parce qu'ils continuaient de la regarder en lui envoyant des baisers.

En entrant dans la maison, Remo s'arrêta dans le hall somptueux et regarda de tous côtés. Un sol de marbre frais, poli comme un miroir. Des fenêtres à vitraux hautes de deux étages. Des meubles en bois précieux bien cirés. Des fauteuils à haut dossier. De l'or dans les lustres.

Il entendit rire au premier étage et se dirigea vers l'escalier.

— Est-ce que ce rire vous dit où est le seigneur de ce palais ? demanda Kathy.

— Nah. J'ai horreur de ce genre de baraques. Vous savez. Un peu d'espagnol, ce qui veut dire un peu d'Arabe parce qu'ils étaient les véritables architectes du style espagnol. Un brin de maya. Un brin d'aztèque et un peu de californien. Cette boîte est un chaos. On ne peut pas se faire idée du coin où se trouve le proprio. Je déteste qu'on me mélange les styles comme ça.

Kathy dut courir pour rattraper Remo dans l'escalier. Les gardes faisaient du bruit au dehors. Une sonnerie d'alarme retentissait. Remo ne s'en souciait pas du tout. Et quand il vit un officier se précipiter dans une pièce et refermer la porte à clef il le suivit, en faisant simplement sauter la serrure comme un caillou d'un lance-pierres. Haletante, Kathy le rejoignit. Derrière lui, elle ne risquait rien. C'était sans doute le seul endroit sûr.

Remo désarma deux autres officiers tout chamarrées de médailles. Quand Remo désarmait, ce n'était pas à moitié, les bras partaient avec les armes. Il ne les acheva pas. Il ne toucha même pas les deux grosses brutes qui avaient lâché les leurs en assistant avec horreur à la perte de bras de leurs officiers. Remo leur sourit même aimablement en passant devant eux pour entrer dans la pièce suivante où le premier officier surexcité expliquait au generalissimo Eckman-Ramirez les dangers d'un homme seul qui venait menacer son Excellence.

Le generalissimo, lui, connaissait l'anglais. Il le parlait d'ailleurs assez bien et il le fit très rapidement en apprenant que l'homme qui était passé à travers tous ses gardes comme dans du papier de soie était maintenant devant lui.

— Que peut vous offrir mon humble maison, mon ami ?

Le generalissimo avait des traits fins, un petit nez mince, des cheveux tirant sur le blond et des yeux noirs. Il avait aussi une dent en or en plein sur le devant. Dans ce pays, apparemment, quand on avait de l'or, on l'étafait. Il regardait avec insistance les poignets de Remo.

— Je veux votre truc au fluoromachin.

— Mais, monsieur, nous n'avons rien de semblable ! Si j'en avais, cher monsieur, vous seriez le premier à qui je l'offrirais.

— Oh, le menteur ! s'exclama Kathy. Ces bouchers sont d'abominables menteurs !

— Qui est votre belle amie qui me traite de menteur ?

— Vous avez le culot de dire que vous ne m'avez pas reçue ici même pour m'expliquer que je devais mesurer l'oxydation et la réfraction liquide de l'intensité des ultraviolets selon un angle transatlantique ?

— Señora ? bredouilla le generalissimo interloqué.

— Malden ! Malden, bougre de salaud ! cria Kathy.

— Malden ? Je ne connais pas de Malden.

— Vous n'êtes pas au courant de la mort des petits animaux ? Vous ne savez rien de la couche d'ozone ? Qu'est-ce que vous ignorez encore ?

— J'ignore de quoi vous parlez, madame.

— C'est lui ! affirma Kathy.

Ce qui se passa ensuite lui posa un problème immédiat. Elle comptait que Remo tuerait le generalissimo et la laisserait libre de faire ce qu'elle voulait.

Malheureusement, Remo savait faire avec des corps des choses dont elle ne s'était absolument pas doutée. Par exemple passer deux doigts le long d'une colonne vertébrale, provoquer de la douleur, remplir de larmes les yeux du generalissimo et lui congestionner la figure. Et si le generalissimo jurait jusqu'à sa mort ne rien savoir de l'engin ? Est-ce que Remo comprendrait qu'elle lui avait menti ?

— En général, ils disent la vérité avec ce truc-là, dit Remo.

— On dirait qu'il a moins peur de vous que des gens pour qui il travaille. Regardez la tête qu'il fait. Il souffre horriblement.

— C'est pour ça qu'ils disent la vérité. Pour faire cesser la douleur.

Kathy regarda la figure rougir, se détendre, rougir de plus belle, comme si Remo avait repris le contrôle total du système nerveux du generalissimo.

— C'est les Nord-Vietnamiens, n'est-ce pas ? Vous leur avez montré comment l'utiliser, hein ? C'est pour ça que vous vous êtes servi de moi ! Pour créer une arme pour Hanoi !

À ce moment-là, le generalissimo aurait volontiers avoué qu'il avait tué Adam et Ève, alors il lança un « oui ! » retentissant. Et la douleur cessa. Ce manque de souffrance était si délicieux que, avec l'aide de Kathy, il broda sur le thème de la vente aux Nord-Vietnamiens. Il confessa même sa culpabilité et demanda pardon.

— Mais Hanoi n'est pas à l'ouest de l'Angleterre.

— Mais si, pour peu qu'on aille assez loin, fit observer Kathy.

— J'ai commis ce crime ! J'ai vendu cet horrible... euh... machin.

— Générateur de fluorocarbone, souffla obligeamment Kathy.

— C'est ça. Fluro... oro... ce truc-là. J'avoue.

— Où ça, à Hanoi ? demanda Remo.

— Je ne sais pas. Ils sont simplement venus, ils l'ont mis dans une voiture et ils sont partis avec.

Remo regarda Kathy. Elle secouait la tête.

— Vous êtes un savant, un professeur, lui dit-il. Qu'est-ce que vous pensez de tout ça ?

— Ce serait possible... Possible.

Ce qu'ils feraient à Hanoi, elle n'en savait rien. Ce qu'elle ferait elle-même, elle n'en avait aucune idée. Mais elle avait besoin d'un exutoire à toute cette excitation.

— Vous allez le laisser vivre ? Il va peut-être avertir les autres.

— Des fois, ça tombe très bien. Ils arrivent tous en masse pour protéger ce qu'ils ne veulent pas que vous preniez.

— Je serais plus tranquille si vous le tuez. Je ne peux pas vous suivre en sachant que ce boucher et son officier vont téléphoner pour donner l'alerte. C'est trop dur pour moi, Remo, je ne pourrais pas !

Sur quoi elle se mit à pleurer. Elle savait très bien pleurer. Elle s'était découvert ce talent quand, à l'âge de cinq ans, elle avait étranglé son propre hamster et avait contraint sa famille à chercher partout l'abominable assassin qui avait fait ça à son cher petit Poupisie, lequel s'était débattu et avait poussé son dernier cri entre ses mains.

— Ça va, ça va, grommela Remo. Arrêtez de pleurer. Voyez, il est mort. Ils sont morts tous les deux.

Il y avait deux cadavres parfaitement immobiles sur le tapis, le generalissimo à plat ventre, son officier sur le dos, les bras encore tendus pour avertir son Lider Maximo qu'un homme épouvantable et une femme superbe venaient de pénétrer dans leur système de sécurité comme dans du beurre.

Kathleen O'Donnell ne remarqua pas la légère enflure sur la nuque des deux hommes, mais le médecin personnel du generalissimo ne s'y trompa pas. Deux vertèbres cervicales avaient été brisées et fondues l'une dans l'autre comme sous l'effet d'une chaleur intense. Un exploit extraordinaire, d'autant que les gardes assuraient qu'aucune machinerie n'avait été apportée dans le bureau du generalissimo. Il n'y avait eu qu'un homme et une belle rousse. Le médecin demanda leur signalement détaillé puis il téléphona à une importante ambassade, dans un pays voisin.

— Je crois avoir la solution de vos problèmes, annonça-t-il. Je pense les avoir trouvés.

— L'homme et la femme ?

— Oui. Elle a des cheveux rouges et elle est très belle.

— Nous avons reçu dix rapports de ce genre ce matin, de toute l'Amérique du Sud. Une des superbes rouquines était un orang-outang femelle du zoo de Rio de Janeiro que son gardien conduisait chez le vétérinaire !

— Cet homme a tué deux personnes en fondant des vertèbres cervicales, avec ses seules mains.

— Comment était-il ?

Le médecin perçut la tension dans la voix masculine. Chaque petit instant d'angoisse signifiait des dollars supplémentaires pour lui. Il donna les deux signalements et il dit où il pensait que le couple était allé.

Le rapport fut immédiatement transmis par radio en haute priorité à Moscou, qui en recevait des masses depuis le début de la matinée. Mais celui-ci était différent. Dans tous les autres, l'homme avait tué des gens au pistolet ou au couteau, mais ce dernier message indiquait une personne capable, à mains nues, de provoquer assez de pression pour fondre deux vertèbres comme si elles avaient été cuites dans un four.

Chapitre 11

Reemer Bolt ne savait pas si c'était la chaleur ou la surexcitation mais il transpirait dans sa combinaison argentée antiradiation. Une des expériences de Malden avait démontré que ces combinaisons protégeaient de la pleine intensité des rayons solaires pendant un maximum de vingt minutes. On ne savait pas très bien ce qui avait été découvert d'autre, parce qu'on était toujours sans nouvelles de Kathy O'Donnell. Il rêvait d'elle, de son corps pulpeux, de son sourire enchanteur, de sa prompte intelligence qui lui manquaient, mais surtout de son corps. Tout bien réfléchi, il se passait fort bien de son intelligence et de son sourire. Et, dans le fond, sans elle il serait l'unique artisan du plus ahurissant progrès industriel du xx^e siècle. Peut-être même de tous les temps. Celui qui avait inventé la roue était peut-être oublié mais Reemer Bolt ne le serait jamais.

L'honneur serait rendu à qui méritait l'honneur. Reemer, en ce beau jour d'automne, avait aplani le dernier petit obstacle. Non seulement il avait trouvé un usage pour la chose mais, en plus, dans une industrie internationale majeure. En une petite année, la CC du M. récupérerait tout son investissement et ils seraient tous sur le chemin d'une fortune incommensurable.

Des voitures et des camions étaient arrivés pendant toute la matinée, et la tôle de leur carrosserie nue scintillait au soleil. Quelques véhicules étaient vieux, avec des pièces rapportées rouge minium, d'autres tout neufs, aux rivets encore visibles. Une petite vallée avait été entièrement défrichée, juste au nord de Chester, dans le New Hampshire. Dans cette vallée arrivait le flot des voitures et dans cette vallée se trouvait le conseil d'administration au grand complet de la Chemical Concepts du Massachusetts.

En manquant de se prendre les pieds dans le bas du pantalon matelassé recouvrant ses chaussures, Reemer Bolt leva un bras. Une bonne vingtaine d'ouvriers s'avancèrent vers les voitures, armés de lances à peinture. L'air se remplit de nuages roses, mauves, de toutes couleurs. Il y avait du rouge pompier et du beige couture, du vert sapin et du bleu pervenche, du blanc de neige et du jaune chartreuse. La laque giclait des lances, étincelante.

Au moyen d'une radio spéciale Reemer Bolt, qui avait acheté un nouveau système de brouillage, communiquait avec un technicien resté au siège.

L'engin était maintenant à l'abri sous un petit bureau. Quand le

technicien entendit le signal, il souleva le capot rouge protégeant le bouton de mise en marche. Le plancher se souleva, au-dessus de l'appareil, le plafond et le toit du bâtiment s'ouvrirent.

Le soleil inonda l'engin – réduit maintenant à la taille d'une table-bureau – surmonté d'une sorte de cône métallique d'un mètre cinquante pointé vers le ciel, comme un petit canon. Le toit et le plafond se fermèrent, le plancher recouvrant la chose se rabattit, l'engin avait fait son office. On était parvenu à descendre à cinq secondes de temps opérationnel contrôlé.

Là-bas dans la vallée dénudée près de Chester, dans le New Hampshire, une lumière bleue miraculeuse se déploya dans le ciel. Pendant cinq secondes, elle parut pétiller et son anneau se referma rapidement. Les cinquante voitures et camions ne firent absolument rien. Leurs carrosseries scintillaient de rouge, de rose, de noir, de marron, de gris et de bleu à l'aspect mouillé.

Reemer Bolt ôta son masque protecteur et fit signe au conseil d'administration de l'imiter.

— Le danger est déjà passé ? demanda un des membres.

— Complètement, répliqua Bolt.

Il leva les yeux. L'anneau dans le ciel n'était plus qu'un tout petit cercle. Les techniciens étaient même arrivés à faire refermer plus vite le bouclier d'ozone. L'air sentait vaguement l'herbe brûlée. Elle crissait sous les pas. La terre elle-même paraissait friable.

— Venez ! chuchota-t-il aux membres du conseil. Il n'y a plus de risque. Mais parlez bas. Rien de ce que nous disons ici ne doit être entendu par d'autres oreilles.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de secret dans un tas de voitures couvertes de peinture fraîche ! s'exclama le président.

Bolt avait peut-être des défauts, mais il s'y entendait pour ménager ses effets. Il avait le sens du spectaculaire. Prenant la main du président du conseil d'administration, il l'appuya sur le toit rose lustré d'une conduite intérieure. Le président la lui arracha vivement et il cherchait avec quoi l'essuyer quand il s'aperçut qu'elle était parfaitement sèche et propre. Il la frotta sur la voiture. Étincelante et sèche. Il alla passer les doigts sur une autre voiture. Tous les membres du conseil frottèrent du métal brillant d'un lustre qu'ils n'avaient jamais vu, même dans un Salon de l'Automobile.

Reemer déclara alors, à voix basse et avec une grande précision :

— Nous pouvons abaisser de trois cents dollars le prix de n'importe quelle finition haut de gamme. Nous pouvons transformer la peinture le meilleur marché et la plus ordinaire en laque de première qualité. En un mot, Messieurs, notre méthode d'application de peinture de carrosserie va prendre en otage toute l'industrie automobile du monde. En un mot, Messieurs, aux robots du Japon, aux ouvriers de

Détroit, aux techniciens de Wiesbaden en Allemagne nous disons : vos corvées de peinture sont finies. Il y aura une finition, un lustre digne de ce nom et nous seuls sommes capables de l'effectuer !

Le président du conseil d'administration serra Bolt dans ses bras, comme un fils. Il aurait été prêt à l'adopter, à ce moment-là.

— N'applaudissez pas. Ne me portez pas en triomphe. Très discrètement, comme si tout cela n'était que de la routine, regagnez vos voitures et partez.

Quelques minutes plus tard, Reemer Bolt se trouva seul. Il attendit, en sifflotant. La phase suivante allait commencer.

Des cars arrivèrent et cinquante personnes en descendirent, hommes et femmes.

Ceux qui avaient amené les voitures étaient partis avant qu'elles soient peintes. Ceux qui allaient se mettre au volant et les emmener ne savaient pas qu'elles étaient repeintes de frais.

Bolt ôta sa combinaison quand il s'aperçut qu'elle attirait les regards. Il comptait partir dans la dernière voiture, pour se faire déposer à une centaine de mètres de l'endroit, dans une ville voisine, où une voiture normale l'attendait avec un autre chauffeur.

C'était un projet énorme, c'était brillant, pensait Bolt ; un projet boltien, ce mot exprimant pour lui l'audace, la complexité et, plus que tout, la réussite. Mais il remarqua que tous ces imbéciles étaient assis là dans les voitures, sans rien faire.

— Allez ! Partez... circulez ! dit-il.

Mais ils restaient là, en regardant leur volant, en tripotant le tableau de bord. Reemer s'approcha de la voiture la plus rapprochée et ouvrit la portière. Une jeune femme était au volant.

— Qu'est-ce que vous attendez pour démarrer ?

— Je ne peux pas, dit-elle.

— Essayez de tourner la clef de contact, quoi !

Elle lui montra ses doigts. Ils étaient rouges.

— Je ne fais que ça !

— Poussez-vous ! grogna Reemer.

À part Kathleen O'Donnell, les femmes n'étaient bonnes qu'à une chose, pensa-t-il. Il tourna la clef. Il n'y eut même pas un hoquet. Il la tourna encore. Pas un clignotement au tableau de bord. Le silence total.

— Vous voyez ? dit la jeune femme.

— Fière de vous, je parie ! maugréa Bolt et il alla à la voiture d'un homme.

De nouveau, rien. Pas le moindre résultat dans la Buick beige, dans la Chrysler caramel, dans la Pontiac vert menthe ou la Subaru ciel d'été. Tout aussi muettes la Mustang mauve, l'Audi, la Citroën CX, l'Oldsmobile, la Thunderbird, la Datsun et l'Alfa Romeo.

Même la Ferrari était en panne.

Le bout des doigts de Reemer Bolt saignait quand il annonça que tout le monde serait payé et qu'ils n'avaient qu'à remonter dans les cars et s'en aller. Vite. Tout de suite.

— Vous pouvez faire ça, au moins ? Non ?

Une fois les cars partis, il resta seul avec un plein champ de voitures qui refusaient de démarrer. Seul était bien le mot juste. L'échec douloureux était niché au creux de son estomac.

Il ne pouvait pas déplacer les voitures. Alors il les laissa là et partit à pied. Personne ne pourrait remonter à leur source, se disait-il. Mais deux réseaux internationaux s'étaient déjà braqués sur la très brève et très dangereuse ouverture dans le bouclier d'ozone. Et personne, à Moscou ou à Washington, ne l'appelait une fenêtre ouverte sur la prospérité.

Le Président avait toujours su que le monde finirait comme ça, avec lui comme spectateur, badaud impuissant. Le rayon avait été coupé net ; la Russie l'avait vu aussi et d'après les meilleurs rapports, en aucun cas elle n'accepterait de croire que les Américains étaient incapables de trouver une arme opérant sur leur propre territoire. Et c'était pourtant la vérité pure.

Le FBI annonça que ses recherches d'un engin produisant un flot de fluorocarbone avaient été infructueuses. Personne ne savait ce qu'on cherchait. Était-ce un pistolet ? Un ballon ? Est-ce que ça ressemblait à un char d'assaut ? À une bombe de laque géante, modèle familial ?

Il y avait tout de même une bonne nouvelle, alors que le monde tournait aveuglément vers sa mort. Elle venait de la plus secrète des organisations, celle dont il avait appris l'existence le jour de son entrée en fonction, quand son prédécesseur l'avait fait monter dans la chambre et lui avait montré le téléphone rouge.

Le Président l'avait davantage utilisé cette semaine que tous les autres présidents au cours de leurs mandats. L'homme au bout du fil s'appelait Smith et il avait une voix acide, citronnée mais presque toujours rassurante pour le Président.

— Nous avons retracé la source vers un site mais elle a été déplacée. Elle est à Hanoi.

— Vous en êtes sûr ?

— Nous ne serons sûrs de rien tant que nous n'aurons pas mis les mains sur cet engin de malheur. Mais notre homme a suivi la piste au San Gauta et de là à Hanoi.

— Ainsi, elle est aux mains des cocos. Pourquoi sont-ils si mystérieux, alors ?

— Je n'y comprends rien, Monsieur le Président.

— Plus que jamais, je voudrais m'introduire dans le Kremlin et

savoir ce qu'ils manigancent. Vous ne pouvez pas envoyer le plus vieux, pour ça ? L'Oriental ?

— Il est en congé plus ou moins sabbatique.

— Quoi ! En ce moment ? glapit le Président.

— On ne lui donne pas des ordres à celui-là, comme à un officier. Ils ont des traditions bien plus anciennes que notre pays, et même que l'Europe.

— Oui mais enfin ! C'est la fin du monde ! Alors ? Est-ce que vous le lui avez bien expliqué ?

— Je crois qu'il avait déjà entendu ça, Monsieur le Président.

— Eh bien, bravo ! Est-ce que vous avez des suggestions ?

— Si j'étais vous, Monsieur le Président ? demanda Smith.

— Oui.

— Je vais vous suggérer une manœuvre à laquelle je pense depuis longtemps. Donnez-leur quelque chose, pour bien leur montrer que nous voulons leur confiance dans cette affaire. Que nous avons autant d'intérêt qu'eux à tout découvrir sur cet appareil de fluorocarbène. Nous devrions leur confier un de nos plus importants secrets. Ce secret serait une preuve de confiance.

— Vous en avez un dans l'idée ?

— Une arme, un système. Nous devons bien en avoir des centaines qui les intéresseraient. Mais prenez bien soin que ce ne soit pas un truc dont ils penseraient que nous croyons qu'ils l'ont déjà. Ce que nous devons obtenir, c'est la franchise pure. Nous n'avons pas le choix, Monsieur le Président. Nous devons nous dévoiler.

— C'est terrifiant, Smith.

— Ceci n'est pas un printemps de paix, Monsieur le Président.

— Je me demande ce que mes ministres vont en penser. Ce que l'état-major inter-armes va en penser.

L'homme choisi pour porter le secret à Moscou avait un peu plus de soixante ans et c'était un vieil ami du Président, un milliardaire, anticomuniste fervent et propriétaire, entre bien d'autres choses, d'un consortium technologique à l'avant-garde de la science.

Quand il vit ce qu'il devait livrer, il faillit accuser le Président de haute trahison. Étala sous ses yeux, jusqu'à une traduction partielle en russe, il avait le diagramme complet de tout le système de défense américain et les emplacements des plus importantes bases de missiles.

— Je n'irai pas ! déclara McDonald Pease, qui avait un bel accent du Texas et un doctorat de physique nucléaire.

Il apprit alors le déploiement des nouveaux missiles russes et se radoucît un peu. Et puis il entendit parler d'un système qui était peut-être la cause première de l'état d'alerte russe et il se radoucît tout à fait.

— Bien sûr, j'y vais. Nous risquerions de cramer tous comme des biscuits dans le désert. Qu'est-ce que c'est que cette espèce de sale coco lunatique qui va s'amuser à tripatouiller notre petit bouclier d'ozone ? Bon Dieu de petit raton laveur ! Il ne resterait pas un cancrelat sur la planète ! Allez, donnons tout aux Russkis ! Ramenons ce monde à son état normal, tout bêtement dangereux en général. Nom d'une sacrée bouse ! Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Votre avion attend, Hal, dit le Président.

C'était le diminutif de McDonald Pease ; avec un prénom pareil, il en avait bien besoin.

Chapitre 12

McDonald Pease arriva à Moscou à bord d'un jet spécialement affrété auquel le gouvernement soviétique accorda la permission d'atterrir sur une piste bien à l'écart.

Il portait un Stetson et un costume à quatre mille dollars d'un grand tailleur de Londres. Le vent glacial des steppes d'automne enneigées lui arracha la peau de la figure. C'était le cadet de ses soucis. Il haïssait les Russes. La seule chose dont ces gens étaient capables, c'était voler la technologie des autres peuples et empoisonner l'esprit de populations qui auraient été plus heureuses livrées à elles-mêmes.

Un Russe offrit son propre manteau, afin que M. Pease ne gèle pas.

— Non, répliqua-t-il et il laissa le vent s'acharner sur sa peau.

D'ailleurs, ils avaient fait avancer des voitures jusqu'à l'avion. Il compta les hommes de sa suite quand ils y montèrent et les recompta à l'arrivée. Partis à douze, ils étaient encore douze à entrer dans le Kremlin.

Le Premier secrétaire avait bien le type slave, une large face qui paraissait aplatie. Il avait des mains épaisses aux doigts spatules. Il exprima un optimisme prudent en remerciant l'Amérique de partager ses secrets avec eux.

Ils se trouvaient dans une vaste salle. Derrière le Premier secrétaire, il y avait des officiers russes dans des fauteuils de rotin, deux interprètes et un très grand miroir sur un des murs. L'éclairage fluorescent, pensa Pease, n'aurait pas été jugé acceptable chez un ferrailleur mexicain.

— Je suis ici, annonça Hal Pease, sa voix texane presque brisée de chagrin, parce que nous affrontons un danger commun. Il paraît que vous n'avez pas confiance en nous et je viens vous convaincre que nous sommes dans le même camp, pour essayer de sauver le monde.

Le Premier secrétaire hocha la tête. Ces Russes avaient un cou comme un baril, pensa Pease. Ils feraient de bons joueurs de football.

— Nous savons que vous accumulez un nombre considérable de nouvelles armes nucléaires, des armes qui, croyons-nous, sont dépourvues des systèmes de sécurité habituels. Pour la première fois dans l'histoire de la guerre atomique, une nation n'a pas pris les précautions nécessaires.

Pease écoutait, tout en parlant, la traduction simultanée de sa déclaration. Le Premier secrétaire répondit et l'interprète entonna :

— Nous n'avons pas introduit les armes atomiques dans le monde. Nous sommes comme les autres nations, victimes des armes atomiques que vous avez introduites sur cette planète. Vous venez nous dire maintenant que nous n'avons pas pris les précautions nécessaires de sécurité. C'est un mensonge. Nous sommes un peuple pacifique et nous l'avons toujours été. Nous sommes incapables de mettre le monde et nous-mêmes en danger avec des armes aussi épouvantables que vous le dites.

— Allez ah, laissez béton ! répliqua Pease. Nous savons que nous les avons. Vous savez que vous les avez. Enfin quoi, merde, je viens vous faire cadeau de quelque chose pour prouver notre bonne foi ! Vous n'avez pas besoin de vous entêter avec ces conneries de pacifisme, l'ami.

Le Premier secrétaire et l'interprète échangèrent quelques mots. Hal Pease n'eut pas besoin d'une traduction. On lui disait d'aller se faire voir.

— Très bien. Alors voilà. Nous allons vous faire cadeau de tout notre système de défense. Ce que nous voulons vous faire bien comprendre, c'est que nous ne sommes pas responsables de cette tentative démente de percée du bouclier d'ozone. Tout ce que nous vous demandons, c'est de vous arrêter dans votre marche vers la destruction du monde.

L'interprète recommença à expliquer que les Russes étaient amoureux de la paix mais Hal Pease lui dit que ça ne l'intéressait pas. Il eut envie de vomir quand les officiers soviétiques se penchèrent sur les plans des défenses américaines. Il les vit hocher la tête. Ils savaient que ces plans étaient authentiques. L'un d'eux s'éclipsa et revint au bout de cinq minutes. Il fit simplement un signe de tête au Premier secrétaire qui disparut à son tour. Son absence fut encore plus brève.

On n'eut pas besoin de l'interprète, cette fois. Pease comprit très bien, quand le Premier secrétaire croisa les bras, que sa proposition était rejetée. L'interprète tenta de se lancer dans un nouveau démenti des missiles irresponsables mais Pease le coupa net :

— Non, mais ça va pas la tête, les cocos ? Nous venons de nous mettre à poil devant vous, bande de salauds. Qu'est-ce que vous voulez de plus ? Une guerre ? Qu'est-ce que vous allez gagner, hein ? Vous voulez me dire ça ? Est-ce que vous allez courir voir votre boss et lui dire qu'il est cinglé ? Vous commencez un truc que personne ne va gagner et en attendant, si nous ne nous faisons pas tous sauter, c'est sûr que nous allons être cuits comme une friture de goujons.

Le Premier secrétaire réfléchit un moment, s'esquiva et revint.

— Si vous voulez la vérité, dit-il par l'intermédiaire de son interprète, nous savons avec certitude que les Américains sont les plus grands menteurs de la terre.

Hal Pease faillit lui sauter à la gorge, là en plein Kremlin. Il se retint en tremblant. Il se donnait du mal pour rien. S'il avait envoyé son poing dans la figure du Premier secrétaire, il n'aurait pas fait plus de mal qu'il n'en avait déjà fait.

Alexei Zemyatine observait tout derrière le grand miroir qui était en réalité une glace sans tain. Il jugeait que cet Américain disait la vérité. Mais c'était infiniment moins important que ce qu'il savait depuis une demi-heure.

Alors même que l'avion de McDonald Pease décollait pour la Russie, les Américains procédaient à un nouvel essai de leur arme. Et il ne faisait aucun doute que c'était bien le gouvernement américain, pas une petite société commerciale renégate qui n'avait pas de comptes à rendre aux autorités. Zemyatine comprenait qu'une affaire commerciale puisse échapper à tout contrôle. Il connaissait bien le marché noir florissant et incontrôlable en Russie, où aucun marché noir ne devait exister. Aucun marché du tout, sauf ce que l'État attribuait parcimonieusement à chaque citoyen.

Le rapport, confirmé par plusieurs sources, était arrivé, par une ironie du sort, au moment même où M. Pease faisait sa première déclaration. Alexei ne l'avait écoutée que d'une oreille. Ce qu'il lut dans le rapport le glaça jusqu'aux os. Les Américains avaient déterminé, la veille même, leur capacité de rendre inutilisables tous les blindés russes, en Europe comme en Asie. Ils étaient capables de ne laisser à la mère Russie que ses fantassins et des chars qui ne roulaient plus.

Alors que les techniciens américains et russes examinaient les grandes cartes et les champs de détection, tout cela parfaitement authentique, Zemyatine exigeait des détails. Dans les détails résidait la vérité.

Il fit venir l'agent qui avait reçu le rapport initial. Les Américains avaient effectivement procédé à un nouvel essai. L'événement avait été immédiatement capté parce que tous les systèmes russes d'espionnage électronique étaient en alerte.

— Un essai plus bref, cette fois. Plus précis.

— Une précision de catégorie armement ?

— Apparemment, camarade Maréchal.

— Si bien que s'ils l'utilisaient sur un seul front, par exemple, l'attaque pourrait être suffisamment brève pour ne pas mettre en danger le reste du monde.

— Je me permettrai d'ajouter, dit l'agent, que nous avons déployé un réseau sur tout le continent américain pour localiser la source.

— Et vous avez échoué ?

— Non, camarade Maréchal. Nous avons localisé la source, avec de

grands risques pour nos gens. Les Américains en ont arrêté au moins une quinzaine. La priorité n'était pas la sécurité mais la réussite.

— Oui. Très bien.

— Nos voitures étaient alertées. Des véhicules équipés d'antennes paraboliques.

— Cela a dû attirer l'attention.

— C'est pour ça que nous avons perdu tant d'agents. Mais cela nous a permis de nous assurer que le rayon était projeté du nord de la ville américaine de Boston, dans une région de haute technologie militaire et industrielle. À l'essai, il y avait cinquante voitures neuves, des voitures de luxe, bien meilleures que celles qu'on serait capable de construire chez nous. Dans les cinq secondes, Camarade Maréchal, toutes ces voitures ont été mises hors d'état de marche. Complètement en panne. Et la peinture n'était même pas endommagée.

— De quelle nature, cette panne ?

— Tous les systèmes électroniques hors d'usage.

— Et aucune marque sur ces voitures ?

— Pas une égratignure.

— Voyez ! Je l'ai dit mille fois ! Vous vous moquez tous de l'état-major américain. Vous disiez que leur invasion de Grenade était une opération lamentable. Vous étiez plein de confiance. Et maintenant voilà ! Voyez ce qu'ils ont fait !

— Nous avons quand même nos missiles, camarade Maréchal, observa le jeune officier.

— Oui, naturellement, grogna Zemyatine et il le renvoya en voyant le Premier secrétaire se lever, de l'autre côté de la glace sans tain.

Si cet officier avait appris la mise hors d'usage de leur batterie de missiles, il aurait probablement fallu l'exécuter, en même temps que tous ceux qui lui en avaient parlé.

Le Premier secrétaire entra.

— Les officiers disent que les documents américains sont authentiques. Absolument authentiques. Je pense que, maintenant, nous devrions partager avec eux ce que nous savons de cette arme. Après tout, camarade, quel intérêt de vivre dans un monde où personne ne peut vivre ? Ce milliardaire américain n'a pas tort.

— S'il venait à vous avec un arc et des flèches, est-ce que vous baisseriez culotte pour lui présenter votre cul ? répliqua Zemyatine.

— Je suis votre Premier secrétaire !

— Ils vous ont donné leur système de défense parce qu'ils n'en ont plus besoin. Il n'aura aucune importance dans la prochaine guerre. La seule chose qu'il y a entre nous et un char américain derrière ces murs, c'est leur ignorance de ce qu'ils peuvent faire à nos missiles. C'est tout.

Et le maréchal expliqua ce que les Américains avaient fait avec les

voitures.

— S'ils peuvent mettre hors d'usage la technologie ultra-avancée de Porsche, de Cadillac, de Citroën et de toute cette étincelante ferraille japonaise, est-ce que vous croyez qu'ils auront des problèmes avec l'électronique rudimentaire d'un char soviétique ? C'est ça que vous croyez ?

— Ils nous ont menti !

— Vous vous figuriez qu'ils étaient francs ? Nos chars seront inutilisables. Notre infanterie sera inutilisable. Elle ne fournira qu'une route sanglante sur laquelle les Américains marcheront pour s'emparer de Moscou. Et de Leningrad. Et de toute la Sibérie. Cette fois, il n'y aura pas de retraite. Nous ne voulons qu'une seule chose, qu'ils nous donnent cette arme. Qu'ils avouent qu'ils l'ont et qu'ils nous la remettent.

— Des menteurs. Les plus grands menteurs de la terre !

Zemyatine regarda le Premier secrétaire retourner dans la salle et dire à l'Américain qu'il était un menteur. Il vit que l'Américain était outré. Il aurait pu croire à cette comédie, s'il n'avait pas eu la preuve que les Américains mentaient.

Plus tard, au moment où il repartait pour les États-Unis, les Russes dirent à McDonald Pease le prix de leur collaboration : c'était l'arme que l'Amérique cherchait encore partout, comme il le leur répétait.

On lui dit aussi que, au cas où l'Amérique ne le saurait pas, elle se trouvait au nord de Boston. Pease câbla immédiatement ce renseignement à l'Amérique.

L'Amérique le savait, répondit-on. Et elle cherchait encore cette sacrée arme.

Chapitre 13

Pendant le vol vers Hanoi, à bord d'un avion de la Swissair, Remo se permit quelques minutes de sommeil, que Kathy s'efforça d'abrégier en lui faisant des agaceries.

Elle n'avait pas pensé qu'il irait réellement à Hanoi. Du moins pas comme ça tout de suite. Elle croyait qu'il lui faudrait du temps, pour s'introduire dans un pays communiste. Comme ça, elle aurait eu le temps de se changer et, avec un peu de chance, de reprendre le contrôle du générateur de fluorocarbène. Ce ne serait pas difficile. Il lui suffirait de se frotter un peu contre Reemer Bolt.

Mais le temps avait manqué. À peine avaient-ils quitté San Gauta que Remo s'était empressé d'obtenir un vol pour Hanoi. Kathy était sûre maintenant qu'il travaillait pour un gouvernement, probablement le sien. Il était américain, après tout.

Dans une grande ville d'Amérique du Sud, hors de San Gauta, il donna un seul coup de téléphone. Et moins d'une heure plus tard, une femme à l'aspect assez prospère arriva dans une limousine avec chauffeur et s'arrêta près de la cabine téléphonique où était Remo, devant un grand magasin.

— Est-ce que vous cherchez la rue Valdez ? lui demanda-t-elle.

— Attendez voir, répondit Remo, puis il chuchota, à Kathy : Vous vous rappelez ces mots que je vous ai demandé de ne pas oublier ?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Je cherche le grand épicier.

— Le grand épicier ?

— C'est ça.

— J'ai horreur de toutes ces conneries de codes, marmonna Remo, puis il cria à la dame : Un hypermarché !

Elle tapa légèrement sur l'épaule de son chauffeur, pour repartir.

— Il cherche le grand épicier ! glapit Kathy.

— C'est ça, dit Remo.

La dame fit arrêter sa voiture et tendit à Remo une petite serviette de cuir. Puis elle repartit. La serviette avait une fermeture banale, toute simple. Remo la tripota en maugréant puis il finit par l'arracher. Kathy remarqua qu'il lui aurait suffi de pousser une petite barre.

À l'intérieur, il y avait deux portefeuilles avec des passeports et un appareil photo en plastique. Les passeports avaient des noms mais pas de photos. Il y avait aussi un petit instrument en métal, comme un

tampon de bureau, servant à estamper.

Kathy connaissait l'appareil photo. Il y avait dessus l'image de deux enfants Souriants, avec le soleil derrière eux. Ça s'appelait « Instababy », le premier appareil instantané dont un enfant de quatre ans pouvait se servir. Le mode d'emploi était en images et les mots s'adressaient aux parents. Ces mots disaient que ce serait une joie pour un enfant de maîtriser cet appareil d'une simplicité absolue. C'était si facile à utiliser qu'aucun mode d'emploi n'était nécessaire, il n'y avait qu'à suivre les images. On conseillait aux parents de laisser l'enfant découvrir tout seul ce qu'il devait faire.

— Je ne sais pas où va la pellicule, protesta Remo. Pourquoi est-ce qu'on fabrique des trucs comme ça ? Où est-ce qu'on met la pellicule ?

— Dans la bouche du petit lapin, expliqua Kathy.

Elle montra le côté de l'appareil où les dents d'un lapin hilare entouraient une ouverture carrée. Puis elle montra la pellicule. C'était une petite cassette carrée de la même grandeur que le trou, décorée d'une belle carotte rouge vif.

— La carotte va dans la bouche du petit lapin, dit-elle.

— Et alors ? Ils ne peuvent pas le dire ?

Kathy indiqua l'image sur la boîte de l'Instababy. Il y eut un déclic.

— Vous venez de photographier votre pied.

— Mais pourquoi est-ce qu'ils ne nous expliquent rien ?

— Je suppose que ces photos sont pour nos passeports ?

— Oui. Ça nous permettra de débarquer tous les deux à Hanoi.

Kathy O'Donnell pointa le soleil souriant de l'Instababy vers le vrai soleil. Puis elle colla contre son œil le gros œil bleu de l'appareil et appuya sur le nez du lapin.

La photo sortit au bout d'une minute, un peu floue mais bien assez bonne pour un passeport.

— Vous avez du talent, jugea Remo.

Elle lui mit l'appareil dans les mains, lui posa l'index sur le nez du lapin, pointa l'objectif sur elle-même et se recula un peu, en lui disant d'appuyer.

La troisième photo fut la bonne.

Il écrasa l'Instababy dans sa main et donna le tampon à Kathy. Elle fixa les photos sur les passeports. Quelqu'un avait procuré à Remo, en moins d'une heure, le sceau officiel des États-Unis. On lui avait donné l'ordre de le détruire, ce qu'il fit promptement entre ses mains, comme s'il l'astiquait. En quelques secondes, il en fit un petit cube de métal plus ou moins informe qu'il jeta dans la rue.

— Comment avez-vous fait ça ?

Sa réponse fut plus ahurissante encore. En termes de force et d'essence, les concepts mystiques qu'il expliqua n'étaient pas loin de la théorie atomique complexe.

D'un côté, il faisait avec son corps des choses inconcevables. De l'autre, il vous débitait des explications métaphysiques aussi facilement que des vers de mirliton. Et pourtant il ne comprenait pas un mode d'emploi destiné aux enfants de quatre ans !

Leurs identités de couverture étaient parfaites et ne suscitèrent pas le moindre doute. Ils faisaient partie de la Commission internationale inter-médias pour la Vérité dans le Sud-Est asiatique. Quand ils arrivèrent à Hanoi, des journalistes étaient là pour interviewer le chef du groupe. Il s'ébouriffa les cheveux et déboutonna sa chemise pour avoir l'air d'un reporter et lut sa déclaration en ânonnant, pour exprimer son remords de voir les médias de son propre pays répandre des contre-vérités sur la nature d'un peuple dont le seul désir était de vivre en paix.

La commission devait donner une conférence de presse à l'hôtel, sur les progrès industriels, mais elle ne put avoir lieu. Les pousse-pousse étaient en panne.

Pour cet acteur, le bon côté du communisme, c'était que si les serviettes étaient sales on n'avait pas besoin d'attendre qu'on vous les change ni de supporter l'insolence du personnel, la bonne était rouée de coups sur place par un policier.

— Comment allons-nous trouver le rayon ? demanda Kathy. Il doit être bien caché.

— S'il est caché, alors quelqu'un l'aura caché et par conséquent quelqu'un sait où il est.

— Comment allez-vous trouver cette personne ?

— Ma foi, si ce n'est pas une personne mais le gouvernement, et dans ces patelins-là tout est le gouvernement, on attrape le premier fonctionnaire venu et on lui fait révéler qui pourrait être au courant du nouvel engin.

— Et s'il ne veut pas parler ?

— Ils veulent toujours.

— Mais s'il n'en sait franchement rien ?

— Tant pis pour lui.

— J'adore ça, dit Kathy O'Donnell. J'adore. Commencez par ce type là-bas, avec le casque colonial et le fusil-mitrailleur.

— Je commencerai par où je voudrai, répliqua Remo.

— Par où allez-vous commencer ?

— Je ne sais pas.

Les rues étaient sinistres, laides, les arbres paraissaient dépouillés de leur écorce. Les habitants la mangeaient, semblait-il. Pas étonnant qu'il n'y ait pas d'ordures dans les rues de Hanoi. Les plus heureux les avaient déjà pillées pour en faire leur dîner.

En regardant autour de lui, Remo remarqua que les seuls gros hommes étaient des officiers généraux. Tous les autres gens étaient

d'une maigreur incroyable.

— Voyez un peu comme ces gens sont maigres, dit Remo.

Le chef de la commission de la vérité l'entendit. Il attendait devant son hôtel et fourrait un gros caramel dans sa bouche.

— Le capitalisme ne les encourage pas à se nourrir correctement, dit-il la bouche pleine.

Il jeta par terre le papier du caramel. Le portier tomba à genoux pour le lécher. Il fut brutalement repoussé par le gérant de l'hôtel, qui avait aussi le droit de lécher les miettes sur les chemises des Américains.

Le chef de la commission inter-médias était un jeune acteur américain qui savait tout de la presse pour avoir joué des rôles de journaliste au théâtre et à la télévision. Il avait souvent entendu dire qu'il était intelligent. On lui disait qu'il était plus intelligent que l'Américain moyen, qui ne connaissait pas la vérité vraie de ce monde. Cet acteur américain prit son expression la plus intelligente et la plus pénétrée, pour les photographes. Il demanda aussi à être conduit aux lieux des plus abominables des bombardements américains.

— Les Américains ont le droit de savoir ce que leur gouvernement a fait en leur nom ! proclama-t-il.

Remo laissa le groupe partir avec un guide, en dépit de l'agent qui le poussait pour les suivre. Il méditait déjà.

Toute la matinée, il parcourut les rues de Hanoi avec Kathy et un autre guide, apparemment à l'aventure. Le guide, naturellement, n'était pas un « ornement culturel », comme on l'appelait, mais un banal flic vietnamien.

Un bâtiment parmi d'autres, tout aussi gris et pas particulièrement imposant, donna à Remo la sensation de passer devant un siège de l'autorité.

— Vous ne pouvez pas entrer là, déclara l'ornement culturel.

Kathy contempla l'immeuble. Même elle sentait son importance. Elle se dit que maintenant le véritable génie de Remo allait se manifester. Elle fut saisie d'une incontrôlable excitation qui électrisait son corps, lui coupait les jambes. Elle imagina le nombre de gens que Remo allait devoir tuer dans un immeuble pareil, dont le guide venait de confirmer qu'il abritait un service de sécurité du gouvernement.

— Ce bâtiment est assez grand pour contenir l'appareil du rayon, dans n'importe lequel de ses nombreux bureaux, dit-elle à Remo.

Il marcha vers la porte. L'ornement culturel voulut lui empoigner le bras mais n'attrapa que du vide.

À l'intérieur de l'immeuble, un Russe équipé d'un micro et d'un magnétophone commenta :

— Il vient vers nous. Notez que le sujet pourrait donner le signal de l'action.

Tandis qu'il parlait, un autre Russe prenait des notes. À mi-hauteur de la page il y avait une phrase disant que l'identification positive avait été faite à bord de l'avion et reconfirmée à l'aéroport. La femme était bien le professeur Kathleen O'Donnell et l'homme était l'Américain.

— Nous ne sommes pas encore prêts, dit une voix derrière lui.

L'homme au magnétophone se retourna d'un air méprisant. Il avait peur, aussi. Le magnétophone devenait nettement moite entre ses mains. Il avait ordonné la mort de beaucoup de gens, dans sa vie, mais maintenant il allait être obligé de voir de ses yeux le résultat de ses ordres.

— Prêts ou non, ça n'a aucune importance, déclara le colonel Ivan Ivanovitch.

Le maréchal Zemyatine lui avait dit de n'accorder aucune faveur spéciale à son équipe d'exécution.

Chapitre 14

Pyotr Fursteva était entraîné à tuer depuis de si nombreuses années que lorsqu'on lui annonça que l'objectif avançait sur lui, il n'eut pas le moindre souci. Il n'en aurait eu aucun même s'il avait eu à tuer l'objectif avec les dents, là en pleine rue de Hanoi. Il s'était entraîné avec les dents sur des vaches et il avait fait faire la même chose à son peloton d'exécution.

On les appelait les « faces de sang », mais pas à leur nez, bien sûr. Sur une base d'entraînement de Biélorussie, un officier avait dit en plaisantant que le cuistot pouvait jeter son couteau à découper et laisser aux « faces de sang » l'abattage des vaches. Fursteva avait tué cet officier sur-le-champ. Avec les dents.

C'était cette équipe qui avait été désignée par le maréchal Zemyatine pour débarrasser la Russie de l'Américain embarrassant.

Il devait y avoir trois hommes armés de couteaux, suivis par un assaut au pistolet soutenu par des tireurs d'élite sur les toits, des lance-grenades et un peloton de trois hommes. Le colonel du KGB avait tout noté.

— Vous croyez vraiment qu'un être humain tout seul va échapper à mes combattants au couteau ? avait alors demandé Fursteva.

Il avait espéré une petite guerre avec les Vietnamiens, il s'était vu opérer une sortie sanglante de Hanoi avec ses hommes. Le colonel Ivanovitch devinait ces absurdes pensées du commandant. C'était ce qui l'effrayait tant. Il ne savait pas si Fursteva ferait peur à l'Américain mais indiscutablement le commandant des « faces de sang » le terrifiait.

— Il avance sur nous. Nous n'aurons même pas à lui courir après, se plaignait Fursteva.

— Le sujet prend l'initiative, dit au micro le colonel Ivanovitch et l'homme au calepin nota cela en guise de confirmation du rapport.

Les combattants au couteau s'élancèrent les premiers. Remo les vit arriver. Ils étaient en bonne santé et savaient se déplacer.

— Oh non ! Ils nous attaquent ! hurla Kathy.

Elle avait cru que ce serait Remo qui attaquerait. Elle se sentit subitement très seule et toute peureuse dans cette capitale communiste inconnue. Et l'homme à qui elle se fiait pour qu'il lui fournisse de magnifiques massacres était soudain devenu fou. Il sifflotait.

De temps en temps, Remo aimait bien siffler en travaillant. Pas des

airs connus mais les rythmes de son corps pour que tout soit plus harmonieux. Une des difficultés, avec trois assaillants, c'était qu'ils avaient du mal à coordonner leurs mouvements. Alors quand il saisit le poignet du premier poignardeur, il dut procéder à un petit ajustage pour bien le balancer comme un marteau à lancer. Le coup fut réussi, avec une accélération pour faire sauter les deux yeux du deuxième homme avec les pieds du premier, suivie d'un nouveau tour pour attraper le troisième en plein plexus solaire.

L'homme-marteau fut encore bon pour la vague suivante, celle aux pistolets, mais les pieds commençaient à s'user sous les impacts renouvelés. Remo traversa la deuxième vague et escalada les murs pour s'en prendre aux tireurs d'élite avant même que Kathy ait le temps de crier de ravissement. Les tireurs furent étonnés, forcément, en voyant cette figure si rapprochée dans leur viseur télescopique et puis, ils ne virent rien parce que des yeux dont le cerveau ad hoc vient d'être transformé en gelée de coing ont tendance à avoir la vue plutôt basse.

Le colonel Ivanovitch avait presque tout suivi avec son émetteur-récepteur. Chaque coup mortel fracassant résonna comme une explosion avant que la dernière vague de Fursteva ait l'occasion de se servir de ses grenades. Le commandant monta quatre à quatre vers l'action pendant qu'Ivanovitch donnait l'ordre à son cameraman de plier bagages et à tous les autres de sortir immédiatement de l'immeuble.

Le commandant Fursteva retint ses grenadiers et leur interdit d'achever cet homme, parce qu'il le voulait pour lui seul. Il se précipita sur l'Américain, en montrant les dents.

Remo vit un homme foncer sur lui la bouche ouverte. Il était évident que cet homme voulait aider, alors Remo le lui permit. Il lui offrit momentanément sa gorge, laissa passer l'agresseur et puis il le frappa à la nuque avec son menton, ce qui eut pour effet de faire sortir une vertèbre cervicale par la bouche de l'homme.

Cet individu, manifestement, avait voulu le mordre à la gorge. Chiun lui avait dit qu'un jour quelqu'un ferait cette folie stupide.

Remo n'avait jamais compris pourquoi on tenterait de s'exposer comme ça. Chiun lui avait expliqué qu'en général, les gens aussi stupides étaient blancs. Cet homme-là était blanc. Remo s'assura que les grenades n'exploseraient pas en les fourrant dans la bouche de leurs lanceurs et en les enfonçant bien, jusque dans les estomacs. Puis il fit tout le tour de l'immeuble, cherchant quelqu'un qui saurait quelque chose du flot de fluorocarbène.

Dans la rue, Kathy O'Donnell défilait d'ivresse.

— Je t'aime, Remo ! criait-elle en riant aux éclats. Je t'aime !

Ivan Ivanovitch passa en courant devant elle, avec son

photographe et son preneur de notes. Il pensa un instant qu'il devrait s'emparer d'elle mais à en juger par l'abominable bruit monstrueux venant de l'immeuble, il était sûr qu'il ne pourrait jamais quitter Hanoi en vie si jamais il touchait à cette femme.

Lorsqu'Ivanovitch, ses photographes et preneurs de notes arrivèrent à Moscou, une plainte officielle réclamant une fortune en dommages-intérêts les avait précédés au Kremlin.

Alexei Zemyatine écouta tout et déclara après avoir reçu le colonel Ivanovitch tremblant :

— C'est bien. Au moins quelque chose s'est enfin passé comme prévu.

Chapitre 15

L'homme s'était servi d'un être humain comme d'un fouet. Tout le monde l'avait vu.

— Il s'est servi de lui comme d'un fouet, dit quelqu'un dans l'obscurité.

— Non, dit quelqu'un d'autre.

— Passez ça au ralenti. Vous verrez. Comme d'un fouet, il s'en est servi. Je vous jure.

L'image se figea sur l'écran puis revint en arrière à toute vitesse.

— Qui est-ce ? Qui est cet homme ? Est-ce que c'est un trucage photographique ?

L'image repartit. Un homme seul avançait contre trois autres, qui étaient armés de couteaux. L'homme seul n'avait aucune arme.

Les images étaient d'une incroyable netteté. Le public de cette petite salle avait déjà vu des projections de cette qualité. Quand un athlète de haut niveau doit participer à une compétition internationale, son entraîneur est autorisé à utiliser une demi-heure très précieuse de cette pellicule particulière. Elle filmait avec dix fois le nombre d'images par seconde par rapport au cinéma normal. Si elle ne pouvait arrêter une balle, elle photographiait néanmoins le trajet flou de la balle traversant l'écran.

Une voix dans l'ombre :

— Est-ce que nous devons encore regarder tout ça ?

Une autre voix dans la salle de projection :

— Ou nous regardons ça, ou nous assistons à la destruction de nos villes, de nos campagnes, de nos récoltes, à un massacre auquel aucun de nous qui bénéficions du socialisme ne survivrait.

La première voix :

— C'est tellement sanglant !

— Pourquoi pas des soldats ? Pourquoi nous fait-on voir ces images ? Est-ce que nous n'avons pas de commandos ? De champions de judo ?

Un silence tomba, avant que le film repasse encore une fois. Il y avait de la tension dans la salle, comme si l'air y avait été comprimé. On avait du mal à respirer. Elle sentait le linoléum neuf et le tabac froid. Il n'y avait pas de fenêtres et aucun des hommes présents ne savait même dans quel quartier de Moscou ils étaient, encore moins dans quel immeuble. On leur avait simplement dit qu'on allait avoir besoin d'eux. Ils avaient été amenés de tout le bloc socialiste, pour

regarder attentivement ce film.

Ils furent donc bien surpris quand on leur fit part d'une information secrète.

— Aucun militaire, aucun expert du KGB n'a pu identifier ce que nous voyons ici. Aucun.

— Quand est-ce que ce film a été tourné ?

— Il y a deux jours.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas un trucage ? Ils auraient pu engager des lutteurs et des gymnastes de l'Ouest, vous savez, et mettre en scène tout ça. C'est connu que la technologie occidentale peut accomplir des merveilles.

— Le film a été tourné à Hanoi. Et j'étais juste à côté du photographe. J'ai tout vu de mes propres yeux.

— Excusez-moi, Camarade.

— Vous n'avez pas à vous excuser. Vous êtes ici parce que nous ne savons pas ce que c'est. Personne parmi ceux qui ont vu ce film ne peut l'expliquer. Ce n'est pas du tai kouan do, pas du judo, pas du ninja, pas du karaté ni aucune des techniques de lutte à mains nues que nous connaissons. Nous ne savons pas. Vous connaissez le corps humain. Dites-nous ce que vous voyez.

— Je vois ce que je n'ai encore jamais vu.

— Regardez encore.

Le film repartit et l'homme seul saisit le lanceur de couteau par le poignet et se servit de lui comme d'un fouet, les pieds étant les mèches. C'était presque un ballet, si les morts n'étaient pas si horribles, tant l'homme avait de grâce...

Le public spécial était composé d'entraîneurs d'à peu près tous les sports olympiques. Une fois qu'ils eurent compris qu'on ne leur demandait pas d'identifier formellement les mouvements, ils purent reconnaître de petits détails.

— Remarquez l'équilibre, dit un entraîneur de gymnastique. Superbe ! Vous pouvez faire travailler et faire travailler mais il n'y en aura qu'un sur mille pour apprendre ça. Et même pas comme ça !

— La concentration, murmura un haltérophile.

— On dirait qu'il bouge à peine. Magnifique. Magnifique, souffla avec admiration un professeur de patinage artistique. Il a l'extraordinaire faculté de savoir où tout se trouve à tout moment.

L'humeur avait changé. Maintenant, l'admiration remplaçait l'horreur. Quelques entraîneurs devaient se retenir d'applaudir. Et puis tout à coup l'un d'eux remarqua quelque chose de singulier.

— Regardez sa bouche !

— On dirait qu'il siffle.

— C'est peut-être une méthode de respiration. Il existe peut-être une façon particulière de respirer qui dénoue tout ça.

— Montez le son. Est-ce qu'on ne peut pas avoir un meilleur son ?

— Il est au maximum, dit l'homme qui se tenait à côté du projecteur.

La salle se ralluma. L'homme était un général du KGB nouvellement promu, à la figure lisse et à la bouche en bouton de rose. Ses étoiles toutes neuves scintillaient sur ses épaulettes.

— Messieurs, dit le général Ivan Ivanovitch, qui arborait aussi une nouvelle médaille, il sifflotait effectivement. C'est un air créé par Walt Disney, une société américaine de dessins animés, à l'occasion d'un dessin animé de long-métrage appelé *Blanche Neige et les sept nains*, Cet air est une joyeuse petite mélodie intitulée *Siffler en travaillant*.

Un silence de mort plana dans la salle alors que tous ces hommes se souvenaient qu'ils venaient d'observer quelqu'un qui, le plus tranquillement du monde, tuait quinze hommes. Mais un des entraîneurs n'était pas dégoûté par le carnage. Il demanda une copie du film, pour servir de manuel d'instruction pour ses athlètes. Le général ne lui répondit même pas. Ce fut un autre entraîneur qui s'en chargea :

— Il n'y a personne dans le monde que nous connaissons qui soit capable d'apprendre ce que nous venons de voir.

Plutôt que de leur faire jurer le secret, une chose qui dépendait du caractère de chacun, le jeune général Ivanovitch les fit transporter dans une luxueuse datcha en pleine campagne, pour y attendre quelques jours, ou semaines, ou mois, mais pas quelques années il fallait l'espérer, que tout se tasse. En un mot, il les emprisonna. Puis il alla faire son rapport à Zemyatine.

Peu de temps après, des rapports arrivèrent sur deux nouveaux tirs au-dessus de l'Afrique du Nord. Les photos de satellites montraient que dans une région du désert égyptien égale à la superficie des Balkans, le ventre mou de la Russie, le sable avait été transformé sous l'effet d'une chaleur solaire intense en une vaste plaque lisse, uniforme, brillante, semblable à du verre.

Pour Zemyatine, le choix du Sahara était clair. La transformation du sable en verre était le seul effet instantané observable par satellite. Les Américains étaient capables, comme ils le prouvaient maintenant, de contrôler la portée de leur arme. Il leur suffirait de recalibrer et ils réduiraient la Russie à l'impuissance, sans défense. Il n'y aurait plus d'essai. L'attaque, il en était sûr, allait être lancée d'un moment à l'autre. Il était temps de lancer la sienne.

Il exigea du Premier secrétaire qu'il informe les Américains que la Russie acceptait maintenant de partager leurs renseignements sur le rayon de fluorocarbène qui risquait de les anéantir tous.

— Dites-leur que nous avons constaté certains effets sur nos

missiles. Simplement certains effets. Ne lui dites pas que les missiles sont détruits ou quoi. Certains effets.

— Mais, Alexei...

— Pas si fort, conseilla Zemyatine au téléphone, on soupçonnait les Américains, sans que la chose ait été prouvée, de pouvoir mettre à l'écoute du cosmos n'importe quelle ligne téléphonique du monde. Faites ça. Faites-le tout de suite. Que ce soit fait quand j'arriverai. C'est compris ?

Un vieux garde du corps conduisit le maréchal à la datcha du Premier secrétaire. Il faisait un temps sec et froid et il y avait de nombreux soldats, dehors. En longue capote et bottes bien cirées, ils avaient un air redoutable.

Zemyatine passa à travers les rangs des soldats de l'extérieur et les officiers de l'intérieur, puis il indiqua de la tête au Premier secrétaire de le suivre dans la pièce du fond. Le Premier secrétaire voulut prendre quelques généraux avec lui.

— Si vous faites ça, je les ferai fusiller, répliqua Zemyatine.

Le Premier secrétaire essaya de feindre de n'avoir pas été si outrageusement insulté devant ses militaires. Zemyatine n'avait encore jamais fait ça. Pourquoi maintenant ? Le Premier secrétaire n'en savait rien. Mais il y avait tout de même certaines formalités à observer.

— Vous ne pouvez pas me faire ça, Alexei ! Vous ne pouvez pas traiter ainsi le chef de votre pays.

Zemyatine resta debout.

— Est-ce que vous avez contacté les Américains ?

— Oui. Ils nous renvoient M. Pease.

— Parfait. Quand ?

— Ils ont l'air extrêmement inquiets de tout ça et ils disent que nous devrions l'être aussi.

— Quand sera-t-il ici ?

— Dans quinze heures.

— Bon. Nous allons faire ajouter des choses à ce que nous savons, par nos techniciens, pour étoffer un peu nos renseignements. Comptez huit heures pour la première conférence et puis tout le monde va dormir. Ça devrait nous donner encore douze heures. Nous ferons traîner ça deux jours, quarante-huit heures. Bien.

— Pourquoi leur donnerons-nous de faux renseignements pendant quarante-huit heures ?

— Pas faux. Nous devons simplement leur cacher le fait que leur rayon détruit l'électronique de nos missiles, jusqu'à la seconde séance, et pour cette séance nous les garderons enfermés jusqu'après les quarante-huit heures.

— Pourquoi leur disons-nous la vérité sur nos missiles hors d'usage ?

— Parce que, mon cher Camarade chef d'État, c'est la seule chose qu'ils ne sachent pas encore. Écoutez. En ce moment, ils ont tout ce qu'il leur faut pour lancer une attaque avec cette arme et pour le faire avec succès. Tout. Nous serions finis. Ils pourraient s'installer à Moscou demain et nous pourrions leur jeter des pierres.

— Alors nous leur faisons cadeau de la dernière chose qu'ils ne savent pas ?

— Parce que c'est la seule pour laquelle ils ont une chance de tarder. La seule chose qu'il leur faut maintenant c'est la certitude absolue que nos missiles – pas les leurs, je suis bien certain qu'ils ont essayé leur arme dessus – que nos missiles, à nous, ne valent plus rien quand ils sont exposés aux rayons non filtrés du soleil. Ils tarderont, parce que nous allons nous offrir à eux sur un plateau d'argent.

— C'est ça que vous voulez faire ?

— Non. Ce que nous avons fait a dépassé le point de non-retour. Pendant qu'ils tardent et attendent la dernière chose qu'ils ont besoin de savoir, nos nouveaux missiles partiront.

— Vous voulez dire dans deux jours ?

— Dans les deux jours.

— Quand, exactement ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir. Vous n'avez qu'à parler de paix, déclara le vieux maréchal.

À Washington, on annonça à McDonald « Hal » Pease que les Russes acceptaient maintenant de faire part de leurs secrets. Ils avaient compris qu'ils partageaient une planète fragile avec le reste de l'humanité.

— Je croirai ça quand je le verrai, rétorqua Pease.

Chapitre 16

C'était une nuit d'épuisement. De délicieux, de délirant épuisement. Avec tous les nerfs de la passion excités et assouvis.

Ça, c'était avant que Kathy fasse l'amour avec Remo. Quand ils étaient encore à Hanoi, allant d'un bâtiment officiel à un autre. D'une base militaire à une autre. C'était dans de sombres ruelles pendant qu'une ville devenait folle en recherchant un tueur.

Plusieurs fois, la police serait passée juste à côté d'eux sans les voir si Kathy n'avait pas fait tomber quelque chose. Alors elle voyait les agents se jeter sur ce garçon magnifique, splendide, parfait, et mourir. Parfois leurs os craquaient. Parfois la mort était aussi parfaitement silencieuse que les espaces intersidéraux. Et puis il y avait ces moments particuliers où ils se précipitaient en rugissant sur eux et alors leur corps partait en vol plané d'un côté et leur tête roulait de l'autre.

Le jour n'était pas levé quand Remo annonça :

— Ce n'est pas ici. Et ils ne savent pas où c'est.

— Pas de chance.

— Alors, pourquoi est-ce que vous souriez comme une idiote ?

— Pour rien, ronronna Kathy en se frottant contre Remo, en se blottissant au creux de son bras si superbement musclé. Vous êtes fatigué ?

— Je suis perplexe. Ces gens ne savent pas où est le fluorocarbène. Ils n'en ont jamais entendu parler.

— C'est leur problème.

— Qu'est-ce que vous vous rappelez d'autre, à son sujet ?

— Rien que cet homme effroyable de San Gauta.

— Sais pas, marmonna Remo.

Ils étaient dans un entrepôt portant l'inscription « Hôpital du Peuple ». Il avait été marqué ainsi au temps de la guerre du Vietnam, comme ça quand les Américains bombardaient les entrepôts on pouvait les accuser de bombarder des hôpitaux. Les journalistes ne disaient jamais qu'ils contenaient des armes, pas des blessés.

Celui-là contenait toujours des armes, constatèrent Remo et Kathy, mais cette fois pour des combats au Cambodge ou sur la frontière chinoise. Voilà ce que valait la paix que tout le monde avait prédite si les Américains s'en allaient.

— On y va ? demanda Remo.

— Non. Restons ici cette nuit. Vous et moi.

Elle lui embrassa l'oreille.

— Vous êtes fatiguée ?

— Oh oui ! Très.

— Je vous porterai.

— Je peux marcher. Comment allons-nous partir d'ici ? Nous sommes blancs. C'est un État policier. Est-ce que nous allons traverser l'Indochine à pied ? Ça nous prendra des mois.

— Nous allons partir par l'aéroport.

— Je sais que vous pouvez passer à travers n'importe quel cordon de police mais ils abattront tout avion dans lequel vous monterez. Il n'y aura pas de ruelles où se cacher. C'est tout plat. Vous réussiriez peut-être, je ne sais comment, mais moi je mourrai.

Kathy portait encore le petit tailleur et le corsage qu'elle avait en arrivant. L'épaule était déchirée mais elle pensait que ça la rendait plus sexy. Elle était sûre que sa propre satisfaction érotique transmettait des signaux à cet homme et qu'il devait forcément la désirer. Sinon, pourquoi l'aurait-il entraînée dans cet entrepôt désert une fois le carnage terminé, n'est-ce pas ?

— Vous auriez du chagrin si j'étais tuée ? minauda-t-elle en se demandant pourquoi elle se conduisait comme une petite dinde mais en souriant d'un air timide.

— Bien sûr, répondit Remo.

Ben tiens ! Elle était la seule à savoir quoi que ce soit de ce mystérieux engin qui risquait de supprimer toute vie sur la terre.

— Vous le pensez vraiment ?

Elle s'en voulait à mort de roucouler cette question. Elle ne s'en serait jamais crue capable. Jamais elle n'aurait pensé qu'elle pourrait se conduire comme toutes les filles du lycée, qui faisaient des manières et cherchaient à soutirer des compliments aux types qui leur plaisaient.

— Bien sûr, répéta Remo. Ne vous en faites pas pour l'aéroport. Les gens ne voient que ce qu'ils sont entraînés à voir.

— Vous pouvez nous rendre invisibles ?

— Non. Les gens ne regardent pas.

À entendre les explications de Remo, c'était tout à fait logique. Il disait que l'esprit était paresseux et que, tandis que l'œil voyait réellement tout, le cerveau filtrait et triait. Il filtrait vingt hommes et travestissait le message en une colonne en marche. Remo et Kathy se joignirent facilement à un peloton de gardiens, ils se fondirent dans la masse, en firent partie. Si elle l'avait osé, Kathy aurait tourné la tête pour les regarder en face ; elle aurait alors vu qu'ils regardaient carrément à travers elle et Remo. Mais Remo lui avait dit d'écouter sa propre respiration et de rester contre lui ; comme ça elle continuerait de faire partie de la troupe en marche. Il lui dit de penser à sa

présence, à lui.

Pour Kathleen O'Donnell, c'était facile. Elle était prête à rester éternellement avec ce garçon. Elle écouta sa propre respiration et sentit l'âcre odeur de carburant, sentit la terre trembler sous les énormes réacteurs. Elle comprit qu'elle embarquait dans un avion parce qu'elle montait. Mais ce qu'il y avait de miraculeux, c'était qu'elle n'avait pas l'impression de monter.

Ensuite, ils se trouvèrent dans une travée et il y avait un tintouin à propos des places. Le problème, c'était que deux autres passagers n'en avaient pas. Remo régla l'affaire en leur montrant deux sièges auxquels n'avaient même pas pensé les hôtesses et les stewards. Les deux passagers ne reparurent pas.

— Où les avez-vous mis ? chuchota Kathy.

— Ne vous en faites pas pour eux, répondit Remo.

L'appareil était en vol quand on découvrit un agent de change et un conseiller fiscal coincés dans les cuvettes des lavabos.

C'était un avion britannique. Il fallut trouver quelqu'un pour déterminer l'origine du pataquès, la raison de la présence de deux personnes supplémentaires. Comme un nouveau contrat de travail avait été imposé à la compagnie aérienne, un membre de l'équipage, qui avait une certaine expérience de médiateur, fut désigné et nomma une commission pour savoir qui était responsable de la fâcheuse situation. L'agent de change et le conseiller fiscal firent la traversée debout, en massant la partie de leur individu qui avait été coincée dans la lunette. À l'arrivée, Remo forma le numéro spécial de Smith d'une cabine de l'aéroport.

— Ça y est pas, Smitty. Pas même de loin.

— Nous en avons situé un dans le nord-est mais nous n'arrivons pas à le localiser. Je suis sûr que les Russes vont attaquer. Je suis le seul à le penser, Remo, mais je sais que j'ai raison.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, Smitty ?

— Nous devons obliger les Russes à nous faire confiance.

— Est-ce qu'ils font confiance à quelqu'un, ceux-là ?

— Ils croient que c'est nous qui projetons le fluorocarbène. Ils y croient dur comme fer. Ils sont certains que nous nous servons du rayon pour les détruire.

— Ça n'a pas l'air de vouloir dire qu'ils vont avoir confiance en nous.

— Ils pourraient, si nous faisons quelque chose.

— Quoi ?

— Ne quittez pas. Restez sur cette ligne.

Kathy attendait patiemment, devant le tapis roulant des bagages. À l'Occasion, elle envoyait un baiser à Remo. Depuis le temps, ses vêtements étaient crasseux. Elle était sans argent. Depuis San Gauta,

elle était mal à l'aise dans ses sous-vêtements. Et elle s'en moquait éperdument. Kathleen O'Donnell, dont les toilettes étaient une armure professionnelle royale, depuis toujours, se fichait de sa dégaine. Elle avait tout ce qu'elle voulait, la réalisation de ses plus chers et secrets désirs : une seule personne. Et cette personne venait de raccrocher et revenait vers elle.

— Vous avez besoin d'argent ou quelque chose ?

— Non, je n'ai besoin de rien, Remo, roucoula Kathy. C'est bizarre, avant je m'imaginai que j'avais besoin d'un tas de choses. Mais plus maintenant. J'ai tout ce qu'il me faut.

— Tant mieux. Parce que je m'en vais.

Kathy pouffa.

— J'adore votre sens de l'humour.

— Salut, à la prochaine, dit Remo.

— Où allez-vous ?

— Je m'en vais. Faut que je me sauve. Boulot, boulot.

— Mais où ? cria-t-elle en comprenant tout à coup qu'il partait réellement.

— Faut que je sauve le monde, trésor. Salut.

— Je croyais que vous deviez sauver le monde de la destruction du bouclier d'ozone ! C'est ça, sauver le monde !

— Ça, c'est le numéro deux. De nos jours, les catastrophes doivent faire la queue.

— Comment est-ce que ça peut être le numéro deux ? Ça risque de rendre toute la terre invivable.

— Pas tout de suite.

Il posa un petit baiser sur la joue de Kathy et se dirigea vers les guichets de l'Aeroflot.

Sur ce, il se rappela une photo qu'il avait vue de leur Concordski rudimentaire, il se rappela le nombre colossal d'hommes que la Russie avait accepté de perdre durant la Seconde Guerre mondiale et il changea de direction. Il ne pouvait pas prendre cet avion.

Le professeur Kathleen O'Donnell regarda Remo partir. Elle attendit, incapable de croire qu'il n'allait pas revenir. Elle se disait qu'il lui faisait une blague, une blague cruelle. Il allait revenir et elle lui ferait promettre de ne plus jamais recommencer.

Quand elle poussa un hurlement strident qui figea tout le monde à la récupération des bagages, elle reconnut qu'il était réellement parti. Il l'avait bel et bien abandonnée.

On tenta de la calmer. Elle voulut arracher les yeux du premier qui s'approcha. La police de l'air arriva au galop. Elle chercha aussi à arracher les yeux des agents. On finit par lui enfiler une camisole de force, à grand-peine. Quelqu'un lui fit une piqûre de sédatif. L'esprit

tout embué par les calmants, elle ne ressentit plus qu'une haine brûlante, englobant l'humanité tout entière ; même droguée, elle méditait sa vengeance.

Quelqu'un trouva son passeport sur elle. On se demanda comment elle venait d'avoir le tampon d'arrivée en Grande-Bretagne, sans qu'elle ait celui de la douane.

Elle raconta une histoire. Elle raconta plusieurs histoires. Elle finit par avoir Reemer Bolt au téléphone. D'une voix brisée, il essaya de lui expliquer que tout n'était pas perdu. Elle s'en moquait. Elle le pria d'avertir les avocats de la Chemical Concepts du Massachusetts, elle le pria de prévenir son banquier, elle lui dit quelle somme lui envoyer par télex. Elle lui ordonna de la tirer de là.

Retournant aux États-Unis par le premier vol, Kathy fit irruption en trombe au siège de la CC du M. et, sans même s'être changée, commença à donner des ordres aux techniciens.

Bolt approuva joyeusement tout ce qu'elle voulut. Mais, bientôt, les techniciens vinrent le trouver, un par un, en s'éclipsant de la station du générateur de fluorocarbone, pour lui rapporter avec inquiétude ce qui se passait.

— Monsieur Bolt, est-ce que vous savez qu'elle a placé l'engin sous un arc verrouillé ?

— Non. Franchement, je m'en fous, répliqua Bolt. C'est le projet O'Donnell, et ce qu'elle en fait ne regarde qu'elle. J'ai essayé de le sauver pour le marketing, de le rendre rentable, mais je ne peux plus rien faire.

Un autre technicien arriva au bureau de Bolt.

— Est-ce que vous savez qu'elle construit un deuxième générateur ?

— Merci de m'avertir.

Et Bolt se mit promptement à rédiger une note à Kathy, avec une copie pour le conseil d'administration. Cette note exigeait que le premier générateur ait un usage commercial avant d'en construire un second.

Et puis tous les techniciens surgirent en masse.

— Est-ce que vous savez qu'elle installe une éclipse centrale avec un arc perpendiculaire verrouillé sur le second générateur ?

— Non, je ne le savais pas, dit Bolt devenu tout songeur. Mais je n'aime pas du tout que vous veniez tous me trouver avec des histoires sur un autre cadre de cette société. La sournoiserie n'est pas du goût de Reemer Bolt.

— Oui, mais si elle met en marche ce second générateur, aucun d'entre nous ne s'en sortira vivant.

— Et les combinaisons antiradiation ?

— Elles ne sont bonnes que pour rester près de l'appareil. Et l'arc

qu'elle projette pour le second est capable de supprimer toute vie entre ici et Boston.

— Continuez le bon travail, dit Bolt et il s'empessa de préparer la création d'une filiale de la société dans le Rhode Island, une réalisation qui devrait être terminée avant qu'elle branche le second rayon.

Chapitre 17

Par une ironie du sort, c'était la connaissance de la Russie de Chiun qui risquait de faire tuer Remo. Smith n'avait pas le choix. Ces grands événements avaient cela d'horrible que tout le monde était dans l'incapacité de faire quoi que ce soit pour éviter les mégamorts qui les menaçaient tous.

Smith avait voulu que Chiun s'introduise en Russie. Encore maintenant, il aurait préféré parachuter Chiun en Russie plutôt que Remo. Mais Remo était tout ce qu'il avait. Personne ne savait où était Chiun ni ce qu'il faisait. Smith passa en revue ce que Chiun savait de la Russie.

Chiun, on ne savait de quelle façon bizarre, lisait les Russes comme les enfants lisent des bandes dessinées. Tout était clair pour lui. Toutes les décisions qui semblaient menaçantes pour l'Occident et le plongeaient dans la perplexité étaient pour Chiun d'une pittoresque simplicité.

Smith avait donc pris les idées de Chiun sur la Russie et les avait traduites en formules mathématiques, une discipline qu'il connaissait bien. Il l'appelait son logiciel russe. Il l'avait conçu pour lui-même et l'avait offert une fois au gouvernement, qui l'avait refusé. Smith le comprenait assez, parce que beaucoup des termes entrant dans la formule étaient des mots comme « face » ou « échine ».

La « face » c'était ce que les Russes vous montraient et l'« échine » ce qu'ils faisaient réellement. Comme dans le corps, l'échine indiquait vers quoi tout allait en réalité. La face pouvait regarder ailleurs, n'importe où. Mais l'échine, c'était là qu'était la personne. Donc, quand ce dernier incident avait éclaté, Smith avait programmé les mouvements de « face » dans la transcription informatique des formules mystiques de Chiun. Elles n'étaient d'ailleurs pas si mystiques que ça, si on comprenait l'ensemble comme une éternelle lutte pour la vie. Parfois, les Russes étaient stupides. Mais le plus souvent, ils étaient brillants.

Le lien de terreur mutuelle qui maintenait les deux nations dans une impasse nucléaire avait été rompu parce que la Russie était sûre que l'Amérique était sur le point de tout gagner. C'était là qu'était l'échine russe.

La face montrait de l'hostilité. L'échine révélait la peur.

Quand le négociateur américain extraordinaire s'était rendu en Russie avec les défenses américaines en cadeau, en gage de bonne foi,

cela n'avait fait que confirmer que les États-Unis possédaient quelque chose de si puissant que ça mettrait hors d'usage les missiles russes ordinaires. L'échine.

Lorsque la Russie invita le négociateur extraordinaire à revenir, elle voulait donner une impression de paix et de bonne volonté en acceptant de révéler les dégâts infligés à leurs missiles par les rayons solaires sans filtre. La face était raisonnable. L'échine, d'après la formule de Chiun, indiquait qu'ils s'étaient déjà décidés pour la guerre.

Tout cela devenait clair comme du cristal, avec la dernière manœuvre russe, la face brusquement raisonnable après l'hostilité. La dernière manœuvre soviétique complétait indiscutablement la formule. Ils allaient bientôt lancer leurs nouveaux missiles. Dans un jour, peut-être deux...

Mais si l'espoir faisait défaut d'un côté, de l'autre il y avait des chances. Si Chiun avait bien compris, et Smith n'en doutait pas du tout, il existait un moyen de prouver à la Russie que l'ouverture du bouclier d'ozone n'était pas une arme américaine.

L'Amérique avait une toute petite chance, avant le lancement des missiles, probablement des deux côtés. L'occasion de prouver que la machine qui détruisait le bouclier d'ozone n'était pas une arme américaine était passée. Ce qu'il fallait faire maintenant, c'était prouver que les États-Unis avaient une arme encore plus puissante que ça, dont ils ne se servaient pas.

En un mot et pour être occidental, l'Amérique devait démontrer aux Russes que lorsqu'elle le voulait, à n'importe quel moment, elle pouvait démanteler tout le gouvernement soviétique mais avait choisi de ne pas le faire.

Pour cela, la parole de l'Amérique ne suffisait pas. Il fallait se résoudre à agir, à l'attention de l'homme qui dirigeait réellement l'URSS. Le négociateur avait dit qu'il y avait une autre personne, derrière le Premier secrétaire, parce qu'il était sorti deux fois de la salle, en courant, pour revenir avec une décision modifiée. Cela n'avait rien d'étonnant parce que le Premier secrétaire était la face. C'était l'échine qui était cachée. L'échine gouvernait la Russie.

Quand McDonald Pease retourna en Russie pour la prétendue collaboration, Smith demanda et obtint l'autorisation de lui confier un message spécial, adressé à « la personne compétente qui commande en réalité votre système de défense » :

« Nous savons que nous ne pouvons pas vous prouver que nous n'ouvrons pas le ciel avec une arme secrète. Tant pis. Mais considérez ce qui suit comme la preuve que nous ne voulons pas vous conquérir : à n'importe quel moment que nous choisissons, nous pouvons démanteler tout votre Politburo et rendre vos dirigeants prisonniers

dans leur propre pays. Mais nous avons choisi de ne pas le faire. Pourquoi ? Parce que nous ne souhaitons réellement pas vous conquérir. Cette arme-ci n'est qu'un homme seul.» Un bref signalement de Remo suivait, pour qu'ils sachent d'où venait l'apocalypse et que c'était sincèrement une manœuvre de paix, pas une mission de cache-cache destructeur au cœur de Moscou.

Smith annonçait aux Russes l'arrivée de Remo. Il anéantissait du même coup ce qui était sans doute sa plus précieuse protection : la surprise.

Et Remo l'accepta avec un remerciement ironique. En ajoutant :

— Je ne peux pas partir par Aeroflot.

— Pourquoi ?

— Si vous attendiez une espèce de super-arme-secrète et si vous étiez tout prêt à faire tuer des millions de vos compatriotes rien que pour gagner une guerre, est-ce que vous hésiteriez à abattre l'avion qui transporte cette arme-là ?

— Oui, je vois... Eh bien, nous allons vous faire survoler le pays à très haute altitude. Seulement votre parachute ne fonctionnera pas, d'une telle altitude.

— Je le ferai fonctionner.

— Écoutez, Remo, vous savez ce que cela signifie. Et vous savez que je ne suis pas un sentimental. Mais bonne chance.

— Vous allez me faire tuer, et la grande manifestation d'émotion c'est « bonne chance » ? N'allez surtout pas fondre en larmes ! rétorqua Remo.

Le dernier vol autorisé à atterrir à Moscou transportait l'Américain McDonald Pease. Peu après, le haut commandement de la défense aérienne reçut un ordre bizarre. Aucun avion ne pourrait atterrir, pas même ceux des compagnies civiles russes.

Et tout appareil qui survolerait le pays sans chercher à se poser devait être immédiatement abattu, peu importait qui se trouvait à bord.

Dans toute cette affaire tragique, Alexei Zemyatine voyait au moins une satisfaction.

— Ils nous ont enfin révélé le défaut du parfait ennemi, dit-il en montrant au jeune général Ivanovitch du KGB la note de la mission de paix américaine.

— Ainsi, l'arme redoutable est cet homme tout seul. Ça explique tout, dit Ivanovitch. L'Amérique veut vraiment la paix.

— Non, bien sûr que non. Elle veut que nous retardions l'attaque pour lui donner le temps de trouver le moyen de nous achever. Il semblerait que quelqu'un, là-bas, ne s'est pas laissé abuser par notre accord de négociation et qu'ils sont prêts à sacrifier leur prétendue

arme.

— Vous en êtes sûr ?

— Aussi sûr qu'on peut l'être, affirma Zemyatine.

Ils étaient dans son appartement. Le maréchal avait un verre de cognac à la main et en avait servi un au général. Le garde du corps ronflait dans un coin.

— Ils sacrifient l'arme mineure pour protéger la plus puissante.

— À moins, bien entendu, qu'ils disent la vérité, là.

— Non. Ils ont envoyé cet homme à sa mort. Nous connaissons son incroyable rapidité. Sa force incroyable. Mais ce n'est qu'un homme, tout seul. Il peut peut-être éviter une balle mais pas un millier. Il n'est qu'un homme et il nous a montré son défaut, déclara Zemyatine.

— Bon, nous le tuons, parce qu'il n'est qu'un homme seul. Mais quel est son défaut ?

— Son défaut, c'est ses commandants. Ils nous l'envoient sur un plateau. Et s'ils sont de cette espèce, nous mangerons de ce plateau. Il va y avoir beaucoup de morts dans les jours qui viennent.

Le garde du corps fut réveillé par un message des négociateurs du Kremlin annonçant que l'Américain McDonald Pease venait de découvrir qu'il était prisonnier et qu'ils ne négociaient pas vraiment. Pease leur offrait une alternative.

— Fusillez-moi ou laissez-moi partir. Et vous feriez mieux de me fusiller, parce que je pars.

— D'accord, dit Zemyatine. Donnez-lui ce qu'il veut.

Un garde et un officier entrèrent dans la salle de négociation. Le garde logea une balle dans le cerveau de McDonald Pease et le laissa dans la pièce fermée à clef avec les Américains, qui perdirent soudain tout espoir que les Russes s'intéressaient à la paix. Le cadavre de Pease fut laissé où il était pour rappeler aux Américains de ne pas essayer de fuir pour se réfugier dans leur ambassade. Ils se rappelaient tous ce que Pease avait dit dans l'avion, en venant :

— J'ai hâte de voir le jour où ce sera un crime, dans le monde, de tuer un Américain. Où les gens sauront qu'ils seront bien punis s'ils nous cherchent des crosses.

Le commandement des missiles soviétiques repéra le premier l'avion américain, à très haute altitude au-dessus de la plus longue portée des missiles. C'était l'appareil de reconnaissance bien connu de la CIA, et cette fois il lâcha une charge, mais trop petite pour être une bombe nucléaire. Ça ressemblait à un bâton, long d'environ un mètre quatre-vingts et large d'un mètre. À huit kilomètres d'altitude, tout le monde au contrôle radar comprit que c'était une personne.

— C'est lui, dit un officier d'état-major. Ça ne peut être que lui.

Tout le système de défense de la ville l'attendait. Personne ne

savait, naturellement, pourquoi on tenait tant à tuer une seule personne mais les récompenses seraient grandes. On espérait, sans l'exiger, que sa tête serait intacte pour les besoins de l'identification. L'ordre fut donné :

— Tirez dès que le parachute s'ouvrira.

Des voitures du KGB furent envoyées pour récupérer ce qui resterait du cadavre. Pour plus de sûreté, la police locale fut alertée aussi pour ramasser le corps. Les deux groupes avaient des ordres : si la personne était encore en vie, l'achever prudemment.

À six kilomètres d'altitude, on donna l'ordre de retenir le tir. À cinq, puis à quatre, à trois, il y eut des murmures d'inquiétude. On hésitait à tirer aussi bas au-dessus de la ville.

À soixante mètres, il n'y eut plus que des rires de mépris. Il était inutile de tirer. Le parachute n'aurait plus le temps de s'ouvrir, à une telle rapidité de chute. On espéra qu'il y aurait un peu de peau intacte pour permettre d'identifier l'homme.

Le radar ne signala pas un brusque sursaut du corps, à trente-cinq mètres. Remo avait tiré sur la corde d'ouverture.

S'il avait eu le temps d'y réfléchir, il se serait probablement fait tuer. Pas un instant, il n'avait eu l'intention de descendre lentement comme un vulgaire para. Cela l'aurait fait rester trop longtemps dans les airs, comme objectif à leurs balles.

Remo se contenta de se servir simplement du parachute pour amortir son atterrissage. Il le fit en ralentissant sa descente à la hauteur d'un immeuble de dix étages. Parfaitement maître de lui, il toucha terre en courant. Il connaissait les endroits, en ville, où il trouverait les hommes qu'il voulait.

Le parachute fut retrouvé dans les quatre minutes suivant son atterrissage.

Le général Ivanovitch, chargé de cette élimination, fut immédiatement informé. Il avait installé son PC au numéro 2 de la place Dzerjinsky, dans son ancien bureau du KGB.

— Est-ce que le parachute était ouvert ? demanda-t-il.

— Oui, camarade général. Mais à soixante mètres...

Ivanovitch raccrocha. Donc, l'Américain avait atterri vivant. Mais ils étaient prêts à l'accueillir. Ils avaient reçu des ordres particuliers, pour cette unique personne très particulière. Les « faces de sang » avaient démontré quelles tactiques étaient inefficaces. Tout le monde avait maintenant l'ordre de ne pas attendre d'avoir un champ de tir dégagé mais de faire feu tout simplement, de remplir tout le champ de flammes et de balles. On ne pouvait espérer toucher cet homme en vivant. La couverture générale était la seule solution.

Il était 23 h 15 à Moscou. À 23 h 30, un rapport de l'hôtel *Rossiya* annonça que tout le dernier étage avait été pénétré. Le dernier étage

était affecté au directeur de l'information, qui était dans tous ses états et bafouillait d'indignation.

Le Rossiya était le plus bel hôtel de Moscou.

— Camarade général ! Vos hommes l'ont attiré. Il est passé à travers notre garde. Il est passé à travers mes hommes. Arrêtez-le ! Nous sommes à Moscou. Arrêtez-le !

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a ridiculisé vos hommes. Ils n'ont pas une égratignure et lui non plus.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait, à vous ?

— Il a créé des mensonges.

— Quels mensonges ?

— Je suis responsable de la vérité. Je ne crois rien de ce que disent les Américains.

— Vous lui avez donc parlé. Vous savez que c'est un Américain. De quels mensonges parlez-vous ?

— Sous la contrainte, j'ai été obligé de signer une déclaration qui est un mensonge évident.

— Quel mensonge ?

— Que nous étions sans défense contre lui et que je serais mort si je ne signalais pas. Et, vous savez, il avait raison.

— Merci, camarade Directeur, dit Ivanovitch.

Dans l'immeuble couronnant la butte Lénine, dominant Moscou dans la rue Verobievskoïe, le commandant suprême du KGB refusa de signer quoi que ce soit. Il le paya de ses côtes. Elles furent arrachées de son corps.

Encore une fois, aucun des soldats et officiers qui le gardaient ne fut blessé. Rapport : « Nous avons su qu'il était dans l'immeuble seulement quand le cadavre a été découvert. »

Rapport :

« Datcha près de Kalouha dans la banlieue de Moscou, envahie. Pas un soldat blessé. Amiral assassiné pour la raison la plus bizarre : n'écrivait pas assez vite. »

Rapport :

« Ministre de la Défense mort écrasé à l'intérieur du Kremlin alors qu'il mangeait un léger en-cas de pain et de fromage. »

Et ainsi de suite, toute la nuit. Dans tous les lieux sûrs, dans tous les pièges. Parfois, les gardes voyaient entrer quelqu'un et tiraient quelques coups de feu. On espérait qu'au matin, l'envahisseur serait plus vulnérable. Mais au matin l'écrasante vérité se fit jour.

Non seulement l'immeuble du Premier secrétaire avait été envahi en plein jour, mais le Premier secrétaire avait écrit plusieurs prières et promis, par écrit, de construire un temple aux dieux d'un petit village de pêche de Corée du Nord. L'envahisseur attendait maintenant de

parler « au type qui dirigeait vraiment les choses ».

— Vous avez gagné, dit Ivanovitch.

Il avertit Zemyatine. Ils avaient échoué. Ils n'avaient pas trouvé le défaut.

— Cette personne... cette chose... a démantelé le gouvernement.

— Je lui parlerai, déclara Zemyatine. Dites-lui où j'habite.

— Est-ce que je dois vous l'amener ?

— Mon garçon, ça vous étonnera peut-être mais je n'ai jamais tué ni fait tuer inutilement personne. Et je ne vais pas commencer. Restez où vous êtes. Ne perdons plus personne à cause de cet animal fou. Les Américains nous disent peut-être la vérité, hein ?

— Nous pourrions faire approcher quelqu'un de lui quand il entrera ? Nous pourrions peut-être utiliser les Nord-Coréens ? Ils ont quelque chose d'aussi redoutable que...

— Ce front s'est écroulé, mon garçon. Mais je vous le dis, petit, vous avez bien agi. Vous serez maréchal plus tôt que vous le pensez.

— Mais nous avons perdu !

— Nous avons vu tous deux que vous savez prendre les bonnes décisions. C'est le genre d'homme dont notre mère la Russie a besoin, pas quelqu'un qui a de la chance parce que deux cent mille hommes, quelque part, sont subitement meilleurs que ce qu'on croyait. Je vous donne maintenant l'ordre, jeune bureaucrate à la figure lisse, de tout coordonner au cas où je ne survivrais pas.

Sans qu'on le lui dise, Ivanovitch posta des hommes à distance de l'appartement du vieux maréchal et leur commanda de ne rien faire. Il fut presque tenté de fusiller un des gardes pour les réveiller tous. Zemyatine aurait peut-être fait ça.

Zemyatine ne vit pas les gardes et, d'ailleurs, il ne s'en serait pas soucié. Il vit ce jeune Américain entrer chez lui sans frapper et commencer à donner des instructions.

L'Américain, curieusement, parlait une vieille forme de russe remontant à Ivan le Terrible, mais pas trop bien. L'anglais de Zemyatine était plutôt rouillé, mais plus intelligible que le russe de l'Américain. Cet Américain avait l'impression qu'il venait de démontrer comment conquérir la Russie.

— Vous voyez donc que vous pouvez avoir confiance en nous. Nous ne contrôlons pas de truc de fluoro-machin, ou je ne sais quoi. Alors désarmez vos missiles et travaillons ensemble à éliminer ce truc à rayons.

— Vous avez fini ? demanda Zemyatine.

— Ma foi oui, dit Remo. Vous voulez que je tue encore ?

— Non. Ça suffit comme ça. Vous êtes capable de détruire le gouvernement, d'accord. Mais vous ne pouvez pas conquérir la Russie. Vous pouvez nous tuer mais pas nous gouverner.

— Je ne veux pas de ce patelin. Rien ne marche, ici.

— Vous ne vous êtes pas livré à cette démonstration dans notre capitale parce que rien ne marche chez nous.

Remo jeta un coup d'œil au garde du corps. C'était un vieillard mais il avait une façon de porter un gros pistolet à sa ceinture révélant qu'il savait s'en servir. Ce n'était manifestement pas un ornement.

— Vous voulez avoir le dessus dans une discussion ou bien vous voulez voir vos intestins étalés par terre ? demanda Remo.

Il brandit sous le nez de Zemyatine quelques-unes des déclarations signées. Le vieux maréchal fut amusé de voir qui avait cédé et qui avait résisté.

— Je crois vraiment que vos gens s'imaginent que vous pourriez être une arme supérieure à ce flot de fluorocarbène qui laisse pénétrer les rayons solaires mortels. Ce qui signifie que vous dites peut-être la vérité.

— Alors désarmez vos missiles, répéta Remo.

— Ça pose un problème. Vous allez devoir réfléchir, maintenant. Nous avons créé ces missiles parce que nous étions sûrs que l'Amérique était responsable de l'engin et que c'était une arme. De nouveaux essais effectués dans votre pays, jeune homme, ont semblé nous le confirmer. Nous avons dû créer un missile que vous ne pourriez pas endommager. Je ne veux pas dire que votre engin pourrait détruire nos missiles, bien sûr, mais il les placerait dans une catégorie d'insécurité inacceptable. Est-ce que vous me suivez ?

— Nous avons montré que nous pouvions détruire tous vos missiles alors vous avez dû en construire d'autres.

Zemyatine retint un hochement de tête affirmatif. Il n'était pas choqué que ce jeune homme ait l'air si ordinaire. Les choses les plus dangereuses du monde étaient banales. Les cadavres jonchant Moscou en apportaient la preuve. Il n'avait pas besoin de voir des muscles.

— Ces nouveaux missiles répondent à deux ordres seulement. Feu et non-feu. Voilà pourquoi vos services secrets les appellent à juste titre des « boutons à vif ».

— Alors dites-leur non-feu.

— Nous avons une heure de mise à feu prévue, qui ne tardera pas à sonner. Si vous me tuez, nous n'aurons aucun moyen de désarmer ces missiles. Si vous me torturez, vous obtiendrez un faux commandement qui leur dira de ne pas écouter le bon commandement s'il devait venir ensuite.

Remo remarqua le tableau électronique, au mur, la vaisselle sale encore sur la table, la vieille robe de chambre de ce vieil homme qui parlait tranquillement des plus graves affaires de l'État. C'était de lui, il en était sûr, qu'il devait se méfier. Celui qui gouvernait réellement.

— Bref, jeune Américain, c'est la guerre ou pas la guerre. Le plus à

vif des boutons à vif. Les désarmer, ce serait abolir le système. Et pour ça, je dois avoir plus de preuves que vous n'en donnez. Je regrette.

— Alors, c'est la guerre.

— Pas nécessairement. Nous avons le temps. Je ne vous dirai pas combien. Mais nous avons du temps.

— S'il y a une guerre, vous n'y survivrez pas. Et dites à votre copain là-bas de ne pas s'amuser avec ce tromblon qu'il a dans sa culotte.

— Encore une mort, Américain ?

— Je ne les compte plus. Si ces missiles partent, je passerai toute une vie dans ce merdier que vous appelez un pays pour remettre les pendules à l'heure. Pas un seul de vos présidents ou commissaires ou rois ne passera la nuit. Je ferai de votre pays un désert, un corps sans tête, un tas de fumier parmi les nations. Je ne veux pas de conquête. Gagner la Russie, c'est ne rien gagner du tout.

— Pour vous, peut-être. Pour moi, c'est tout.

Le garde du corps qui ne rêvait que d'une occasion de se servir de son arme, Remo le savait, se tourna brusquement vers le tableau électronique. Remo ne comprit que quelques vagues mots mais il fut certain qu'il était arrivé quelque chose d'horrible.

— Jeune Américain, dit Zemyatine, je crois maintenant que votre gouvernement a dit la vérité à propos de cet engin. Malheureusement.

Remo voulut savoir ce que le dirigeant soviétique entendait par « malheureusement ».

— Votre gouvernement est peut-être stupide mais pas complètement. Le rayon a été braqué sur le Pôle Nord avec l'arc le plus large, selon un paramètre de scanning continu.

— Épatant, dit Remo qui n'avait pas compris un mot.

— En un mot, l'ozone est bombardé et percé en permanence au-dessus de la calotte glaciale polaire.

Remo considéra le vieux Russe avec méfiance. En pensant : Et alors ?

— Terrible, hasarda-t-il.

— Oui. Si l'engin n'est pas arrêté, toutes les glaces polaires vont fondre. La calotte glaciale est si vaste que le niveau des océans montera considérablement. Les plaines de la terre seront submergées, c'est-à-dire la plus grande partie de l'Europe et de l'Amérique. La civilisation disparaîtra.

— Ce truc-là peut vous avoir d'un tas de façons, on dirait. Où est sa source ?

— En Amérique. Le flot est maintenant lancé depuis assez longtemps pour que nous puissions le situer. Votre corridor nord-est.

— Bien. Si vous pouvez le situer, nous devons savoir où c'est avec certitude. Il y a quelque chose dans cette ferraille électronique sur

vosre mur qui permette d'appeler un numéro de téléphone en Amérique ?

— Oui, répondit Zemyatine et Remo lui donna le numéro secret de Smith pour qu'il le forme.

La voix de Smith traversa l'Atlantique avec une surprenante netteté.

— Cette ligne est sur écoute, Remo, dit-il tout de suite.

Remo savait qu'il avait un gadget dans son bureau, qui détectait ces choses-là, mais il n'avait encore jamais entendu Smith donner cet avertissement.

— Le contraire m'aurait étonné, Smitty. C'est une ligne du KGB.

— Aucune importance. Nous avons localisé le rayon. Vous n'allez pas croire ce qu'il fait.

— Un paramètre de scanning continu sur la calotte glaciaire polaire. Toutes les plaines seront submergées.

— C'est ça, répondit Smith tout surpris que Remo parle soudain un langage technique. La source se trouve juste au nord de Boston le long de la route high-tech 128.

— Alors, vous pouvez le neutraliser maintenant, et montrer ça à leur patron. Il s'appelle Zemyatine. Alexei. Il a un garde du corps idiot.

— Pas si simple. Il y a deux de ces engins. L'un d'eux, paraît-il, est appelé le beignet. Dans son centre, environ vingt mètres carrés, tout va bien. À l'extérieur de ce centre, dans un anneau d'à peu près cinq cents kilomètres de large, tout sera exposé aux rayons non filtrés du soleil. Washington, New York, tout. Ce sera un cataclysme effroyable.

— Demandez-lui comment il le sait, souffla Zemyatine.

— Comment vous savez ça, Smitty ?

— C'est la clef, Remo. Elle nous l'a dit. Si le gouvernement fait un pas vers ses machines, le beignet se mettra en marche. Elle vous connaît, Remo, et elle vous veut. Cette femme, avec qui vous étiez, est responsable de tout ça.

— Le professeur Kathleen O'Donnell ? demanda Zemyatine.

Remo hocha la tête. Il n'avait pas besoin de le demander à Smith.

— Elle vous veut. Elle ne veut personne d'autre. Je suis bien content que vous ayez appelé.

— Vous voulez dire qu'elle détruirait le monde entier rien que pour avoir un nouveau rendez-vous avec moi ou quelque chose ?

Remo vit Zemyatine faire signe à son garde du corps. Un autre téléphone fut apporté. Le maréchal y parla précipitamment. Il songeait à ce profil psychologique dont il s'était moqué. Il exposa les faits à l'officier peureux chargé du bureau britannique du KGB et la réponse l'horrifica :

— C'est précisément ce qu'elle ferait. Une mort ou un million de

morts, ça n'a aucune importance pour elle. Elle pourrait même en être ravie.

— Dites à votre chef, Américain, que nous arrivons. Vous et moi, déclara Zemyatine.

Chapitre 18

On disait de ceux qui combattaient en étroite collaboration avec le Grand Homme qu'ils commençaient à penser comme lui. C'était vrai, en tout cas, du général Ivanovitch.

Traditionnellement, la Corée du Nord était méprisée, ses habitants considérés comme des barbares, trop grossiers et incompetents pour être même envisagés pour des manœuvres en commun.

Mais cette fois le chef de leurs services secrets, Sayak Cang, ne fut pas écarté avec condescendance et renvoyé à ses affaires ; cette fois le général Ivanovitch prit une initiative car, à l'instant où Zemyatine et le monstre américain s'embarquaient pour l'Amérique, il avait compris qu'il était désormais aux commandes.

C'était pour cela que le maréchal lui avait parlé de la découverte de l'engin par les Américains, sur leur propre territoire, et des missiles russes prêts à se lancer, sans ordre précis, rien qu'une date. Ivan Ivanovitch croyait entendre le tic-tac de la Troisième Guerre mondiale comme le mouvement d'horlogerie d'une machine infernale. Il ne céda pas à la panique ; il réfléchit. Et quand le Nord-Coréen se vanta d'avoir lui-même éliminé le chef du SDECE, Ivanovitch n'attendit pas l'avis d'un supérieur et prit sa décision tout seul.

Il se souvenait de Sayak Cang, qui était venu une fois à Moscou, un homme dont les seules faiblesses étaient les cigarettes et un complexe d'infériorité qu'il cachait bien. La Corée du Nord n'avait aucune raison d'éliminer un problème russe en Europe occidentale mais Ivanovitch comprit immédiatement l'action du Nord-Coréen. Au lieu de se moquer d'un geste accompli sans intérêt direct pour la Corée du Nord, Ivanovitch fit envoyer un message de salutation à Kim Il Sung accompagné d'une demande de conseil de leur génie de l'action spéciale à l'étranger.

Quand il eut Sayak Cang au téléphone, sur une ligne directe de l'ambassade soviétique à Pyongyang, Ivanovitch tint au creux de sa main un pays tout entier.

— Nous sommes en admiration devant vous et avons besoin de votre protection, dit-il. Vous êtes le chef du monde socialiste. Nous avons si souvent échoué, avec notre problème en Europe occidentale, que nous le disions insurmontable. Vous l'avez résolu.

— Vous voyez bien que nous sommes une grande nation.

— Les grandes nations ont des fardeaux, Sayak Cang. Nous avons envoyé un de nos dirigeants avec un monstre d'homme, un tueur

comme vous ne pouvez l'imaginer, en Amérique pour s'emparer d'une arme qui détruira tout le monde oriental, dit Ivanovitch en se prévalant astucieusement de la partie asiatique de la Russie.

— Non seulement nous pouvons imaginer un tueur américain mais nous pouvons l'écraser comme une feuille, répliqua Sayak Cang d'une voix curieusement nerveuse.

— Il y a un homme que nous devons faire tuer, nous n'y avons pas réussi. Il y a un engin que nous devons posséder. C'est un grand jeu que l'Amérique joue contre nous, et nous sommes perdants.

En bafouillant presque, Cang demanda quel était ce jeu. Ivanovitch lui révéla l'emplacement de l'appareil américain, près de leur ville de Boston, dans la province nord-est dite du Massachusetts. Il donna également le signalement du monstre américain et du Russe qu'il fallait sauver. Ce que la Russie voulait, c'était la capture de l'engin, la mort de l'Américain et le retour sain et sauf du Russe, qui s'appelait Zemyatine.

— Nous pouvons faire ça. Nous pouvons tout faire.

— Mais il faut que ce soit tout de suite. Vos experts qui nous ont montré la voie doivent partir immédiatement. Instantanément.

— Parfait. Je n'ai d'ailleurs plus beaucoup de temps moi-même, dit Cang. Accordez toute la gloire à la Corée parce que je ne serai plus là.

— Ça ne va pas ? demanda Ivanovitch.

— Je dois verrouiller l'unique porte à travers laquelle notre plus grand soleil ne peut passer. Cette porte est la mort. Grâce à cela, je lui échapperai.

Ivanovitch ne demanda pas d'explication. Il salua chaleureusement le chef des services secrets de Corée du Nord puis il essaya d'entrer en communication avec l'avion de Zemyatine, pour lui dire ce qu'il avait fait.

Le feu allait être combattu par le feu.

Cang ne sentait plus ses bras ni ses jambes, ni même les derniers soupirs dans sa gorge. C'était bien. J'ai de la chance, pensait-il. Le minutage est parfait.

Il ordonna que l'on apprenne au Maître de Sinanju où il était. Depuis plusieurs jours Cang se cachait, en cherchant ce que son pays pourrait faire exactement. Il savait qu'il était un homme mort. Il l'acceptait. Mais comment sa mort pourrait-elle servir son pays ? Et puis les Russes lui avaient donné l'occasion de bien utiliser le peu de vie qui lui restait.

Chiun avait deviné qui avait volé le trésor de Sinanju et pourquoi. Il l'avait dit à Cang, lors de leur dernière entrevue :

— Pyongyangais, chien. Le trésor sera replacé dans la Maison de Sinanju. Et je serai là pour le recevoir. Je ne porte pas les paquets d'un

chien de Pyongyangais.

Cang ne protesta pas. Il courba la tête et alla immédiatement se cacher, en avertissant le Président à Vie de rester hors du pays à n'importe quel prix, jusqu'à ce que cette désastreuse affaire soit terminée. Il n'avait même pas demandé à Chiun comment il avait compris qui était le voleur du trésor. Et maintenant, il utilisait la porte contre laquelle même Chiun et tous les Maîtres de Sinanju ne pouvaient rien.

Quand Chiun arriva dans le bureau souterrain, il trouva Cang couché sur une natte, la tête sur un coussin.

— Je meurs, Chiun.

— Je ne suis pas venu assister à l'enlèvement des ordures !

— Le poison que j'ai pris me prive de presque toute sensation. Je ne sens rien, alors vous ne pouvez pas me forcer à dire où j'ai mis votre trésor. Je suis sur le point de franchir la seule porte capable de résister à un assaut d'un Maître de Sinanju, la mort, Chiun. La mort.

Chiun resta parfaitement immobile, silencieux. Cang ne voulait pas perdre de temps. Il avait fait écrire ce qu'il voulait, au cas où le poison agirait trop vite, avec les signalements donnés par le Russe et l'emplacement de cet engin. Chiun devait porter la machine en Russie et on lui dirait alors où était le trésor. Et, incidemment, il y avait un Américain présomptueux à tuer et un Russe à sauver.

— Je dois avoir confiance en toi, maintenant ?

— Confiance ou pas, accomplissez la mission ou non. Je vous quitte et vous ne pouvez pas me suivre par la porte de la mort. Personne ici ne sait où est le trésor et vous pouvez tuer pendant cent ans vous ne le trouverez pas.

Chiun relut le message. Il savait où était Boston. Il avait vécu assez longtemps en Amérique, en gaspillant les plus belles années de sa vie à servir un empereur fou qui refusait de s'emparer du trône. Il connaissait Boston. Il connaissait les Blancs.

Cang expliqua ce que Sinanju représentait pour les Coréens qui, maintenant, devaient travailler tous ensemble. Il n'avait pas souhaité toucher un tel trésor mais il n'avait pas trouvé d'autre moyen pour obtenir les services d'un Maître de Sinanju qui travaillait à présent dans un pays blanc. Les derniers mots de Cang furent pour dire son admiration de Sinanju, son amour de la Corée et pour souhaiter que tous les Coréens travaillent ensemble comme les véritables frères qu'ils avaient toujours été. De cette façon seulement, la terre qu'ils aimaient serait à l'abri de la domination étrangère. Et il mourut.

Ce fut la compétence d'Ivanovitch qui aboutit à la grande bataille de la route high-tech 128 d'Amérique, juste au nord de Boston. Il connaissait le tout dernier moment où Zemyatine pourrait encore

annuler la mise à feu des missiles. Il apprit la vitesse de l'avion à destination de Boston qui transportait le détachement coréen. Il n'avait qu'un seul élément à contrôler et il le fit à la perfection.

Il fit ralentir l'appareil russe. Zemyatine dut comprendre car il n'y eut pas de protestations. Les Soviétiques captaient les conversations terre-Amérique à air-Russie entre le monstre américain et un dénommé Smith. Ce Smith demandait au nom du ciel à quel jeu les Russes jouaient maintenant. Même l'ordinateur n'y comprenait rien.

Dans de grands ports, tout autour du monde, on remarquait que le niveau de la mer montait bizarrement le long des quais et des jetées.

Des savants du monde entier étudiaient le phénomène qui se passait au-dessus du pôle. Le bouclier d'ozone s'amincissait, s'ouvrait, menaçait de se déchirer complètement, provoquant ainsi le dernier soupir de la terre.

Et le général Ivan Ivanovitch contrôlait tout cela au moyen de la simple vitesse d'un avion volant vers l'Amérique. Il calcula admirablement. La voiture de Chiun et celle amenant Remo et Zemyatine arrivèrent à la même minute aux barrières entourant le siège de Chemical Concepts du Massachusetts.

Remo et Chiun s'exclamèrent en même temps :

— Vous ici !

— Toi ici !

Les paras, la police de l'État, la Garde nationale et la police locale avaient tous reçu l'ordre d'établir un cordon autour des bâtiments mais ils ne savaient pas pourquoi. Personne ne leur avait dit qu'ils ne constituaient qu'une pitoyable petite force de retardement. Leurs barricades ne les protégeraient pas, n'empêcheraient pas la folle d'incinérer tout le nord-est des États-Unis. Ils avaient l'ordre de ne laisser passer qu'une seule personne : l'homme qu'elle réclamait.

Quand trois hommes essayèrent de passer – un Oriental, un Américain et un Russe – les gardes réagirent promptement.

— Je n'en veux qu'un, le beau garçon ! glapissait la belle rousse dans le bâtiment bas de la CC du M.

— Remo n'est pas mal, reconnut Chiun en se demandant où était la machine, dans cette affreuse baraque.

— Le jeune Blanc. Remo. Qu'il vienne ici !

— Tu la connais ? demanda Chiun. Tu as fréquenté des prostituées !

— Pourquoi dites-vous qu'elle est une prostituée ?

— Elle est blanche, n'est-ce pas ? Elles font toutes ça pour de l'argent.

— Ma mère était blanche, dit Remo.

— Messieurs, intervint Zemyatine. La planète. Je vous en prie. Elle va se désintégrer de multiples façons.

— Tu ne sais pas si ta mère était blanche. Tu m'as toujours dit que tu étais un orphelin.

— Elle devait l'être. Je suis blanc.

— Tu n'en sais rien.

— Messieurs, la planète ! gémit Zemyatine.

— Remo, venez ici immédiatement ! hurla Kathy O'Donnell à une fenêtre de l'usine.

— Il n'est pas blanc. Ne le croyez pas, dit Chiun. Ingrat comme un Blanc, oui. Paresseux, oui. À courte vue, oui. Mais il n'est pas blanc. Il est Sinanju.

— Remo, c'est la femme ! implora Zemyatine. Elle a l'engin. Faites arrêter la machine, je ferai désarmer nos missiles, la calotte glaciaire cessera de fondre et nous verrons peut-être le soleil se lever demain !

— Est-ce que je suis blanc ? lui demanda Remo.

— Vous êtes blanc comme neige. Je vous en supplie. Au nom de l'humanité !

— Pas blanc, grommela Chiun en se glissant entre les gardes.

— Blanc, dit Remo en poussant Zemyatine devant lui pour passer aussi, laissant derrière eux deux gardes qui s'efforçaient de dégager leurs armes de leur combinaison de vol.

— Il demande à un autre Blanc ! Demande-le-moi, marmonna Chiun. Tu ne pourrais pas faire les choses que tu fais en étant blanc. Non ?

À l'intérieur, aucune machine à écrire ne crépitait. Aucun comptable ne tapait sur des claviers d'ordinateurs. Seuls quelques techniciens terrifiés et un nommé Reemer Bolt se tassaient dans un coin.

— Il faut que vous la reteniez, dit Bolt. Je ne peux même pas sortir d'ici. Il faut que j'établisse un bureau annexe dans le Rhode Island.

— Vous, Remo ! appela Kathy, qui était armée d'un grand fouet et bavait de rage. Vous le regrettez, maintenant ? Vous regrettez de m'avoir abandonnée ?

— Bien sûr, répondit Remo. Où est le bidule ?

— Je veux des excuses, je veux vous voir souffrir comme vous m'avez fait souffrir !

— Je souffre. Où est le machin ?

— Vous souffrez vraiment ?

— Mais oui.

— Je ne vous crois pas. Prouvez-le.

— Qu'est-ce que je peux dire ? Je suis navré. Je demande pardon. Comment est-ce que j'arrête la machine ?

— Vous m'aimez, n'est-ce pas ? Il faut que vous m'aimiez. Tout le monde m'aime. Tout le monde m'a toujours aimée. Vous êtes revenu pour moi. N'est-ce pas ?

— Bien sûr, tiens.

— Vous m'aimez vraiment ?

— Où est le bidule ?

— Sous terre, dans le sous-sol. Il tire continuellement ! brailla Bolt.

Kathy O'Donnell se jeta devant une porte d'acier solidement verrouillée. Elle bomba son torse admirable. Elle sourit d'un air lascif. Elle savait que Remo l'aimait. Elle savait qu'il la désirait. Elle ne serait pas aussi follement excitée par quelqu'un qui ne la désirait pas tout autant.

— Il faudra me passer sur le corps ! glapit-elle. Ce sera le seul moyen d'atteindre la machine ! Plutôt mourir !

— Bien sûr, dit Remo et il la satisfait d'une simple petite chiquenaude en plein front.

Il ouvrit la porte d'acier. Les techniciens le suivirent, ainsi que Zemyatine. Remo et Chiun découvrirent la console et les réservoirs chromés.

— Il doit bien y avoir un bouton d'arrêt, quelque part, marmonna Remo.

— Elle a verrouillé les paramètres, révéla Bolt. Il faut réduire la puissance ou tout démolir.

— Va pour la démolition.

— Non ! protesta Chiun. Nous devons livrer ça aux Russes. Si tu détruis cette machine, nous ne récupérerons jamais notre trésor.

Zemyatine vit Remo se diriger vers l'engin mais ce ne fut apparemment qu'une petite saccade d'un doigt car l'Oriental faisait la même chose. Lentement, très lentement, ils se firent face et restèrent parfaitement immobiles.

Cela dura pendant dix minutes, d'après la montre de Zemyatine, avant qu'il comprenne ce qu'il voyait. Quand deux champions de boxe s'affrontaient, ils prenaient mutuellement leur mesure. Pour les gens qui ne connaissaient rien à la boxe, ils avaient l'air de ne rien faire alors qu'en réalité c'était la partie la plus importante du match. Le monstre américain avait apparemment trouvé son égal et leurs mouvements étaient si rapides qu'on ne pouvait les suivre à l'œil nu.

Zemyatine consulta encore une fois sa montre et le cristal se fendit. Des vibrations chatouillaient ses pieds à travers ses chaussures. Les techniciens américains, dont on aurait besoin pour la machine si l'Oriental était vainqueur, se tenaient à l'écart. Ils étaient encore horrifiés d'avoir été dominés par la belle rousse et par sa mort subite. Enfin le Blanc parla, d'une voix haletante :

— Petit père, le monde commence à être submergé. Les eaux vont nous faire perdre au moins tous les grands ports du monde. Toutes les grandes villes au bord de fleuves disparaîtront. New York, Paris, Londres, Tokyo...

Mais l'Oriental ne rompait pas le contact, pas plus qu'il n'interrompait l'épouvantable lutte que Zemyatine contemplait.

— Et Sinanju est un village au bord de la mer. Il disparaîtra avant Paris.

Tout à coup, la salle fut remplie d'éclats de métal, d'éléments d'informatique, de débris de plastique, d'écrans en miettes. Le générateur de fluorocarbone n'était plus qu'un monceau informe et fumant.

Le monstre américain haletait. Le kimono de l'Oriental était trempé de sueur.

— Adieu, trésor de Sinanju. Merci, Remo, dit Chiun.

— Désarmez vos missiles, Russe, dit Remo.

— Naturellement. Tout de suite. Nous n'avons jamais voulu la guerre.

— Vous avez bien donné le change ! grogna Remo et il insista pour avoir la confirmation du désarmement des missiles.

— Je vous fais confiance, pour ne plus construire de ces engins-là.

— Belle affaire, la confiance ! répliqua Remo. Pourquoi est-ce que nous voudrions nous détruire nous-mêmes par la même occasion ?

— Pour moi, c'est ça la confiance. Vous êtes le premier en qui j'ai jamais eu confiance, monstre. Et ça, c'est parce que vous ne connaissez pas la peur. Vous n'avez pas besoin de me mentir.

Quand la confirmation arriva des satellites américains et fut transmise par Smith à Remo, il reconnut que l'affaire était classée et espéra qu'ils ne se battraient plus jamais.

— Pas avec ces missiles. Ils sont si rudimentaires qu'une fois désarmés ils sont inutilisables. C'est un bouton très à vif, expliqua Zemyatine.

— Vous voulez dire qu'avec cet ordre, les nouveaux missiles sont définitivement désarmés ? Pour toujours ?

— Pour toujours, assura Zemyatine.

Sur quoi l'Américain en qui il avait confiance murmura :

— Merci, trésor. Vous perdez.

D'un très nonchalant revers de main Remo fit sauter le lobe frontal du maréchal, ce qui allait donner du travail aux embaumeurs du Kremlin s'ils voulaient le coller dans un mausolée en compagnie de Lénine et de Staline.

Zemyatine n'aurait pu en aucune façon améliorer la situation de l'Amérique s'il avait vécu.

— Et voilà, c'est fini, dit Remo.

— Rien n'est fini, marmonna Chiun qui comprenait tout de même que Remo avait eu raison.

Raison d'éliminer le Russe mais tort de ne pas s'être joint à lui et d'avoir préféré défendre des intérêts de Blancs au lieu de l'aider à

recupérer le trésor de Sinanju. Et le trésor était perdu. Chiun se dit que le moins que pourrait faire Remo, maintenant, pour se faire, en partie, pardonner son ingratitude, serait d'écrire de sa propre main une petite phrase, disant qu'il pouvait très bien avoir eu une mère coréenne parce qu'il ne savait pas qui était sa mère, étant orphelin.

— Je ne peux pas faire ça, petit père, répondit Remo. Je suis ce que je suis. Et voilà tout.

— Seul un Blanc est capable d'une telle ingratitude que de refuser de reconnaître qu'il est coréen ! rétorqua Chiun.

Warren Murphy a collaboré au scénario de plusieurs films à succès, dont *La Sanction* de Clint Eastwood et *L'Arme fatale 2* de Richard Donner. Avec **Richard Sapir**, puis d'autres auteurs, il a écrit près de cent cinquante tomes de sa célèbre série *L'Implacable*, qui mêle habilement action, humour et espionnage.

Des mêmes auteurs :

L'Implacable :

1. *Implacablement vôtre*
2. *Savoir, c'est mourir*
3. *Puzzle chinois*
4. *L'Héroïne de la Mafia*
5. *Docteur Séisme*
6. *Conditionné à mort*
7. *Rumba chez les routiers*
8. *Conférence de la mort*
9. *Les Fous de la justice*
10. *Le Typhon du Tiers-Monde*
11. *Marche ou crève*
12. *Safari humain*
13. *Rock'n'drogue*
14. *Jeune cadre dynamite*
15. *Crimes cliniques*
16. *Pour quelques barils de plus*
17. *Totem atomique*
18. *Biftons bidons*
19. *Divine béatitude*
20. *Fatale finale*
21. *Mauvaises graines*
22. *Cervelle trafic*
23. *Comptine cruelle*
24. *Cœurs de pierre*
25. *Rêve mécanique*
26. *Bloody Bortsch*
27. *Le Dernier Temple*
28. *Croisière de la mort*
29. *Culte sanglant*
30. *Colère noire*
31. *Secours mortel*
32. *Chromosomes cannibales*
33. *Vaudou machine*
34. *Réaction en chaîne*
35. *Tovaritch Cow-boy*

36. *Porno-dollars*
37. *La Peur dans le sang*
38. *Mafia-City*
39. *Kidnapping à la Maison-Blanche*
40. *Jeux dangereux*
41. *Torches vivantes*
42. *Douce énergie*
43. *Noir linceul*
44. *Bye bye l'espion*
45. *Sainte apocalypse*
46. *Bain de sang*
47. *Menace cosmique*
48. *Pétero-massacre*
49. *Plus jamais*
50. *Toxico-jouvence*
51. *Fureur aveugle*
52. *L'Or des maudits*
53. *Mortel sacrilège*
54. *Citizen came*
55. *Alerte Rouge*
56. *Visite Spatiale*
57. *Cadeau Mortel*
58. *Ado Connection*
59. *Jeu de vilain*
60. *Trans-mort airlines*
61. *Mégamouche*
62. *La Septième Pierre*
63. *Terre Brûlée*

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *The Destroyer #63: The Sky Is Falling*

Copyright © by Richard Sapir and Warren Murphy
Tous droits réservés

© Bragelonne 2016

Illustration de couverture : © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2822-3

Malgré tous nos efforts, nous n'avons pas pu retrouver les ayants droit de la traduction de cet ouvrage. Nous nous tenons donc à la disposition de toute personne souhaitant nous contacter à ce sujet, à l'adresse des éditions Bragelonne ci-dessous.

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr